

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR  
BERNARD LANDRY

L'homme intérieur  
une aventure au-delà des concepts  
chez Marie-Madeleine Davy

(février 2000)

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## REMERCIEMENTS

Un travail comme celui-ci, mis à part les constants efforts de son auteur, s'est élaboré avec l'appui de plusieurs personnes. D'abord, je veux exprimer ma reconnaissance envers M. Alexis Klimov qui en plus d'accepter la direction de mon mémoire m'a ouvert les portes de son amitié. Aussi, je tiens à lui dire ceci : "Bousculer des points de vue et des systèmes établis pour provoquer l'éveil de la conscience, fut le plus grand des services que vous m'avez rendus. Votre réflexion, en tant que philosophe reconnu, permet d'entretenir la flamme précieuse du questionnement. À ce propos Platon a dit : «*Il ne mène pas la vie d'un homme celui qui ne s'interroge pas sur lui-même.*» (Apol. I, 28). M. Klimov, par votre fidélité à la quête de vérité, de liberté et de sagesse, vous avez encouragé nombre de personnes à prendre un engagement dans notre combat commun contre l'abrutissement de l'homme. Je vous remercie du fond du cœur d'avoir accepté de mener à terme l'élaboration de ce mémoire avec moi."

Mes remerciements s'adressent maintenant à mon épouse Suzanne qui a su garder la barque de notre petite famille à flot, cela malgré les difficultés de toutes sortes, et conserver l'espoir de nous voir arriver à bon port.

Je tiens à remercier mes amies et amis qui ont bien voulu m'écouter durant des présentations sommaires et spontanées de ma recherche. Cet exercice me fut bénéfique. Un grand merci à Lise Barbeau et à Régent Ladouceur. Un merci à Danièle Leblanc pour son aide à la recherche bibliographique. Il me faut souligner le bon travail de ma grande sœur Aline dans l'exercice éreintant du traitement informatique de mon texte. Elle a su me suivre dans le labyrinthe de ma calligraphie, merci. À mon cousin Jean qui a bien voulu me prêter une oreille attentive et ses encouragements, merci. En dernier lieu mes remerciements vont à Mme Thérèse Nadeau-Lacour et M. Claude Thérien qui se sont prêtés à l'exercice de la correction et de l'évaluation de ce mémoire.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>3</b>
<b>CHAPITRE I : <u>L'HOMME INTÉRIEUR</u></b> .....	<b>8</b>
<b>CHAPITRE II : <u>LA VOIE DE LA CONNAISSANCE</u></b> .....	<b>25</b>
LA CONDITION HUMAINE .....	28
LA VOCATION ESSENTIELLE : UN ÉCHO INTÉRIEUR.....	36
LA PART DU CŒUR ET LE « PRÉSENT ROYAL ».....	45
<b>CHAPITRE III : <u>LE SYMBOLISME</u></b> .....	<b>58</b>
<b>CHAPITRE IV : <u>LES TÉMOINS</u></b> .....	<b>94</b>
SIMONE WEIL (NÉE À PARIS EN 1909).....	102
NICOLAS BERDIAEV ( NÉ À KIEV EN 1874 ).....	112
HENRI LE SAUX (NÉ À SAINT-BRIAC EN 1910) .....	126
<b>CONCLUSION</b> .....	<b>138</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>141</b>

## INTRODUCTION

*Je jette une passerelle. J'invite à la traverser. Celle-ci ne conduit pas vers moi. Elle rapproche uniquement du mystère de la Présence que chacun porte en lui. Si j'osais lui donner un nom, je l'appellerais le **Pont de la Tendresse**.*<sup>1</sup>

Il y a un peu plus d'une centaine d'années, s'élaborait le discours concernant la soi-disant "mort de Dieu". On peut se demander quel en a été l'impact pour cette époque, et pour celle d'aujourd'hui. Tout au plus aura-t-il provoqué la chute inévitable des idolâtres et de leurs idoles. Toutefois, en prônant ainsi la mort de Dieu, n'a-t-on pas du même coup acculé l'humanité au bord du gouffre de la néantisation ? Selon le Dictionnaire de la philosophie de Didier Julia, *Nietzsche* aurait prophétisé les drames horribles de notre siècle. Que de tels drames soient possibles, soulève en moi nombre d'interrogations. L'autodestruction de l'homme et la mort de son âme sont-elles devenues possibles ? Toutes les grandes persécutions du XX<sup>e</sup> siècle, les massacres, la naissance de sectes religieuses criminelles, les conflits armés sont, à tout le moins, les indices d'une perte profonde du sens de la vie humaine. En cette fin de siècle et de millénaire, la question de la croyance en Dieu s'avère-t-elle toujours importante ? Je dirais plus que jamais.

Pourtant, l'homme qui se tourne vers l'intérieur, dans sa quête spirituelle, ne subit que peu de dommages de "l'annonce" d'une telle mort. À tout le moins il aura été involontairement forcé à porter plus d'attention à l'orientation et à la purification de sa

---

<sup>1</sup> Traversée en solitaire, p. 266.

quête : toujours plus vers le dedans, toujours plus profondément, sans croire qu'il a vraiment atteint le but. L'homme croyant aura sans doute été sensible à la présence, durant ce temps de grands tumultes, de hautes figures de la paix qu'ont été le Mahâtmâ Gandhi, Martin Luther King, Nelson Mandela, le dalaï-lama et Mère Thérèse.

Croire aujourd'hui n'implique plus automatiquement qu'on avoue croire en Dieu, mais, assurément, croire en l'homme. Pour ceux et celles qui s'intéressent à la foi et à la quête spirituelle, il est facile de constater l'accroissement du nombre de sectes, d'endroits plus profanes que sacrés et de gourous. Doit-on s'en inquiéter ? Personnellement, j'ai compris que ma quête spirituelle était fondée sur des choix personnels très importants, et que de laisser d'autres personnes en décider pour moi ne me convenait plus. Dans ce contexte l'étude des essais de M.-M. Davy m'aura convaincu dans la position suivante : éviter *le syncrétisme*. De quoi s'agit-il ? Le *syncrétisme* consiste à faire l'amalgame ou la fusion d'éléments différents, tant religieux que psychologiques, de traditions différentes. On s'y livre dans le but de donner une orientation de vie et, aussi, de trouver des réponses à son questionnement. Un autre point qui a eu son impact sur moi fut celui de la *conversion*. S'agit-il d'obéir à ce mouvement qui se présente, un jour ou l'autre, parfois de façon inévitable, aux personnes en quête de vérité et de liberté ?

Le défi se présentant à moi était de taille : redécouvrir en mes mots, à la suite de Marie-Madeleine Davy, le thème de *l'homme intérieur*. Si, par le passé, j'ai cru m'y connaître en termes de « recherche intériorisée », je puis dire maintenant que cette étude m'a fait perdre bien des illusions. Selon M.-M. Davy il est toujours possible de vivre une démarche d'approfondissement de *la connaissance de soi*.

Cette démarche, vieille de deux millénaires, fut d'abord enseignée par Socrate. "*Connais-toi toi-même*" en est le fondement. M.-M. Davy fait de la quête de *la connaissance de soi* une nécessité, le premier pas de la quête spirituelle.

Mes lectures m'ont amené à prendre conscience que chaque personne s'engageant dans une quête spirituelle rencontre par elle-même et pour elle-même *l'homme intérieur*. Qui est-il ? Il n'y a pas une réponse pour tout le monde. Il y a autant de réponses qu'il y a de chercheurs. *L'homme intérieur* c'est l'homme universel en quête de l'inconnu, au-delà des concepts, parce que ces derniers sont insuffisants pour décrire des réalités auxquelles il accède pour la première fois. Pour nous aider à dépasser le monde des concepts, il nous faut un guide. En cela, je crois que Marie-Madeleine Davy peut nous aider. Elle dit : "*Je jette une passerelle. J'invite à la traverser. Celle-ci ne conduit pas vers moi. Elle rapproche uniquement du mystère de la Présence que chacun porte en lui. Si j'osais lui donner un nom, je l'appellerais le Pont de la Tendresse.*" Cette citation présente l'attitude d'une grande philosophe. Elle n'enferme pas dans un système. La voie que M.-M. Davy propose mène inévitablement, par la libre adhésion à la quête, à un approfondissement de la connaissance de soi.

Mon étude tendra à montrer que *l'homme intérieur* dans sa quête de vérité et de liberté aboutit à un au-delà du Dieu de sa religion, peu importe la religion à laquelle il adhère. Comme condition pour entreprendre cette quête, il lui faudra accepter de marcher vers l'inconnu.

Pour y arriver je procéderai ainsi. D'abord, en laissant la parole à M.-M. Davy. Je présenterai une citation en exergue au début de chaque chapitre. Ces citations donnent l'élan à ma recherche et indiquent la direction suivie. Maintenant

voyons ce qu'il en est par chapitre. Pour le premier il me faut tenter de définir d'une façon acceptable *l'homme intérieur*. Ce faisant je devrai commencer par faire un nettoyage honnête des opinions qui se sont accrochées à moi au cours des années. De plus comment pourrai-je éviter la confrontation à quelques autres définitions de l'homme. *La voie de la connaissance*, elle, comme deuxième pas de la quête, assure le rythme de la marche de *l'itinérant* parce que telle est *la condition humaine*. De plus, cette marche implique l'atteinte d'un but, il s'agit de découvrir notre *vocation essentielle*. Je n'y arriverai pas sans respecter la condition suivante : faire descendre *l'intelligence au cœur*. Sans ce mouvement intérieur, il n'est pas possible d'aller au-delà de la dualité.

Marie-Madeleine Davy aidant, nous découvrons en troisième lieu que la voie de l'intériorité est universelle en passant par *le symbolisme*. Il importe peu qu'on se dise chrétien ou musulman, bouddhiste, juif ou hindou ; tôt ou tard il nous faudra passer par l'intérieur. Une fois à l'intérieur, l'expérience ne pourra être rapportée que sous forme de symboles. À ce propos M.-M. Davy fait partie de ces personnes qui enlèvent des voiles. On sent bien chez elle la volonté d'une recherche approfondie et d'une synthèse ouvrant sur l'entendement du cœur. Le *symbolisme* apparaît constamment dans ses écrits. Grâce à *la symbolique romane*, de *l'oiseau* et de *la montagne* nous pouvons poursuivre au-delà des mots.

Pour terminer ma recherche, j'ai rencontré, par l'intermédiaire de Marie-Madeleine Davy, trois témoins à qui elle a consacré quelques études. *Simone Weil*, *Nicolas Berdiaev* et *Henri Le Saux* sont la partie concrète de la recherche philosophique de la quête d'intériorité de M.-M. Davy. Ces témoins sont allés, — j'espère le montrer plus loin — au-delà de bien des limites, par fidélité à leur quête.



À la suite de Simone Weil on découvre que le temps sépare de Dieu. Elle nous indique comment "*transcender le temps*", par sa contemplation du "*malheur du monde*" comme d'un outil divin de la progression spirituelle.

Nicolas Berdiaev pour sa part, à travers son interprétation de la liberté face au Grand Inquisiteur de Dostoïevski, nous fait comprendre combien difficile est "*le chemin de la liberté*". De plus, pour progresser dans la quête, il nous faut répondre librement en prenant notre part de responsabilité face à l'œuvre de Rédemption.

En dernier lieu, M.-M. Davy nous questionne à travers "*la conversion*" de Henri Le Saux, cela grâce, en grande partie, aux éléments recueillis dans le journal intime du moine. Il se détache de son prosélytisme catholique, car il découvre que sa religion n'est pas plus et pas moins vraie que l'hindouisme. Après plusieurs difficultés d'apprentissage des méthodes de méditation hindoue, il tendra par l'isolement au dépouillement. Puis il fera face à la "*non-dualité*". Il vivra l'expérience de l'extrême nudité spirituelle.

Ce travail n'a pas de prétention scientifique, tout au plus s'inscrit-il dans des recherches impliquant une certaine rigueur du discours. J'ai tenté d'atteindre un objectif, celui de faire de la quête de *l'homme intérieur* une option lucide pour un au-delà de l'homme.

# CHAPITRE I

## L'HOMME INTÉRIEUR

*"Dans le sillage du paradoxe se présente la contradiction. Elle est rigoureusement nécessaire, car elle permet de dépasser les limites de l'omnitude. La contradiction n'est pas rassurante. Mais sommes-nous amoureux de la vérité ou des provisoires refuges ? À chacun de le savoir."<sup>2</sup>*

L'œuvre de Marie-Madeleine Davy questionne et bouleverse. Un itinéraire à la découverte de l'intériorité a été écrit à la suite d'un face-à-face avec la mort. L'auteur nous fait part de sa réflexion à ce sujet. Dans cette expérience elle se sent *"... un être humain, c'est tout"*. C'est pourtant une expérience qui la force à revoir sa position face à la mort. Le choc de la rencontre se fait dans une révélation : l'être humain devant la mort est nu. La question suivante nous éclaire : *"Est - ce que devant la mort le saint, le sage sont plus ou moins munis que le dernier des pauvres bougres ?"*<sup>3</sup>. Quiconque fait l'expérience de la proximité de sa propre mort et à l'instar de Job « voit » *"les portes de l'ombre de la mort"*<sup>4</sup>, à partir de ce moment : le temps, l'espace, le bonheur, le malheur, le sens de la vie,... tout cela est profondément remis en question. Nous comprenons mieux pourquoi M.-M. Davy insistera tellement sur le détachement ou comme elle préfère *"le non-attachement"*.

---

<sup>2</sup> Un itinéraire à la découverte de l'intériorité, Paris, Épi S.A., 1977, p. 10 .

<sup>3</sup> Op. cit. p. 30.

<sup>4</sup> Op. cit. p. 35. ou Bible de Jérusalem, Job (XXXVIII, 17).

On ne peut plus considérer sa vie de la même manière, refaire les choses machinalement. La mort pour certaines personnes est une conseillère. Placée derrière "*l'épaule*", elle tape un petit coup pour dire d'aller à l'essentiel<sup>5</sup>. La rencontre avec la mort ne tient pas de la routine, elle exige de sortir des sentiers battus.

La citation donnée en exergue illustre bien la trame de fond qui devrait soutenir mon travail. Marie-Madeleine Davy nous invite à relever un défi. Suivons-la dans une description paradoxale de l'être humain. Elle nous amène au cœur d'une problématique philosophique fondée entre autres sur la *contradiction* et au-delà des sentiers académiques. L'auteur reconnaît que le paradoxe et la contradiction font partie de sa démarche, mais que seule la contradiction est *rigoureusement nécessaire* pour arriver à un certain dépassement. Il est vraisemblablement plus facile d'accepter la présence du paradoxe dans sa vie que de fonder sa propre évolution sur la *nécessaire* présence de la contradiction. Cette dernière ne renvoie pas seulement à une ou à des oppositions, mais, aussi, bien souvent, à une rencontre des extrêmes. Nous verrons plus loin qu'il faut passer par la symbolique pour bien saisir la vie intérieure à travers la *contradiction*.

On s'opposera en affirmant qu'un discours philosophique doit demeurer objectif ou tendre vers l'objectivité scientifique. Il ne s'agit pas ici de remplacer la logique par la contradiction ou d'abolir toute logique. Non, bien au contraire. M.-M. Davy réussit un tour de force en tenant un discours philosophique rigoureux, possédant comme armature l'intelligence du cœur dans l'expérience. De quoi s'agit-il au juste ?

---

<sup>5</sup> Castaneda, Carlos, Le voyage à Ixtlan, les leçons de don Juan, Coll. Témoins, Gallimard, 1974, p. 44.

Dans le domaine où notre étude se situe, celui de la philosophie de la religion, il ne peut être question d'objectivité scientifique. On ne peut même pas envisager l'apport d'une preuve quelconque. Cette preuve deviendrait un *refuge*. Le retour à un modèle de réflexion philosophique fidèle à ses origines socratiques s'avère décisif. À la suite d'une lignée de philosophes s'inscrivant dans les traditions platoniciennes et judéo-chrétiennes, Marie-Madeleine Davy en arrive à la certitude qu'il faut redonner sa place au cœur en philosophie. Voici quelques extraits qui évoquent le lien entre la voie de l'intériorité et le cœur, parce que la voie de l'intériorité c'est aussi la philosophie :

*L'itinéraire de l'homme intérieur conduit au cœur. [...] Le cœur n'a pas à être envisagé ici au niveau du sentiment ou de l'émotivité, il est le siège des pensées et du vouloir, de l'audition et de la vue. [...] Dans son fond, le cœur est le siège de l'amour pur et de la sagesse. [...] Quand le cœur est devenu apaisé toutes les pensées errantes sont bloquées à sa porte et ne pénètrent pas en lui. L'intellect de l'homme descend et prend le cœur pour maison. ...<sup>6</sup>*

Un premier pas bien difficile est à réaliser : l'union du cœur et de l'intellect. Ce n'est qu'une fois cette union réalisée que nous prenons conscience que notre discours ne peut plus être le même. L'attitude objective chez le scientifique et l'attitude subjective de la passion chez l'artiste doivent subir une métamorphose permettant de reconnaître dans leur union *l'homme intérieur*.<sup>7</sup> La reconnaissance des lois qui nous gouvernent et la recherche de la possibilité d'aller plus loin, invitant ainsi à poser un acte de création, permettent de considérer la *contradiction* et l'expérience spirituelle, dans le discours de M.-M. Davy, comme des pierres d'assise et non comme des pierres d'achoppement. L'expérience spirituelle dont il

<sup>6</sup> *L'homme intérieur et ses métamorphoses*, Paris, Éditions Épi S.A., 1974, p. 42 sq.

<sup>7</sup> Op.cit. p. 111.

s'agit ici est celle de l'humanité, une expérience aussi vieille que l'Homme, mais qui évolue grâce à la personne.

Revenons à la citation en exergue. Qu'est-ce que cette *omnitude* dont elle parle ? Marie-Madeleine Davy la présente souvent dans un contexte où il est question de l'insouciance, de l'ignorance et de l'indifférence des gens face au destin, plus particulièrement le destin spirituel de l'humanité. Si dans le très bel ouvrage intitulé Traversée en solitaire nous comprenons le sens du mot *omnitude* en termes de *conscience commune*<sup>8</sup>, ailleurs il pourrait se rapprocher de l'expression *la bonne conscience*, et s'opposer à la *singularité*<sup>9</sup>. *La conscience commune* est celle du commun des mortels perdu dans l'anonymat du troupeau, adhérant ici, suivant là ce que « la majorité » décide pour lui. Homme silencieux, sans voix, parce qu'il est tombé dans l'indifférence. De plus, s'il lui arrive de chercher à se distinguer, il sombre dans le tape-à-l'œil et le prêt-à-porter. Cet individu anonyme tient plus du *tout-venant*<sup>10</sup>. *L'omnitude* c'est tout ce qui nous rend semblables les uns aux autres, annihile toute réflexion personnelle, toute remise en question et toute appréciation des différences. Tout ce qui ne réfère pas à une particularité individuelle fait partie de *l'omnitude* parce que cela exigerait une connaissance de soi beaucoup plus approfondie.

Dans Tout est nocés M.-M. Davy propose de relever le défi d'être le seul témoin de notre propre démarcation, sans triomphe ni trompette. "*Pas de podium ni de médaille pour celui qui tente de s'orienter vers la profondeur.*"<sup>11</sup> La rechercher

<sup>8</sup> Traversée en solitaire, Paris, Albin Michel, 1989, pp. 173 - 215.

<sup>9</sup> Un itinéraire à la découverte de l'intériorité, p. 31 et p. 114.

<sup>10</sup> Le désert intérieur, Paris, Albin Michel, Coll. «Spiritualités vivantes», 1985, pp. 23; 28-29; 136.

<sup>11</sup> Tout est nocés, Paris, Albin Michel, Coll. «Spiritualités vivantes», 1993, p. 19.

de la gloire et de la popularité s'oppose à la quête de profondeur. La seule compétition valable est celle contre soi-même. Une compétition où nous rivalisons avec notre volonté d'ouvrir notre conscience où la vigilance doit toujours être de mise. Le danger est celui de se croire débarrassé définitivement de l'omnitude. Selon Marie-Madeleine Davy cela n'est pas impossible, mais il s'agit d'un travail de tous les instants. La troisième partie de *Traversée en solitaire* nous montre jusqu'à quel point la tâche de se démarquer n'est pas évidente<sup>12</sup>.

L'auteur ne tente pas de minimiser, de taire les risques encourus d'une démarche fondée sur la contradiction. *"...La contradiction n'est pas rassurante. Mais sommes-nous amoureux de la vérité ou des provisoires refuges ?..."* C'est au risque d'un certain déséquilibre qu'on retrouvera l'équilibre. C'est aussi au risque d'un certain dépouillement, puisqu'il nous faudra « progressivement » abandonner nos pseudo-vérités. Le défi ne s'arrête pas à réviser et retoucher notre liste de vérités, mais il nous pousse à nous engager personnellement dans une quête qui va au-delà des adhésions communes. M.-M. Davy nous renvoie à nous-mêmes : *À chacun de le savoir.*

L'être humain, à travers les siècles, s'est donné de lui-même des définitions objectives. Encore aujourd'hui ces définitions exigent des précisions, des ajouts, des retraits, et quoi d'autres. Qui osera l'aventure et risquera l'extravagance d'aller au-delà des territoires scientifiques reconnus ?

Pour sa part M.-M. Davy parle de l'être humain dans les termes suivants : *l'homme intérieur* et l'homme de la masse. Le premier a d'abord pris conscience que se

---

<sup>12</sup> *Traversée en solitaire*, pp. 175 - 177.

cache quelque chose au fond de lui-même. De quoi s'agit-il ? Voilà l'objectif, le but à atteindre, parce qu'il ignore la réponse. La première étape menant à *l'homme intérieur* est celle de la *connaissance de soi*<sup>13</sup>. Disons tout de suite que *l'homme intérieur* ne se satisfait pas de la première réponse donnée, puisqu'il est en quête de profondeur. L'œuvre de M.-M. Davy témoigne sans l'ombre d'un doute que sa préférence va à l'interrogation : "*La connaissance de soi-même et de l'humanité aboutit normalement à une série de questions. Dans la mesure où le sujet progresse et acquiert la lucidité, son langage se montre moins catégorique et chargé davantage d'antinomies.*"<sup>14</sup>

Il peut paraître insolite qu'on oppose l'homme de la masse à *l'homme intérieur*, plutôt que *l'homme extérieur*. La raison est simple. Chez Marie-Madeleine Davy l'intériorité ne rejette pas catégoriquement et systématiquement l'extériorité. Rien ne se tranche au couteau à propos de l'intériorité. À plusieurs endroits dans ses livres M.-M. Davy va effectivement opposer *l'homme extérieur* à *l'homme intérieur* : "...*(la nostalgie)...* En tout cas elle permet de distinguer *l'homme extérieur* de *l'homme intérieur* et au départ leurs antinomies et oppositions."<sup>15</sup> Voici quelques éléments éclairant la nostalgie. Cette dernière est ce qui nous fait porter attention à ce qui se passe au fond de nous-mêmes. Comme si quelque part en nous il y avait une question récurrente qui n'a pas trouvé sa réponse définitive. Alors la nostalgie peut se voir comme un renforcement de l'appel à la quête intérieure liée au mystère.<sup>16</sup>

<sup>13</sup> Fera l'objet du prochain chapitre.

<sup>14</sup> *Tout est noces*, page 26 ; et *La connaissance de soi*, Paris, PUF. 6<sup>e</sup>Édition, 1992, 15sq.

<sup>15</sup> *L'homme intérieur et ses métamorphoses*, p. 20.

<sup>16</sup> Op. cit. pp. 18-20.

Poursuivons notre réflexion à propos de la question de l'opposition *homme intérieur* et homme de la masse. En d'autres endroits l'opposition prédomine moins, l'emphase porte plus sur le choix qu'implique la quête d'intériorité : cette dernière *"n'est pas un refus du dehors mais un lieu d'élection qui comble une nostalgie."*<sup>17</sup> Ailleurs encore, elle présente un parallèle entre les dispositions du dedans et celles du dehors : *"...Comme le corps (homme extérieur), le cœur a ses membres, ses sens, lui seul peut être considéré comme le siège de la sagesse et de l'intelligence."*<sup>18</sup>

Il m'apparaît utile de souligner le fait que souvent, dans la pensée de l'auteur, *l'homme extérieur* est tout aussi « invisible » que *l'homme intérieur*. Tout est dans l'attitude, inutile de chercher un signe quelconque, une cicatrice, rien n'est apparent. Les points sur lesquels notre réflexion doit porter ne nous permettent qu'une chose : un examen personnel. Tout doigt pointé vers l'extérieur devient pure sottise. Qu'il nous suffise donc de rapprocher de l'homme de la *conscience commune*, l'homme médiocre ou l'homme de la masse. M.-M. Davy nous force ainsi à la vigilance, nous incite à tourner notre regard vers l'intérieur. Une question demeure : est-il permis d'espérer une définition de *l'homme intérieur* qui mettrait un point final à sa recherche. De toute évidence la réponse est négative, puisque cette recherche n'a pas qu'une seule avenue et qu'elle concerne toute l'humanité. De plus, quelle science nous permettrait d'en assurer l'universalité ?

*"L'homme est un mystère ; si tu consacres toute ta vie à le dévoiler, ne dis pas que tu as perdu ton temps. C'est ce secret qui me préoccupe, car je veux être un*

---

<sup>17</sup> Op. cit. p. 16.

<sup>18</sup> Un itinéraire à la découverte de l'intériorité, p. 107.



*homme.*<sup>19</sup> Ce propos de Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski retenu par Marie-Madeleine Davy est des plus intéressants. Si cette dernière a voulu s'y référer, c'est qu'elle n'a cessé de reconnaître en Dostoïevski un homme qui va à l'essentiel. Il est déjà conscient, à 18 ans, qu'il devra consacrer toute sa vie à résoudre le *mystère* qu'est l'homme. Lorsque nous prenons conscience de l'intérieur et du plus profond de nous-mêmes, de l'urgence de cette question, quel choix nous reste-t-il. "*Celui qui a éprouvé la morsure de l'Absolu sait, d'une connaissance certaine, qu'il lui est impossible de lui échapper ; ...*"<sup>20</sup> Dans un certain sens il n'a plus vraiment le choix puisqu'il a été saisi par l'appel qui résonne en tout homme. Malheureusement tous ne l'entendent pas.

En nous il y a la vibration de nos origines, tout notre être peut s'orienter sur cette vibration comme une boussole vers le pôle magnétique. L'intention de Dostoïevski est de partir à la découverte de cette fibre mystérieuse. M.-M. Davy va à sa manière poursuivre dans cette voie l'idée que *l'homme intérieur* est à dévoiler comme *un mystère*. Toutefois il serait utile d'apporter quelques précisions. Si à propos de l'homme il convient de parler de mystère, on ne peut laisser croire que tout est mystérieux en lui, et que tout est régi par la loi du secret.

Dans son essai La connaissance de soi, Marie-Madeleine Davy fait très bien la nuance. Elle distingue le mystère de *l'homme intérieur* et *la connaissance de soi*. Cette dernière n'est pas "*comparable à un secret qu'il faudrait découvrir*"<sup>21</sup>, puisqu'elle est un chemin, une voie à parcourir, menant au mystère. De plus, à propos de celui-ci elle ajoute : "*Le mystère de l'être n'est mystère qu'à défaut de*

<sup>19</sup> Traversée en solitaire, p. 147.

<sup>20</sup> Un itinéraire à la découverte de l'intériorité, p. 10.

<sup>21</sup> La connaissance de soi, p. 13.

*l'emploi de moyens justes pour s'en emparer.*" Donc prévenons ensemble le danger de la mystification. En dernier lieu on peut remarquer que l'auteur apporte un élément bouleversant la démarche de toute personne en quête de *connaissance de soi* : " (le mystère) *Il convient pour l'aborder de se situer au-delà des sens et de l'intellect.*" Il ne s'agit pas d'un enseignement réservé qu'aux initiés. Toute son œuvre trouve ses fondements dans les grands écrits et les grandes œuvres connus, accessibles à tous ; la partie de ma recherche concernant le symbolisme en présente les sources historiques. J'aurai l'occasion d'y revenir plus en détails. mais disons maintenant que dans l'esprit de Marie-Madeleine Davy il n'y a pas d'autre lieu qu'en nous-mêmes, pour que se fasse la révélation. Il n'y a pas d'autre gourou à qui confier la direction de sa vie que soi-même.

Elle relance le débat et pose la question pour découvrir le mystère : "*Or qu'est-ce qu'un homme ?*" La question est simple, mais on ne s'attend pas à une telle réponse... "*Une personne qui dépasse le niveau de la psychologie et qui tente de pouvoir devenir un « pneumatologue ».*"<sup>22</sup> Un « pneumatologue » n'est-ce pas l'être humain qui laisse s'animer en lui le souffle de l'esprit. Dans un court texte intitulé « *Le christianisme de l'âme et le christianisme de l'esprit*<sup>23</sup> », M.- M. Davy nous en donne un bel exemple : "*Nicolas Berdiaev n'est pas un psychologue mais un pneumatologue. Il possède le visage d'un homme qui a voué toute son existence à la vie de l'esprit.*" Berdiaev est originaire de ce peuple << porteur de Dieu >> selon Dostoïevski<sup>24</sup>. De toute évidence nous sommes en présence de *l'homme intérieur*, celui qui écoute et répond à l'appel du divin en lui. Mais qu'est-ce que le divin en l'homme?

---

<sup>22</sup> Traversée en solitaire, p. 147.

Nous atteignons ici un point névralgique : la question de la foi. C'est sans aucun doute que nous affirmons que *l'homme intérieur* chez M.-M. Davy doit être reconnu comme croyant. Non seulement est-il croyant, mais il est en quête de liberté. Il sera possible d'approfondir la question de la liberté. Posons tout de même la question : est-ce la part divine en nous qui fait que nous pouvons nous affirmer comme des êtres libres ? Y a-t-il un lien entre la part divine, la liberté et l'esprit ? Il est très clair qu'on ne peut se considérer être en quête de vérité si on n'est pas libre. *L'homme intérieur* se reconnaît à sa volonté d'arriver à la liberté. De plus il se reconnaît à un autre signe : son acceptation de la différence. En ce sens il est le plus universel des êtres humains, parce que l'homme qui progresse dans sa quête d'intériorité reconnaît que l'aboutissement de cette quête est l'unicité ; donc il y a reconnaissance ou affirmation que chaque être humain est unique. C'est en ce sens qu'on évoque le texte biblique parlant de "*la pierre blanche*" (Ap. II, 17)<sup>25</sup>.

Poursuivons notre travail d'élaboration d'une définition juste au sujet de *l'homme intérieur*. Notre intention n'est pas de nier que nous soyons des êtres doués de raison, mais d'en arriver, à la suite de M.-M. Davy, à redonner sa place au cœur et à l'esprit. En faisant intervenir le cœur dans sa réflexion, elle nous invite à passer outre aux formules savantes.

Arrêtons-nous sur un autre point de vue que cette question nous permet d'aborder : « *N'est-il pas mieux de définir l'être humain comme un être qui crée des symboles, plutôt qu'un être qui rationalise ?*<sup>26</sup> ». L'être humain vivant entouré de symboles et cherchant à en tirer le sens profond s'apparente à l'homme en quête de profondeur,

---

<sup>23</sup> Colloque Berdiaev, Paris, Éditions Institut d'études slaves, 1978, pp. 68 - 71.

<sup>24</sup> Nicolas Berdiaev *L'homme du huitième jour*, Paris, Éditions du Félin, 1991, page 21.

<sup>25</sup> *L'homme intérieur et ses métamorphoses*. p. 17.

à *l'homme intérieur*. J'y reviendrai plus particulièrement dans le chapitre consacré à la symbolique. On peut tout de même dire que pour Marie-Madeleine Davy l'intériorité passe nécessairement par le symbolisme. Les ouvrages qu'elle a consacrés à l'étude du symbolisme sont révélateurs à ce sujet

*L'homme intérieur*, chez Marie-Madeleine Davy, se définit selon de multiples facettes. Le concept ne peut être fixé, arrêté une fois pour toutes. Il est de ces mots qu'on tue en leur donnant un sens immuable. L'exemple le plus probant est le « mot » Dieu. La définition de *l'homme intérieur* évolue en portant le paradoxe et en passant par la contradiction. S'engager à suivre M.-M. Davy dans la progression de sa pensée, c'est nécessairement passer par la solitude et l'incertitude, par la prise de conscience de l'abîme qu'il y a entre le savoir académique et la connaissance. Il nous faudra vivre et revivre des expériences, car rien de valable ne peut être dit de l'homme si ce n'est fondé sur une expérience existentielle. Le thème de *l'homme intérieur*, parce qu'il ouvre sur l'universalité, s'attache ainsi à tout un chacun. Le sens plénier du concept se saisit seulement qu'en référence à nos expériences personnelles, à des personnalités reconnues et au témoignage de leurs expériences spirituelles. Nous consacrons le quatrième chapitre aux témoins de la quête d'intériorité.

Remarquons que M.- M. Davy s'est toujours efforcée de présenter le thème de manières différentes en parlant de *l'intériorité*, *d'intériorisation*. L'expression *homme intérieur* ne devrait faire l'objet d'aucune discrimination entre homme et femme. Les exemples sont là. Il suffit de penser à Simone Weil à qui Marie-Madeleine Davy consacre quelques ouvrages. Au Moyen Âge elle a trouvé

---

<sup>26</sup> Je ne suis plus en mesure de dire qui l'a proposée.

quelques femmes qui ont exercé une influence certaine par leurs réflexions philosophiques ou par leurs vies mystiques, par exemple les Béguines, et plus particulièrement, Hildegarde de Bingen. Mentionnons la courte introduction, le *Préliminaire*, du numéro de la revue *L'âge nouveau* consacré à la femme. Elle y présente la femme en ces termes : "*Quand elle répond à sa vocation originelle, la femme devient une « nouvelle terre » ; une terre qui se tient face au soleil.*"<sup>27</sup>". Évoque-t-elle seulement le titre de son recueil de poèmes<sup>28</sup> ou n'y a-t-il pas de plus une invitation à reconnaître le principe féminin au plus profond de l'humanité ? Marie-Madeleine Davy évoque tant chez la femme que chez l'homme ce qu'il y a de plus noble et de plus digne en eux. Elle n'a pas de vaines aspirations pour l'humanité et ne joue pas la carte de la revendication féministe. Ses préoccupations sont d'un tout autre ordre : "*Au niveau de la manifestation, l'être humain – homme ou femme – part de sa féminité car il est vase à l'égard de la semence divine.*"<sup>29</sup>"

*L'homme intérieur* est celui qui une fois sur la route du questionnement existentiel ne fait plus marche arrière, réalisant l'espace intérieur à parcourir. Un philosophe en particulier évoque chez M.-M. Davy le caractère de l'itinérance dans la quête d'intériorité : il s'agit de Gabriel Marcel. Chez lui la disponibilité est la qualité qui représente le mieux l'être en quête d'intériorité :

*"Nous lisons cette note à la date du 11 mars 1931 : « Approfondir la notion d'indisponibilité. Il me semble qu'elle correspond à ce qui constitue le plus radicalement la créature comme telle. Je me demande de ce point de vue si on ne pourrait pas définir la vie spirituelle tout entière comme l'ensemble des activités par*

<sup>27</sup> *L'âge nouveau, Présences de la femme*, Paris, (s.n.),# 107 - 108, 1960, p. 9.

<sup>28</sup> *La terre face au soleil*, Neuchâtel. Éd. de la Baconnière, 1965.

<sup>29</sup> *Le désert intérieur*, p. 195.

*lesquelles nous tendons à réduire en nous la part de l'indisponibilité. ... »<sup>30</sup>*

Curieusement et paradoxalement, Gabriel Marcel passe par la voie négative pour en parler. La disponibilité est une grande qualité, mais elle n'accompagne pas nécessairement cette disposition intérieure, indispensable chez M.-M. Davy : la solitude. Faisons avec elle la part des choses. La quête d'intériorité même si elle est universelle, parce que tout le monde peut la vivre, ne correspond pas à un sentier balisé par lequel tout le monde passe. Aux dires de M.-M. Davy, Gabriel Marcel vit : *"le sens de son itinéraire d'Homo Viator qui dans sa route se doit d'être médiateur, d'où la nécessité pour lui d'avoir des amis, des lecteurs et même un public."*<sup>31</sup>

Les personnes qui empruntent la voie de l'intériorité auront des moments de faiblesse, se décourageront devant l'apparente inutilité de la quête, devant la lente « progression », et devant la constante vigilance qu'elle exige. Il n'y a pas chez l'homme intérieur de jumeaux ou de jumelles identiques. Tout au plus pouvons - nous reconnaître à nos côtés un compagnon ou une compagne spirituels, reconnaître les influences d'un directeur spirituel ou d'un gourou, reconnaître l'impact de quelques lectures édifiantes, mais jamais il ne peut être question de la voie de l'intériorité comme d'une voie uniforme, la même pour tous :

*Seule une commune expérience permet de saisir les mystérieuses métamorphoses. Lorsqu'elles ont été vécues, bien qu'à des échelons dissemblables, il est possible de se reconnaître. Il n'est pas d'autres familles que celles issues d'expériences identiques ou analogues. Les familles charnelles, mêmes spirituelles, relatives à des âmes-groupes, sont aussi lourdes, sclérosantes. qu'illusoires.*<sup>32</sup>

<sup>30</sup> Un philosophe itinérant Gabriel Marcel, Paris, Flammarion, Coll. «Homo Sapiens», 1959, p. 264.

<sup>31</sup> Op. cit. pp. 36 - 37.

<sup>32</sup> Le désert intérieur, p. 175.

*L'homme intérieur* marchera sur de multiples sentiers, croisera plusieurs routes avant d'en arriver à comprendre qu'il n'a qu'un choix : son sentier, celui qu'il défrichera par lui-même. La quête d'intériorité c'est comme marcher en forêt. Le travail de défrichage est pénible et ardu. Pourtant quelle n'est pas notre surprise de voir notre travail déboucher sur un autre sentier, sans savoir davantage où ce dernier mène. La question se pose : doit-on suivre ce « nouveau » sentier ? Cette question ne devrait jamais avoir sa réponse toute faite, tranchée d'avance. Un oui ou un non tout sec. Après tout, cette forêt fourmille de voyageurs, d'errants solitaires ou liés à un groupe. Puisqu'il s'agit de choisir, tout bien considéré, suivre le sentier d'un autre sans plus savoir où débouche ce sentier, n'est pas plus souhaitable que de persévérer sur son propre sentier. L'itinérant a un objectif à atteindre, tandis que l'errant, à cause d'une période passagère de tumultes et de doutes, semble avoir perdu de vue son objectif.

Il arrivera, après un certain temps de marche, qu'on réalise qu'un autre sentier se trouve tout près, contigu au nôtre. Comment ne pas évoquer ces couples mémorables de notre littérature, exemples pris chez Hermann Hesse dont *Siddhartha et Govinda* ou *Narcisse et Goldmund*. M.-M. Davy nous en donne un exemple dans son récit intitulé Le berger du soleil avec le *curé Ludovic* et le *docteur Charvet*. Ces sentiers resteront parallèles comme si leurs voyageurs respectifs étaient deux amis marchant côte à côte. Encore un temps passera puis, comme il arrive dans plusieurs cas, les sentiers ne font plus qu'un. Cela ne dure qu'un temps car il viendra ce jour où on sera seul sur son sentier, définitivement seul. Ce jour sera celui de la descente ou celui de la montée.

Il devient de plus en plus évident que l'œuvre de connaissance la plus difficile à accomplir est "*la connaissance de soi*". Paradoxalement il ne faut pas dire « la plus difficile à acquérir », parce qu'il ne s'agit pas d'une acquisition de connaissance. Ce type de connaissance est particulier, je le verrai plus en détails dans la prochaine partie. Si on accomplit quelques progrès sur la voie de la connaissance de soi ce n'est que par dépouillement. Si on se laisse prendre au jeu de la prétention ou de l'orgueil spirituel, les progrès s'évanouissent et "*les acquis*" disparaissent. On le verra, il n'y a pas d'acquis sur lesquels se reposer.

La quête de connaissance de soi demeure donc incessante tout au long de notre vie. Elle nécessite un constant qui-vive, tel le veilleur de nuit. Les versets de Mt. XXIV, 45 à 51, concernent le *serviteur fidèle* :

*Quel est donc le serviteur fidèle et avisé que le maître a établi sur les gens de sa maison pour leur donner la nourriture en temps voulu ? Heureux ce serviteur que son maître en arrivant trouvera en train de faire ce travail. En vérité, je vous le déclare, il l'établira sur tous ses biens. Mais si ce mauvais serviteur se dit en son cœur : "Mon maître tarde", et qu'il se mette à battre ses compagnons de service, qu'il mange et boive avec les ivrognes, le maître de ce serviteur arrivera au jour qu'il n'attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas; il le chassera et lui fera partager le sort des hypocrites : là seront les pleurs et les grincements de dents.*

On ne peut concevoir à quel dépassement on est appelé. Le lecteur averti de la Bible me reprochera de citer un texte à saveur eschatologique, un texte alarmant. Qu'à cela ne tienne, la question du Salut n'est pas réglée définitivement. Encore faut-il faire naître son âme pour être sauvé. Voilà une question qui m'a suivi durant l'élaboration de ce travail. Il est possible qu'on n'aime pas cette question qui concerne le Salut, alors changeons pour celle-ci : qui peut m'assurer que je suis sur



la bonne voie ? À cette question comme à bien d'autres du même ordre, il n'y a qu'une réponse possible : "*À chacun de le savoir.*"

### En résumé.

Lorsqu'il est temps de définir *l'homme intérieur* un point important doit entrer en ligne de compte. C'est qu'il ne s'agit pas de trouver la meilleure définition qu'en donne Marie-Madeleine Davy, mais bien de comprendre que M.-M. Davy ne définit pas le concept d'une façon catégorique. Elle laisse ouvert le concept, permettant ainsi à chacun d'y découvrir une part de lui-même. Dans presque toute son œuvre, et particulièrement dans *L'homme intérieur et ses métamorphoses*, *l'homme intérieur* peut être approché sous plusieurs aspects : croyant en l'homme, croyant en Dieu, en quête de vérité, de justice, de liberté, tourné vers le silence et la solitude. Il est possible de se reconnaître tel, à condition de changer sa manière de voir l'homme. Ce dernier ne peut plus être vu seulement comme l'animal raisonnable. Chez Marie-Madeleine Davy l'homme est considéré comme un mystère. Pour suivre l'auteur dans son approche philosophique, il devient presque impératif de travailler à sa propre singularité et de se différencier de l'homme de la masse dans le but de se dégager de *l'omnitude*. Cette dernière peut servir à décrire, par l'approche négative, ce qu'est *l'homme intérieur*. Par exemple, la reconnaissance de certains éléments constitutifs de l'être humain, telle la contradiction, est incontournable. Il faut accepter d'aller au-delà de la crainte et de l'insécurité que provoque la présence de la contradiction en soi-même. Cette dernière amène par voie progressive à la conscience de la vie intérieure. D'une façon différente, il peut s'agir d'une voie progressive où chaque étape amène un éclairage nouveau sur le mystère qu'est l'homme. Cette progression est remplie d'incertitudes, parce que le mystère n'est pas rassurant, et que la façon de faire la plus

éprouvée commence par une quête de connaissance de soi. Cette dernière repose sur la reconnaissance de sa propre ignorance de ce qu'est l'Homme. Puis, par la voie du questionnement, reconnaître en soi un appel à partir pour l'aventure, ou à tout le moins un appel auquel donner une réponse. L'être humain devrait se sentir face à l'inconnu lorsqu'il considère son intériorité.

## CHAPITRE II

### LA VOIE DE LA CONNAISSANCE

*"Comment accepter que la condition humaine ne réponde pas à sa vocation essentielle ?" <sup>33</sup>*

"*Connais-toi, toi-même*" est sans aucun doute une des phrases les plus connues en philosophie. De quoi s'agit-il au juste ? D'une recommandation ? D'une exhortation ? D'une prière ? Il s'agit d'une *injonction*<sup>34</sup>, et à l'instar de Socrate, Marie-Madeleine Davy la reprend, mais à sa manière. C'est pourquoi, en exergue, la citation suivante, tirée de l'Apologie : "*Il ne mène pas la vie d'un homme celui qui ne s'interroge pas sur lui-même.*"<sup>35</sup>

Dans ses écrits Marie-Madeleine Davy fait appel à l'éveil de la conscience, mais principalement au niveau spirituel de la conscience. Ajoutons à cela qu'elle réfère constamment à l'expérience, ce qui rend parfois difficile la compréhension de son questionnement. La citation en exergue du présent chapitre en est un exemple, elle présente la visée en profondeur des interrogations de M.-M. Davy. D'abord, comment cette question est-elle possible? Quel lien faut-il faire entre *condition humaine* et *vocation essentielle*, car il ne tombe pas sous l'évidence ? Ici l'expression *condition humaine* évoque bien plus que la simple dimension

---

<sup>33</sup> Le désert intérieur, p. 14.

<sup>34</sup> La connaissance de soi, p. 16.

matérielle. De plus la question laisse aussi entendre que la *condition humaine* peut être coupée de la *vocation essentielle*. On ne peut recevoir une telle question sans chercher à comprendre le fond qui l'anime.

Cette question se situe dans l'urgence du "*salut de l'homme*". Le désert intérieur, comme œuvre, indique un chemin à suivre, mais vu symboliquement il est aussi le lieu où se fait entendre *une voix*<sup>36</sup>, un peu comme un écho lointain. Dans les faits nous vivons ou bien dans la conscience ou bien dans l'indifférence du lien unissant ces deux composantes de la vie humaine. *La condition humaine* ? Ne s'agit-il pas surtout de quelque chose d'universel qui appartienne à l'homme d'une manière intrinsèque, c'est-à-dire dont on ne peut se passer pour demeurer humain ? Et *la vocation essentielle* ne réfère-t-elle pas à notre essence : l'humanité?

Cette conscience que le fondamental chez l'Homme est ancré dans son *salut*, Marie-Madeleine Davy la possède, et en a toujours fait part dans ses écrits. Ici, plus qu'ailleurs, il est possible d'en sentir l'urgence. Les grandes questions sont comme de lointains points de repère posés tout au long d'un chemin. Mais nous préservent-elles de tourner en rond ? On entend déjà les objections. Quoi, encore « le salut de l'homme » ? Mais ça intéresse qui ? En effet cette formule n'a plus beaucoup de sens pour ceux qui ont abandonné, malheureusement, leurs valeurs religieuses ou philosophiques face au discours de la mort de Dieu. Dans cet abandon ils ne se rendent pas compte qu'ils acquiescent, non pas à la mort de

---

<sup>35</sup> Apologie, I,28.

<sup>36</sup> Le désert intérieur, p. 29.

l'homme, mais à la banalisation de sa possible grandeur. Est-ce qu'en annihilant l'espérance on ne porte pas aussi atteinte à *la dimension humaine*<sup>37</sup> ?

Pour quelques rares individus une "*nostalgie*<sup>38</sup>", un peu comme un regard, entraîne l'homme au fond de son être et lui fait entrevoir "*une image, une ressemblance*" au divin. N'est-ce pas à cela que Marie-Madeleine Davy fait référence lorsqu'elle parle de *condition humaine* et de *vocation essentielle* ? Toutefois, s'il n'est plus possible de nous atteindre par le "*repentir de nos fautes*", par la culpabilité, nous pouvons envisager que l'homme prenne davantage conscience de la portée de ses gestes et de ses choix. Que faut-il entendre ici ? Est-il possible que ce soit moins la culpabilité en l'homme, que la prise de conscience de sa responsabilité, "*responsabilité d'hommes au sein de la création*<sup>39</sup>", qui fera que l'être humain cherchera davantage le sens de sa présence sur terre ?

Cependant il faut bien admettre qu'une perte au cours des âges est survenue, sinon pourquoi poser la question de la vocation essentielle. Qu'est-il arrivé entre la période où personne ne remettait en question l'existence de Dieu, et aujourd'hui où même l'énonciation d'un « possible au-delà » n'a guère de sens, sinon, peut-être, chez des esprits cherchant des certitudes propres aux sectes ?

L'homme du XX<sup>e</sup> siècle apparaît moins terrifié face à la mort, somme toute naturelle, que face à son incapacité de donner un sens à sa vie. Il est bouleversé par les questions concernant son destin. Est-ce parce qu'il ne reconnaît plus son origine ? Peut-on entrevoir son destin si on ne sait plus d'où on vient ? Un grand auteur disait à ce propos : "*La guerre interroge avec bêtise, la paix, avec mystère. Et il est*

---

<sup>37</sup> Op. cit. p. 31 sq.

<sup>38</sup> La connaissance de soi, pp. 23, 52, 55, 65,...

possible que dans le domaine du destin, l'homme vaille plus par l'approfondissement de ses questions que par ses réponses.<sup>40</sup> À l'instar d'André Malraux, Marie-Madeleine Davy fait partie de ces témoins du drame humain.

### La condition humaine

"L'homme intérieur, l'homme déifié, l'homme contradictoire, l'homme mystère, ..." autant de descriptions différentes au sujet de l'être humain peuvent rendre perplexe le lecteur et semer le doute quant aux intentions de l'auteur. Notre désarroi ne tient-il pas plutôt au fait que nous n'osons pas reconnaître que nous sommes un si grand inconnu pour nous-mêmes. Au cours de son œuvre Marie-Madeleine Davy invite le lecteur à considérer différemment ce que nous sommes. Chaque fois c'est une occasion d'approfondir notre quête de connaissance de soi. Cela dit, considérons maintenant l'être humain comme un être de passage, un nomade, un voyageur, mieux encore "*un itinérant*".

Certes *le thème n'est pas neuf*<sup>41</sup> dira M.-M. DAVY dans son étude Un philosophe itinérant : Gabriel Marcel. Que l'homme soit nommé *itinérant ou errant, vagabond ou pèlerin*, même si ces termes ne sont pas tout à fait synonymes, ils n'en renvoient pas moins à un thème répandu dans les grandes traditions du monde. Un bref regard sur la pratique religieuse des grandes religions permettra de constater que le pèlerinage est reconnu comme un geste de piété ayant une très haute valeur spirituelle. Suffit-il d'évoquer les grands lieux de pèlerinage pour nous en convaincre : Rome, Jérusalem, La Mecque, le Gange, Bénarès sont des *lieux sacrés*<sup>42</sup>. Nous n'évoquons ici que les exemples les plus connus, il est bien évident

---

<sup>39</sup> Le désert intérieur, pp. 21-22.

<sup>40</sup> MALRAUX, André, Antimémoires, France, Gallimard, Coll. Folio, 1972, p. 18.

<sup>41</sup> Un philosophe itinérant : Gabriel Marcel, Paris, Flammarion, Coll. «Homo Sapiens», 1959, pp 25-38.

<sup>42</sup> DUPRONT, Alphonse, « Pèlerinages et lieux sacrés », Encyclopædia Universalis.

que chaque religion offre beaucoup plus <sup>43</sup>. Pour sa part, Marie-Madeleine Davy en plus de donner quelques détails intéressants à propos de différentes traditions pour lesquelles le thème de *l'itinérance* est porteur de sens, présente déjà à travers ces détails le caractère universel de notre *condition d'itinérant*. C'est pourquoi notre réflexion à ce sujet tient moins compte du déplacement géographique, que du mouvement intérieur qui soutient le pèlerinage.

Maintenant, qu'est-ce qui initie le mouvement nous permettant de considérer l'homme comme itinérant ? Marie-Madeleine Davy et Gabriel Marcel sont unanimes, c'est de l'âme qu'il s'agit. "*Le véritable pèlerin est constitué par l'âme. C'est l'âme, dit Gabriel Marcel, « qui est une voyageuse, c'est de l'âme, et d'elle seule qu'il est suprêmement vrai de dire qu'être, c'est être en route »<sup>44</sup>*". L'homme qui accepte de suivre le mouvement de l'âme, s'avance davantage sur le sentier de la connaissance de soi et pose la *condition itinérante* comme fondement à la *condition humaine*.

Dans cet ordre d'idées les questions temporelles et spatiales sont inévitables, mais pour Marie-Madeleine Davy la situation est plus paradoxale encore. Il nous faut composer avec des notions de temps et d'espace hors du commun, c'est-à-dire au-delà du déroulement des secondes, des heures et des jours, et au-delà des trois dimensions usuelles :

*Ce thème présenté est d'une importance considérable; il suffit pour s'en rendre compte de recourir au symbole de pèlerin envisagé en tant qu'itinérant entre terre et ciel. Tout pèlerinage est une recherche consciente ou non de terre promise, c'est-à-dire une nostalgie du centre où le ciel et la terre se joignent. Ce centre est à la fois*

<sup>43</sup> L'article de Dupront offre un grand éventail de pèlerinages et de lieux sacrés, des plus connus aux moins connus, de plus il apporte différents éléments anthropologiques intéressants.

<sup>44</sup> Un philosophe itinérant : Gabriel Marcel, p. 28; La connaissance de soi, pp. 23-24; Homo Viator, p.10.

*accessible et inaccessible, car l'itinéraire est toujours semé d'obstacles et ce sont là autant d'épreuves.*<sup>45</sup>

On doit bien admettre que peu de philosophes fondent leur recherche sur la *nostalgie*, ou encore sur la contradiction : un *centre où le ciel et la terre se joignent, accessible et inaccessible*. Ceci est un bon exemple des difficultés d'ordre logique régnant sur la *condition humaine* présentée par M.-M. Davy. De plus si l'âme est la source de *l'itinérance*, on doit se demander de quoi elle est en quête.

Alors considérons la question suivante : "*Quel est donc ce soi que l'homme tente de conquérir et quelle est sa signification?*"<sup>46</sup> Je n'esquisse ici que les grands traits d'une réponse, et seulement avec l'intention d'y revenir. Ce que je tiens à soulever une fois de plus est l'allure paradoxale du propos. Il semble que saisir ce qu'est le *soi* exige le travail de toute une vie. Tout l'ouvrage La connaissance de soi concerne cette quête *du soi* et marque les différentes étapes de sa réalisation. "*Dans la mesure où j'adhère à une dualité, c'est uniquement parce que je ne suis point parvenu à me connaître. Ici l'errance est dualité;...*"<sup>47</sup> Tant que nous n'arrivons pas à saisir le jeu harmonique entre les opposés, tant que nous acceptons de courir d'un point à l'autre nous sommes dans l'errance. Une première étape à franchir serait celle de la compréhension de la *dualité*, qui ne se laisse pas saisir si facilement. Tout le monde est d'accord pour reconnaître que les contraires s'opposent, ou encore s'attirent. Combien irons plus loin : "*L'important est de saisir l'oscillation,*

---

<sup>45</sup> Op. cit. p. 26.

<sup>46</sup> La connaissance de soi, p. 65 sq.

<sup>47</sup> Op. cit. p. 65.



*le balancement entre les contraires dans leur tension l'un vers l'autre. Celle-ci aboutit à une harmonie.*<sup>48</sup>

Chaque pas dans ma recherche me ramène à cette prise de conscience de la difficulté de rendre toute la justesse d'un raisonnement qui fonctionne en spirale. Toujours plus en profondeur, orienté vers le centre et sans cesse à s'éloigner du pourtour, voilà ce que je retiens de la marche de l'âme chez Marie-Madeleine Davy.

Comme je l'affirmais au début du chapitre, il est important de revenir à la conscience du fondamental, à un questionnement qui nous confronte tous. Gabriel Marcel a consacré une grande partie de son œuvre à la question "*Que suis-je?*". Je ne peux consacrer tout le temps qu'il faudrait à l'étude de sa réponse. Toutefois l'approche est intéressante parce qu'elle se fait en termes "*d'inquiétude*". Nous en avons un avant goût dans Homo Viator : "*D'autre part, une inquiétude est d'autant plus métaphysique qu'elle porte davantage sur ce qui ne peut être séparé de moi-même sans que ce moi s'anéantisse*". Et ailleurs il dit "*Comme toute inquiétude véritable (c'est-à-dire qui ne se réduit pas à la conscience indistincte d'un trouble fonctionnel), l'inquiétude métaphysique ne peut trouver d'apaisement que dans la connaissance*"<sup>49</sup>. Une dernière citation à ce propos, elle est tirée de la conclusion de L'homme problématique :

*Si l'homme est essentiellement un voyageur, c'est qu'il est en route, comme le dit un de mes personnages dans l'Émissaire, « vers une fin dont on peut dire à la fois et contradictoirement qu'il la voit et qu'il ne la voit pas. » Mais c'est bien l'inquiétude qui est comme le ressort interne de cette progression, et quoi qu'en disent ceux qui,*

<sup>48</sup> Op. cit. p. 84.

<sup>49</sup> MARCEL, Gabriel, Homo Viator, prolégomènes à une métaphysique de l'espérance, Paris, Aubier, 1964, pp.183-184.

*au nom d'un idéal technocratique, prétendent la proscrire, l'homme ne peut perdre cet aiguillon sans s'immobiliser et mourir.*<sup>50</sup>

Nous l'avons vu plus haut, Marie-Madeleine Davy passe par la *nostalgie*, et ici Gabriel Marcel par *l'inquiétude* pour parler du mouvement intérieur qui témoigne que l'âme « est en route ».

Ma démonstration ne serait pas valable sans la reconnaissance des autres éléments appartenant à la *condition humaine*. Ces différents éléments concernent la situation précaire de l'être humain. L'homme est en tension entre la naissance et la mort. Il est possible, sans toutefois opter pour un inventaire exhaustif de ces éléments, de donner les points les plus saillants. Pour faire de l'itinérance le fondement de la *condition humaine* nous devons avoir pris conscience de tout ce qui menace « mortellement » l'homme intérieurement.

Chez Marie-Madeleine Davy les passages où la *condition humaine* est vue positivement sont rares. Les versions les plus positives sont de voir la *condition humaine* en termes de quête ou d'accès à l'authenticité<sup>51</sup> et de soumission "à une loi d'évolution"<sup>52</sup>. Il va plutôt de soi, puisque nous sommes confrontés à la mort de l'âme comme à une réalité potentielle, que la *condition humaine* soit vue sous des aspects négatifs. De plus la prise de conscience individuelle du drame humain ne peut avoir lieu que si un solide coup est porté au système de valeur individuel.

En de nombreux endroits, suite à la conscience de la tragédie que nous vivons, l'éloignement de notre *patrie spirituelle*, nous sentons la *dimension humaine en péril*<sup>53</sup>. N'est-ce pas la conscience de cet *exil* qui nous met en devoir de combattre

---

<sup>50</sup> L'homme problématique, p. 187.

<sup>51</sup> Tout est noces, p. 59.

<sup>52</sup> L'homme intérieur et ses métamorphoses, p. 26.

<sup>53</sup> Le désert intérieur, p. 32.

et de maîtriser, surtout pour notre « avancement spirituel », nos pulsions agressives<sup>54</sup> et nos pulsions sexuelles<sup>55</sup>. Marie-Madeleine Davy ne nous permet pas de rêver :

*D'une façon générale on peut penser que tout homme est appelé à se libérer. Mais si on possède un sens concret – et non idéaliste de la condition humaine – on sait que très peu d'hommes sont aptes à prendre la voie intérieure... (et plus directement)... Plutôt que de jouer à la vie intérieure, il est certainement préférable de vivre sans aucune ascèse en profitant de l'existence au maximum...*<sup>56</sup>

Si toutefois nous optons pour l'intériorisation de notre questionnement, nous devons toujours être à l'affût d'un attachement idolâtre qui porte atteinte à la "dignité humaine et dévalorise la condition humaine"<sup>57</sup>. De plus comment pourrions-nous avoir conscience de la condition réelle de l'homme sans en vivre l'angoisse<sup>58</sup> ?

Pour trouver une explication à cette angoisse, revenons sur le contexte d'urgence dans lequel s'inscrit notre *condition humaine*. Cette citation paradoxale : "« Peut-être un ordre terrestre stable ne peut-il être instauré que si l'homme garde une conscience aiguë de sa condition itinérante. »"<sup>59</sup> est utilisée dans Un philosophe itinérant : Gabriel Marcel à deux endroits. D'abord en exergue dans la page titre, ensuite au début de la partie consacrée à *La condition itinérante*. Cette même citation revient à deux reprises dans Homo Viator. Dans la conclusion du chapitre « Valeur et immortalité<sup>60</sup> » nous affrontons plus particulièrement tout ce qu'il y a de plus incertain dans notre monde. De là vient le caractère d'urgence.

<sup>54</sup> Op. cit. p. 76.

<sup>55</sup> Op. cit. p. 118.

<sup>56</sup> Un itinéraire à la découverte de l'intériorité, p. 96.

<sup>57</sup> L'homme intérieur et ses métamorphoses, p. 114.

<sup>58</sup> La connaissance de soi, p. 58.

<sup>59</sup> Un philosophe itinérant Gabriel Marcel, p. 25.

<sup>60</sup> Homo Viator, p. 202.

Cette ère d'incertitude nous pousse à vivre davantage la foi et l'espérance en l'Homme et en Dieu. "*La prière du croyant pourrait être celle-ci : « Préservez-moi du doute, ne me laissez pas obséder par le " pour Rien ", qui non seulement m'accable mais provoque la mort de mon âme. »*<sup>61</sup>" Cette prière de Marie-Madeleine Davy a de quoi surprendre, mais pas autant que ce qu'elle laisse entendre : la mort de l'âme du vivant de l'être humain. Voilà où peut en arriver l'homme en se laissant aller à l'indifférence.

En progressant dans ma recherche, il m'a fallu reconsidérer tout ce que j'ai pris pour acquis au sujet de l'âme humaine et d'un même souffle reconsidérer ce à quoi nous engage le « *beau risque* » dont faisait allusion *le philosophe itinérant*. Marie-Madeleine Davy et Gabriel Marcel sont une fois de plus unanimes, la réflexion sur *l'au-delà* n'engage que trop peu de philosophes. S'adonner à cette étude mène à l'isolement. De plus, si on demeure indifférent à la finalité de la vie humaine, il n'est plus possible d'entrevoir *la perte de l'âme*<sup>62</sup>. Pourquoi alors se questionnerait-on sur la présence et la valeur morale et spirituelle de l'âme ? Sans l'humus du questionnement l'âme tombe dans l'oubli.

Par contre cela fait problème et trouble profondément les personnes qui ont conscience du présent enjeu : c'est qu'il soit possible maintenant d'envisager la mort de l'âme. En tant qu'occidental, poser la question nous apparaît contraire aux enseignements reçus depuis toujours, peut-on concevoir l'homme sans âme ?

Il y a bien une tradition bouddhiste, la tradition Theravâda, qui conçoit l'être humain sans âme. La tradition se nomme aussi « Petit Véhicule ». On considère

---

<sup>61</sup>  Tout est noces, p. 87.

l'homme comme un *agrégat de cinq agrégats*<sup>63</sup>. Une telle philosophie religieuse, où l'homme peut être considéré sans âme, n'est pas plus facile à envisager qu'un système philosophique qui ne s'inquiète pas de savoir si l'homme peut perdre son âme de son vivant.

Il faut parfois plusieurs lectures pour comprendre qu'un auteur comme M.-M. Davy ne pose pas un avertissement en vain. "*L'homme se croit volontiers « vivant » dans la mesure où il raisonne, parle, écrit, dialogue, possède et se projette au-dehors*"<sup>64</sup>. "Oui, plusieurs lectures et la capacité de faire des liens sont nécessaires : "*L'enfantement de l'âme est le seul souci de l'itinérant*"<sup>65</sup>. Ce qui était évident et pris pour acquis dans le passé, ne l'est plus aujourd'hui. L'homme moderne doit comprendre que s'il veut se sauver, il doit travailler à faire naître son âme. Elle est là présente en lui, comme le potentiel de tout un pommier dans le pépin, mais la présence des éléments nécessaires à son surgissement demeure une condition essentielle. Le premier élément est sans aucun doute le questionnement existentiel sur la condition humaine. Il y a aussi la part qu'on accorde au sacré et à la quête de l'Absolu. La part qu'on accorde au sacré peut servir d'indicateur. La place réservée pour l'art dans notre vie présente un autre signe de la présence d'une âme. Dans ce domaine, je ne crois pas qu'on puisse trouver suffisamment d'indices pour se rassurer pleinement.

Voici un dernier élément nécessaire à cette naissance de l'âme, il s'agit de l'écoute d'un appel et sa réponse. Comme le rapporte Marie-Madeleine Davy, la vocation chez Gabriel Marcel se trouve plus dans son expression musicale que dans sa

---

<sup>62</sup> Il ne nous est plus possible de retracer la référence concernant cette affirmation de Gustave Thibon : *La perte de l'âme est indolore*.

<sup>63</sup> GRIGORIEFF, Vladimir, *Religions du monde entier*, Belgique, Éditions Marabout, 1989, p. 271 sq.

philosophie. Par sa musique il répond à "*sa nostalgie du monde invisible*". À prendre mot pour mot ce qui est dit ici, Gabriel Marcel souffre du « mal du pays » et c'est par la musique qu'il se sent le plus près de son origine<sup>66</sup>.

#### La vocation essentielle : un écho intérieur

Sur le chemin de la connaissance de soi il n'y a pas de balises indiquant la distance parcourue, pas de bornes et encore moins ce qui pourrait ressembler à un fil d'arrivée. Peut-être y a-t-il, ça et là, quelques points de repère. Le danger est de s'y accrocher en pensant avoir trouvé une bouée. "*Toute véritable démarche conduisant à la connaissance de soi exige de s'assumer dans une solitude consentie, de prendre la responsabilité de soi-même, de sa vie et de son destin.*"<sup>67</sup>

Voilà qui est clair. D'une part Marie-Madeleine Davy nous renvoie à nous-mêmes. D'autre part elle se refuse à tout compromis d'optimisme : "*La question fondamentale se pose : Est-il possible de parvenir à la connaissance de soi ?*"<sup>68</sup>, sous-entendu de son vivant. La réponse n'offre aucun ménagement et aucun passe-droit, « possible pour très peu de personnes », mais il n'y a pas d'autres avenues aussi valables. De plus, comme si ce qui précède n'était pas suffisant : "*Il est impossible de définir la connaissance de soi sans en éprouver l'expérience.*"<sup>69</sup> Cela remet-il vraiment en question l'accessibilité de la pensée de l'auteur ?

Quel est ce quelque chose qui nous met en route, qui nous pousse vers une voie inconnue, si ce n'est la volonté de répondre à un appel? Il me semble que la seule remise en question du rythme de la vie et de son sens montre qu'en nous il y a place pour autre chose que la quête matérielle. La conscience que la vie

---

<sup>64</sup> L'homme intérieur et ses métamorphoses, p. 9.

<sup>65</sup> Un philosophe itinérant : Gabriel Marcel, p. 30.

<sup>66</sup> Op. cit. p. 59.

<sup>67</sup> La connaissance de soi, p. 8.

<sup>68</sup> Ibidem

quotidienne n'a plus de valeur si cette vie n'aboutit pas à la découverte du fondamental humain ne touche pas tout le monde de la même manière. Ce quelque chose poussera certaines personnes à vivre une rupture, une cassure franche, nette, inévitable d'avec la quête matérielle. Vraiment, quelle valeur peut avoir la vie humaine lorsqu'on est incapable de dire ou de nommer le fondamental dans sa propre vie ?

*Toutefois, il est rare que l'homme, même le plus englué dans l'extériorité, n'éprouve pas une vision fugitive d'un autre espace. Lorsqu'il souffre, devenant ainsi plus apte à saisir la précarité de sa condition, il jette un regard vers l'infini et parfois en implore le secours, même lorsqu'il prétend ne pas y croire<sup>70</sup>.*

Qui n'a pas vécu la souffrance et le désarroi de voir voler en éclats ce qu'il croyait immuable ? Il suffisait d'une personne posant les bonnes questions. Deux exemples suffiront. Le premier est Socrate. Fidèle à l'injonction du *Connais-toi toi-même* de l'Oracle de Delphes, il vit *pour le service de la vérité*<sup>71</sup>. Contrairement à bien d'autres gens de son époque il a refusé de se dire sage. Il a constamment questionné et dérangé ceux qui disaient savoir et qui s'avéraient ignorants après examen. *La foule* l'a condamné.

Le second est Jésus de Nazareth, dit le Christ. Qu'a-t-il de particulier ? On dit qu'à son époque plusieurs se disaient le Messie. Vraiment, pourquoi lui en particulier ? Un bel exemple de son enseignement nous vient de l'Évangile de Jean. Il y a de nombreux passages où Jean présente Jésus se disant : *Je suis... Je suis le pain de vie... Je suis la lumière du monde... Je suis la porte... Je suis le bon pasteur... Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie*. Selon l'évangéliste, Jésus serait venu instaurer

---

<sup>69</sup> Op. cit. p. 14.

<sup>70</sup> *Le désert intérieur*, p. 29.

<sup>71</sup> *La connaissance de soi*, pp. 22-23.

une loi *Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres ; comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres.* Il a constamment remis en question non seulement la pratique religieuse, mais aussi la philosophie religieuse des gens de son époque. Pour un temps on l'a adulé, mais au moment venu de le reconnaître *la foule* lui préféra Barabbas.

Ces deux exemples d'hommes sacrifiés montrent que personne n'est en mesure de répondre à la question de la vocation humaine pour l'ensemble de l'humanité. Suffit-il de présenter une avenue, un chemin, une voie ? Selon Marie-Madeleine Davy "*Il n'existe aucune voie commune, rassemblant tous les hommes de bonne volonté, en dehors de l'intériorité.*"<sup>72</sup> Et plus loin elle dira "*L'homme n'échappera à l'agonie qui le guette que par l'intériorité, mais par une intériorité vécue à un niveau universel.*"<sup>73</sup>

Au-delà des esprits de clocher, des partis pris et des guerres de religion, il faudra bien reconnaître un jour le bien fondé d'une telle position. Toutes les religions à travers le monde renvoient, un jour ou l'autre, leurs disciples à une démarche personnelle. Une démarche où la conscience du cœur d'abord, et de l'esprit ensuite, est nécessaire. Dans la pensée de l'auteur il y a toujours place à une progression, et cela à tous les niveaux.

Il est difficile de vaincre les pièges de l'interprétation. Nous en avons un exemple ici. Chez Marie-Madeleine Davy on trouvera plusieurs endroits où il est question d'étapes à franchir, de cheminement avec épreuves et obstacles. Ce que je veux éviter c'est de faire la description de ces étapes comme si on décrivait une

---

<sup>72</sup> *Le désert intérieur*, p. 15.

<sup>73</sup> *Op. cit.* p. 33.



échelle avec ses barreaux, chaque étape menant nécessairement « plus haut ». Il y a en effet des étapes à franchir obligatoirement, mais jamais au sens où elles sont franchies une fois pour toutes. Plus paradoxalement, il faut dire qu'il n'y a pas de rapport chronologique dans ces étapes. On doit en parler inévitablement dans un ordre particulier, mais cela n'a rien à voir avec l'ordre de leurs apparitions.

À maintes reprises M.-M. Davy parle de progression, mais nous devons comprendre qu'il n'y a aucun acquis définitif. "*Et qui de nous n'est pas faible à ses heures ? ...*"<sup>74</sup> Il semble bien qu'on ne puisse pas s'asseoir sur ses lauriers : "*La connaissance de soi ne s'épuise jamais, elle est toujours à poursuivre et à recommencer.*"<sup>75</sup> Nous faut-il encore frapper sur le clou :

*Ce qui est vrai à un certain degré ne l'est plus au suivant. Chaque échelon possède son silence, son éternité, sa liberté. L'échange n'est donc possible qu'en raison d'une parité de plans. Comment l'atteindre et s'y fixer, puisque le mouvement intérieur est incessant. Ce qui est compris dans l'instant ne le sera plus dans celui qui suit*<sup>76</sup>.

Il ne faut pas compter sur une quelconque accumulation de vérités qui puisse nous sécuriser en tant que croyant. Aux dires de Marie-Madeleine Davy, Gabriel Marcel fait de la quête de vérité le fondement de la démarche du croyant, et c'est en ce sens qu'elle dit "... *Il est impossible d'être détenteur de vérité*"<sup>77</sup>. Donc à l'instar de Gabriel Marcel, il est préférable de se réclamer de "*l'esprit de vérité*"<sup>78</sup>. Qu'est-ce donc que *l'esprit de vérité* ? Il repose principalement dans un face à face honnête avec soi-même, d'où toute *complaisance* doit être exclue. Ce qui ne permet aucune fuite, aucune tergiversation avec la vérité.

<sup>74</sup> Le désert intérieur, p. 182.

<sup>75</sup> La connaissance de soi, p. 115.

<sup>76</sup> Le désert intérieur, p. 181.

<sup>77</sup> Un philosophe itinérant : Gabriel Marcel, p. 284.

<sup>78</sup> Homo Viator, p. 186 sq.

Qu'est-ce donc qui bloque l'être humain dans cette quête ? La peur de l'inconnu et de l'insécurité que soulève justement l'inconnu. Est-ce l'ignorance ou la volonté d'ignorer, ou encore l'indifférence cachée sous la *conscience commune*<sup>79</sup> ? Marie-Madeleine Davy parle *d'obstacles antérieurs à l'appel*, de maux qui travaillent de concert et de façon permanente. Le premier des maux est le plus « antique » : *l'ignorance de notre ignorance*. Malgré ses allures "antiques", ce mal n'est pas le plus évident à déceler au départ. Il nous faut une chiquenaude de départ, soit une personne qui nous bouscule, soit un événement ou encore une question. La prise de conscience de *l'ignorance de notre ignorance* ne survient que lorsque la trame des événements de la routine quotidienne est interrompue.

Ensuite on peut s'interroger sur cette espèce d'apathie, de somnolence qui caractérise une perte *d'appétit* du fondamental. Ce qui risque de se jouer de nous n'est plus tellement le quotidien dans sa routine, mais notre « besoin » de réponses sécurisantes. Est-il possible de toujours se questionner et de ne plus accepter de réponse ? Difficile de ne pas entrevoir le moment où on voudra vivre le calme après la tempête. Il arrive parfois qu'on refuse de se questionner plus avant. On se cachera derrière un besoin de *divertissement*. "*Divertit tout ce qui éloigne de l'essentiel, jette dans le pourtour du cercle, c'est-à-dire éloigne du centre.*"<sup>80</sup> Il y a aussi de nombreux passages éclairants à ce propos, voici l'un d'eux :

*L'homme appartenant à l'omnitude, le « tout-venant ». Un tel homme risque de ne plus avoir conscience de sa dimension. En répondant surtout aux désirs de l'homme extérieur – toujours vorace et jamais rassasié – il étouffe en lui l'homme intérieur et peut, de ce fait, ne plus percevoir sa voix*<sup>81</sup>.

<sup>79</sup> Expression présentée en première partie.

<sup>80</sup> *La connaissance de soi*, pp. 50 - 55.

<sup>81</sup> *Le désert intérieur*, pp. 28-29.

À bien y regarder, de quoi sommes-nous si *vorace* ? Dans cet espace de temps qui nous est alloué, donné par grâce, n'est-il pas préférable de se mettre en quête de *l'essentiel*<sup>82</sup> ? *L'essentiel* exige des remises en question constantes. Inutile de chercher la facilité. M.-M. Davy rapporte une citation de Kierkegaard, et l'applique à Simone Weil, que nous rencontrerons plus particulièrement dans le chapitre des témoins, cette citation est "« *Ce n'est pas le chemin qui est difficile, mais c'est le difficile qui est le chemin* »<sup>83</sup>." Nous ne sommes pas invités ici à des réjouissances. "« *Celui qui a peur des blessures doit aimer autre chose que Dieu* », a écrit Simone Weil.<sup>84</sup>"

Considérons la question suivante : que sommes-nous prêt à mettre en gage pour découvrir le sens de la vie humaine ? N'est-ce pas cette question qui est en cause lorsqu'on s'engage à la suite d'un gourou, qu'on rencontre deux fois par mois, moyennant un certain montant d'argent ? S'il s'agissait vraiment de ce genre de troc, ce serait facile et très sécurisant. Vraiment, quels sont les enjeux de la connaissance de soi ? Nous sommes placés en face de quelque chose d'inusité, en face du porteur de l'acte créateur par excellence de la vie humaine : nous-mêmes. Arriver à notre mise au monde serait le but ultime de notre vie. Nous verrons un peu plus en détail dans un prochain chapitre ce dont témoigne Nicolas Berdiaev à ce sujet. Avouons que l'acquiescement à cet ordre de vérité est pour le moins difficile. Peu de personnes tiennent un tel langage, c'est pourquoi on suit avec peine.

---

<sup>82</sup> *L'homme intérieur et ses métamorphoses*, pp. 19 - 20.

<sup>83</sup> *Simone Weil*, Préface de Gabriel Marcel, Paris, Éditions Universitaires, Coll. Classiques du XX<sup>e</sup> siècle, 1961, p. 53.

<sup>84</sup> *La connaissance de soi*, p. 19.

Comment ne pas voir que la quête de *l'essentiel* est douloureuse ? Elle passe par la purification, un peu comme la purification alchimique du plomb en or. Dans ce sens et fidèle à la pensée de Marie-Madeleine Davy, je crois que nous ne pouvons « progresser » dans la connaissance de soi sans le nécessaire et inévitable passage par le dépouillement. Il n'y a que les touristes qui s'encombrent de bagages. Celui qui pénètre dans le désert, doit le faire dans la plus grande nudité, selon Philon d'Alexandrie<sup>85</sup>. "*Au cours de sa pérégrination, l'homme pénètre dans sa dimension de profondeur. Ne rien s'approprier donne accès à la plénitude. Si son cheminement pouvait porter un nom, il s'appellerait dépassement*<sup>86</sup>".

Encore une fois on ne saurait trop insister sur le fait qu'il s'agit plus d'acquérir et de développer les qualités nécessaires à un spéléologue, ou encore à un alpiniste, que de viser l'acquisition de quelques « dons spirituels ». Déjà nous avons vu des qualités comme : l'ouverture à l'universalité, l'honnêteté, la vigilance, mais la principale qualité est le *non-attachement*. Ce dernier offre des ressemblances importantes avec le *dépouillement*, le *détachement*, l'*abandon* et le *renoncement*. Qu'est-ce que le *non-attachement* ? La meilleure référence est lorsque, dans son lit d'hôpital, Marie-Madeleine Davy prend conscience de tout ce qui est éphémère, superfétatoire dans la vie humaine, et que face à la mort il n'y a que la *nudité* :

*Je savais seulement que la nudité résultant du non-attachement devait être mon état et était mon état. Dans cette nudité ma vie s'effaçait, plus de souvenirs, aucun regret, pas d'inquiétude, pas de désir. Cette nudité que j'éprouvais se manifestait par une totale indifférence. Ni la vie, ni la mort ne m'importaient.*<sup>87</sup>

---

<sup>85</sup> Le désert intérieur, p. 80 sq.

<sup>86</sup> Tout est noces, p. 11.

<sup>87</sup> Un itinéraire à la découverte de l'intériorité, p. 15.

Et beaucoup plus loin elle dira : " *Le non-attachement continu favorise le dégagement*<sup>88</sup>. Parfois il n'y a que l'expérience similaire d'un bouleversement de grande magnitude qui permettra de saisir la pensée de l'auteur.

Ces qualités sont les premiers outils et pour ainsi dire les seuls outils de la quête de connaissance de soi, parce qu'ils favorisent le *dépouillement*, le *dégagement* du moi, ou devrait-on dire *des moi*<sup>89</sup>. Les exemples offerts par M.-M. Davy rendent clairement et avec justesse le sens de l'expression "*l'homme aux moi multiples*". Ces moi nous les reconnaissons bien, une fois identifiés de la sorte : celui "*qui aime*", cet autre moi qui est avare ou profiteur, et bien d'autres. On préfère peut-être une approche par les "*faces différentes*" : "*le moi peut se considérer sur des plans biologique, psychologique, moral, social, religieux, etc.*" On comprend alors les difficultés que toute personne sur la voie de la connaissance de soi peut rencontrer. De plus, autant de facettes différentes devraient piquer notre esprit d'aventure face à la découverte de notre unité.

Toutes ces recommandations à *l'attention*, à *l'ouverture*, au *non-attachement*, à *l'union du cœur et de l'intellect* nous rappellent un auteur très controversé et pour le moins « décapant », qui parle du principe « *d'impeccabilité*<sup>90</sup> », ce dernier ne se trouve pas nommément chez M.-M. Davy. Elle emprunte plutôt le chemin du *perfectionnement*, chemin exigeant et sans promesses, qui nécessite un engagement personnel. On ne saurait mieux dire ce que représente le choix de *l'intériorité* :

*L'intériorité est avant tout un perfectionnement de l'être comprenant d'abord une maîtrise des passions, des instincts propres à l'animal humain, et exigeant l'acquisition d'une parfaite droiture, d'une*

---

<sup>88</sup> Op. cit. p. 70.

<sup>89</sup> *La connaissance de soi*, pp. 29-32.

<sup>90</sup> Le principe d'impeccabilité est extrêmement important dans les écrits de Carlos Castaneda.

*conscience rigoureuse et d'une lucidité refusant toute compromission*<sup>91</sup>.

Comment se surprendre que peu de gens réussissent à maintenir leur engagement religieux ; pris ici au sens large de ce qui relie à l'Absolu, ou à Dieu. Il est difficile de concevoir à quel point la courte distance qui nous sépare du fond de nous-mêmes est ardue à parcourir. M.-M. Davy ne peut pas nous offrir une voie de facilité. Cependant toute recherche, quelle qu'elle soit, demande une plus grande ouverture d'esprit, et force à entreprendre le nettoyage d'idées préconçues et sans réel fondement :

*D'une façon générale on peut penser que tout homme est appelé à se libérer. Mais si on possède un sens concret, – et non idéaliste de la condition humaine – on sait que très peu d'hommes sont aptes à prendre la voie intérieure.*<sup>92</sup>

Comment accepter que d'un côté on puisse inviter à croire à l'*universalité* de la démarche intérieure et de l'autre dire que ce n'est pas accessible à tous? Une fois de plus on se confronte à une position paradoxale qui exige plus que la raison. M.-M. Davy ne nous laisse pas rêvasser, nous sommes renvoyés à l'*humilité* et à l'*honnêteté* de notre démarche. Au bout du compte c'est à soi-même qu'on risque de mentir, et pour n'en tirer aucun avantage. *La voie intérieure* ne se copie pas sur une autre. Dans ce sens aucun substitut ne fait l'affaire. Selon l'auteur bien des « péchés » contre la vertu sont tolérables. Il vaut mieux profiter de la vie que de faire semblant.

Par ailleurs Marie-Madeleine Davy maintient toujours le lien entre l'intelligence et le cœur. Tout son discours philosophique doit être saisi dans cette perspective. L'étude du thème de l'intériorité m'a permis de vérifier, chez elle, qu'il

<sup>91</sup> Un itinéraire à la découverte de l'intériorité, p.100.

<sup>92</sup> Op. cit. p. 96.

n'y aurait pas de progression spirituelle sans l'union de ces deux parties de nous-mêmes.

La part du cœur et le « présent royal »

On éprouve de la sympathie pour la personne qui a un discours où le cœur et l'intelligence sont unis. Ce qui en ressort est son caractère humanisant. Je l'ai brièvement abordée dans la première partie, maintenant voyons cette union du cœur et de l'intelligence un peu plus en détails. Elle est pour ainsi dire une condition de la compréhension de toute la démarche philosophique de M.-M. Davy. Il s'agit d'un mouvement intérieur, invisible à l'œil, paraissant suspect sur papier, surtout en regard des courants philosophiques qui ne sont pas concernés par la philosophie religieuse. Comment pourrait-on admettre comme sujet de discussion philosophique un mouvement aussi aléatoire et arbitraire que celui-là?

Maintenant lorsqu'on parle de cette dynamique intérieure que veut-on dire ? Une question nous aidera à mieux saisir le problème : quel est le sens de la vie humaine ? Cette question ne s'adresse pas seulement aux philosophes, ni uniquement aux théologiens, ni particulièrement aux intellectuels, mais à toute personne susceptible d'y accorder de l'intérêt. Maintenant quelle partie de nous-mêmes fait le premier pas dans la quête du sens de la vie ? Il est possible, sans doute, de réfléchir grandement à la question ; la réponse, pour qu'elle soit complète, devra venir du cœur. De quelle autre source pourrait-elle venir, puisqu'il s'agit de *l'homme intérieur* : "*L'itinéraire de l'homme intérieur conduit au cœur.*"<sup>93</sup> Plus la quête d'intériorité s'intensifie, plus l'ordonnance des facultés naturelles chez l'homme est centralisée au niveau du cœur.

---

<sup>93</sup> L'homme intérieur et ses métamorphoses, p. 42 sq.

La question aurait-elle autant de valeur si elle ne s'adressait pas à tous ? Il faut bien admettre que ceux et celles qui tentèrent de lui trouver une réponse universelle, n'eurent pas toujours le succès souhaité. Pensons à Socrate et à Jésus, vus précédemment. Puis la question recevrait, je pense, beaucoup plus de réponses s'il n'y avait pas la condition de passer par le cœur. Toutefois, une prise de conscience ici est incontournable : il n'y a que nous-mêmes qui puissions donner une réponse satisfaisante à la question. Chez Marie-Madeleine Davy, lorsqu'il est question d'intériorité, souvent on ne peut faire autrement que de considérer le cœur et l'intelligence dans un même bloc.

Nous avons vu dans la première partie de la recherche quelques citations qui montrent bien le mouvement descendant de l'intelligence qui se rend au cœur, dans le but d'y demeurer. Ce qu'il importe de faire ici c'est la démonstration que ce mouvement de descente est nécessaire pour réaliser la quête d'intériorité. Cette dernière a comme objectif d'atteindre le Soi, c'est-à-dire de retrouver l'unité originelle de l'esprit.

La difficulté ne réside donc pas dans l'approche du problème par l'intellect en premier et ensuite par le cœur, ou *vice versa*. Pour arriver à cette union on doit avoir accompli un nettoyage tant de l'intellect que du cœur. C'est ce que j'ai cherché à montrer tout le long de cette partie. Marie-Madeleine Davy sait très bien que s'il y a d'une part des obstacles empêchant la bonne réception de l'appel intérieur, il y a d'autre part, des obstacles plus subtils une fois sur la voie de l'intériorité. Ce n'est pas en vain qu'elle nous invite à acquérir des qualités permettant l'avancement dans la quête intérieure, parce que "*les obstacles* du



dedans sont incontournables<sup>94</sup>". M.-M. Davy se limite à nous présenter ici six obstacles : "*l'arrogance, l'enracinement dans le temps et l'histoire, le doute, le « pour Rien », la négation, la conscience aliénée.*"

Ailleurs, dans un autre ouvrage, elle a parlé de "*la tristesse, l'acedia, du démon du midi*", en tant que maladies<sup>95</sup> pouvant atteindre l'âme de *l'homme intérieur*. Il y en a beaucoup plus selon sa source principale : *Institutions Cénobitiques, de Cassien*. Ces maladies et ces obstacles ont un impact sur l'âme qu'on ne saurait négliger.

Il m'apparaît important de souligner cette attitude de confiance en l'homme que M.-M. Davy conserve en permanence. Tout en montrant la force que possède chacun de ces obstacles, elle ne les laisse pas nous dominer. Sur les six exemples, deux ont été retenus. Le premier est choisi en fonction de l'intervention d'une autre personne. Cette dernière est inévitable parce que la personne atteinte d'arrogance n'en a pas conscience. La description qu'en donne M.-M. Davy indique très bien que « l'arrogant intellectuel ou spirituel » est loin de reconnaître son problème. Là réside toute la difficulté. Comment pourrait-il en être autrement, puisque cette personne en difficulté « occupe tout son cœur ». Autrement dit : elle regorge d'elle-même. On ne s'attend pas d'ailleurs à une description aussi franche :

*"[...] Effet d'une continuelle masturbation du moi. Plus encore, la satisfaction s'étale telle une puanteur. La puanteur d'un moi outrecuidant. [...] L'arrogant n'évoque pas le fameux « cochon qui sommeille », mais le cochon qui se soulage, éjacule dans son propre moi.*<sup>96</sup>"

---

<sup>94</sup>  Tout est noces, pp. 78-97.

<sup>95</sup>  L'homme intérieur, pp. 49 sq.

<sup>96</sup>  Tout est noces, p. 80.

On a peine à croire qu'un tel *"portrait"* puisse se rencontrer. M.-M. Davy demeure optimiste : *" sans doute est-il possible d'être aidé par un vrai maître extérieur ou encore par son gourou intérieur. Rien n'est jamais perdu d'une façon définitive<sup>97</sup>"*.

Le deuxième obstacle a été retenu pour le double défi qu'il représente. Il s'agit premièrement de prendre conscience d'une réalité fondamentale en l'homme : la liberté de faire le mal. Deuxièmement, il faut arriver à donner un sens à la vie malgré ce mal. Personnellement, si on me posait la question suivante : quel obstacle, décrit par l'auteur dans la quête spirituelle, est le plus difficile à rencontrer pour l'occidental ; je répondrais le *"« pour Rien »"*. Il m'apparaît très éprouvant d'être confronté à ce qui n'a pas de raison d'être logique à tout le moins, dans le domaine de la souffrance humaine. Cet obstacle est une autre façon de parler du mal à son paroxysme. Le XX<sup>e</sup> siècle sera probablement retenu par les générations futures pour ses nombreux génocides et massacres humains. On ne pense pas seulement aux victimes du nazisme de la deuxième guerre mondiale, mais à toutes ces victimes mortes de mort violente. Dans ces moments on souhaiterait *"« l'intervention de Dieu »*. *Mais l'homme est libre, il choisit, dispose de ses options, se laisse posséder par le mal qui en lui l'agite et le corrompt, le ronge tel un chancre<sup>98</sup>"*. Il ne s'agit pas seulement du mal qu'on voit se faire au loin ou celui dont on entend parler. Ce qui apparaît presque inacceptable, c'est qu'il soit possible en tous, d'une façon gratuite, et dans des circonstances propices à son accomplissement.

---

<sup>97</sup> Op. cit. p. 81.

<sup>98</sup> OP. cit. p. 87.

On peut se demander comment vaincre ces maladies et ces obstacles. Marie-Madeleine Davy nous offre plusieurs possibilités<sup>99</sup>. Il est possible de voir dans son attitude celle d'un thérapeute qui soigne le corps physique. Elle indique comment soigner *l'homme intérieur* en suggérant une "nourriture" appropriée, la rencontre d'un "maître spirituel" et quelques "techniques et méthodes" pour aider à l'approfondissement de la quête intérieure.

Lorsque M.-M. Davy parle de "nourriture de l'homme intérieur", elle pense vraiment en termes d'une « substance à ingérer », exactement comme nous le faisons pour notre corps, dans le but de conserver ou de redonner vie. Cette « substance » est "le contact assidu avec les textes sacrés."<sup>100</sup> Elle-même réfère souvent aux *textes sacrés* d'autres religions et à leurs commentateurs, mais plus particulièrement elle a recours aux textes de la Bible et à ses commentateurs. Voici quelques recommandations :

*Les Pères de l'époque patristique et du désert ; les traités hésycastes, [...] certains auteurs chartreux du XII<sup>e</sup> siècle (Guigues I et Guigues II) et cisterciens (Bernard de Clairvaux et son école), et Maître Eckhart s'impose et dans son orbite les textes de l'école rhénane.*<sup>101</sup>

Elle recommande aussi la prudence ; " le Père de Foucauld " semble bien convenir et bien sûr il faut " revenir aux sources." Même si à quelques endroits dans ses essais elle prévient du danger du *synchrétisme*, elle invite à lire après *l'Écriture Sainte* des "écrits orientaux et en particulier la littérature syriaque". Marie-Madeleine Davy donne l'exemple, cela va de soi. Les citations bibliques ruissellent dans son œuvre, donnant ainsi à l'ensemble de sa pensée cette dynamique particulière dont je parlais précédemment.

---

<sup>99</sup> *L'homme intérieur*, pp. 58-92.

<sup>100</sup> Op. cit. p. 58.

<sup>101</sup> Op. cit. p. 65

C'est au niveau du cœur, considéré comme "*le corps intérieur*"<sup>102</sup> que se ressent cet appétit, et que se fait l'absorption de la "*Parole*". Ici M.-M. Davy demeure fidèle à la tradition judéo-chrétienne en conservant la position philosophique où le cœur est considéré non pas seulement au plan physique, mais aussi au niveau subtil comme centre et lieu de l'amour, de l'intelligence et de la sagesse. Ne dit-elle pas d'ailleurs : "*L'intelligence du texte sacré n'est pas liée à une formation intellectuelle, elle relève uniquement de la qualité d'ouverture du cœur.*"<sup>103</sup> Le lecteur attentif constate en lisant son œuvre qu'elle rend la cohabitation du cœur et de l'intelligence tout à fait naturelle. Il en va de même de notre nature spirituelle.

On aura compris que la présence des *textes sacrés* exige sinon la foi du moins la passion. D'ailleurs comment pourrait-on entreprendre de suivre la démarche philosophique de M.-M. Davy, sans se reconnaître croyant. Ici plus particulièrement, puisqu'il nous faut prendre la lecture des *textes sacrés* comme *nourriture de l'âme*, elle nous invite à une attitude de respect et de dignité, en « se préparant » à la rencontre de "*l'Écriture : d'une ouverture, un désir d'être nourri qu'entretiennent la prière et le jeûne du cœur dans la mesure où ils sont des moyens de recueillement stimulant l'attention et l'écoute*"<sup>104</sup>. De plus, à cette lecture particulière, "*l'âme reconnaît d'une façon plus ou moins claire sa parenté, l'idée reçue ne lui semble pas étrangère à ce vers quoi elle tend. L'âme est mue par la Vie, elle se meut en la Vie; en ce sens il existe pour l'homme intérieur un déploiement constant.*"<sup>105</sup> On comprend aisément que l'âme soit en quête de ce qui

---

<sup>102</sup> Op. cit. p. 42 et p. 58; aussi Un itinéraire, pp. 106-107.

<sup>103</sup> L'homme intérieur, p. 59.

<sup>104</sup> Op. cit. pp. 58 et 59.

<sup>105</sup> Op. cit. p. 60.

fait vivre. Les textes de la Bible sont vivants, selon Marie-Madeleine Davy, dans la mesure où on peut les "*actualiser*" et réaliser la "*Présence*<sup>106</sup>". Voilà pourquoi il s'agit d'une rencontre ou pour mieux dire d'une "*relation*".

Il va de soi en lisant le Nouveau Testament par exemple, qu'on cherche par l'intériorisation du texte à rencontrer le Christ. Toutefois, il faut prendre conscience que la première personne avec qui on entre en *relation* à travers la lecture, c'est soi-même. Dans ce sens on peut comprendre pourquoi Marie-Madeleine Davy a retenu cette interprétation de la démarche de foi du patriarche Abraham par Claude Vigée : "*« Dieu lui dit à peu près : " Tu te jettes vers moi sans poser de conditions ...Pour te récompenser de ta générosité, moi aussi je te fais un présent royal, je t'ordonne : va vers toi-même !" »*<sup>107</sup>" Que sera l'aboutissement final de la *connaissance de soi*, de ce *présent royal* ? Pour répondre, il nous faut apporter quelques précisions.

Lorsqu'il a été question de faire descendre l'intelligence au cœur, on a pu faire allusion au centre du cœur. On peut vérifier au niveau symbolique que malgré des caractéristiques communes, ces deux symboles<sup>108</sup> ne peuvent pleinement se confondre. Il m'apparaît difficile de faire la nuance entre les deux, comme le fait M.-M. Davy. Parler du cœur implique déjà un pas vers la profondeur, et parler de ce qu'il y a au centre du cœur, c'est bien davantage. Avec le centre nous sommes au plus intime de l'homme, tout près de l'essence humaine.

Que faut-il faire pour arriver au *centre* ? Pour aborder ce point, il est préférable de revenir sur le mouvement de conversion. Ce dernier est presque inévitable à

---

<sup>106</sup> Op. cit. pp. 64-65.

<sup>107</sup> Tout est noces, p. 41.

l'homme en quête de *connaissance de soi*. Par ce mouvement le cœur est touché, mais Marie-Madeleine Davy veut faire valoir un point plus important encore. Elle signifie qu'il y a une part inconnue de nous-mêmes à découvrir. En se tournant vers le dedans, l'homme "*s'approche de son fond et commence à s'unifier. Tout se monopolise dans ce fond et s'y fixe. L'intellect lui-même commence à descendre dans le cœur, c'est le début d'une lente et continue pérégrination vers le centre.*"<sup>109</sup>

On peut se demander si ce n'est pas un simple jeu de mots.

Ici, à ce niveau d'expérience et de profondeur spirituelle, je ne crois pas au simple jeu de mots. Il ne s'agit pas de prendre des allures de profondeur. On doit réaliser que la courte distance qui mène au cœur de l'homme ne se franchit pas aisément. Alors que dire de l'incommensurable distance entre le cœur et son fond, elle n'est franchie que par une minorité de personnes. Qu'y a-t-il dans ce fond qui vaille tant d'efforts ? Si M.-M. Davy nous invite au *centre* du *cœur*, c'est que là, au fond de l'abîme que nous sommes, il y a une présence possible, parfois elle en parle ainsi : "*L'homme parvient à l'amour dans la mesure où il prend conscience de sa dimension de profondeur, c'est-à-dire de son cœur.*"<sup>110</sup> Une fois au centre qu'advient-il ? En serait-on à l'extrême limite de la connaissance de soi ? Je crois qu'on peut parler ici du *secret du roi*.

Le sujet qui vient est parmi les plus difficiles à traiter. Personnellement il constitue une limite non atteinte jusqu'à maintenant. Il s'agit de la part la plus paradoxale en philosophie : *le silence*. C'est pourquoi il est préférable, dans mon cas, de me limiter à décrire ce qui peut nous amener au *silence*. En ce sens " *le*

---

<sup>108</sup> CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Stock, 1946, « centre », pp. 189-190; « cœur », pp. 263-266.

<sup>109</sup> *L'homme intérieur*, p. 21.

*secret du roi* " m'apparaît une bonne entrée en matière. Cette expression revient souvent sous la plume de Marie-Madeleine Davy et de certains auteurs qu'elle a étudiés. L'expression *le secret du roi* se trouve utilisée entre autres dans des circonstances où le Dieu auquel on croit ne se nomme plus; où l'isolement et l'esseulement font partie du chemin qu'on poursuit, parce que ce chemin est unique, fait pour un être unique.

De nombreuses citations sont disponibles pour nous aider à comprendre cette expression. Ce qui caractérise *le secret du roi*<sup>111</sup> c'est le silence dont il fait l'objet, sinon il ne serait plus un secret. Dans ce sens il faut reconnaître que le silence sert surtout à préserver la relation privilégiée et unique qu'on peut avoir avec Dieu. Il s'agit ici du second niveau de silence<sup>112</sup> dont parle M.-M. Davy. À vrai dire il n'est pas facile de s'y retrouver surtout lorsqu'on se bute à une citation comme celle-ci : "*Lentement, grâce à d'incessantes répétitions, le silence s'installe, il devient un état, [...] Expérience personnelle appartenant au « secret du roi ».*"<sup>113</sup> Il y a ici une nuance qui peut prêter à confusion. Les deux premiers niveaux de silence se comprennent aisément. Le premier concerne la discipline personnelle qu'on peut vouloir s'imposer dans le but de couper court aux discussions oiseuses par exemple. Le second niveau<sup>114</sup> de silence est plus difficile à réaliser, il s'agit d'arrêter le va et vient "*des pensées*" en passant soit par "*une méthode de Yoga*",

---

<sup>110</sup> Op. cit. p. 48.

<sup>111</sup> *Le désert intérieur*, p. 117, 125; *L'homme intérieur*, p. 32,

<sup>112</sup> *L'homme intérieur*, pp. 76-77; *Un itinéraire*, pp. 59-77.

<sup>113</sup> *Traversée en solitaire*, p. 191.

<sup>114</sup> N.B. : je tiens à signaler, au sujet du second niveau de silence dans *L'homme intérieur*, à la page 76, qu'il ne s'agit pas du même type de difficulté. Il m'apparaît moins élevé que celui retenu dans le présent texte.

soit "*une technique de méditation*"<sup>115</sup>. On demeure ici dans une approche du silence qui est à la portée d'une majorité de personnes.

Vu la difficulté que représente le deuxième et le troisième niveau de silence, j'ai cru un certain temps que de se tourner vers le silence devait répondre à un appel. Il semble bien au contraire que ce soit l'aboutissement d'un sentier. Les passages les plus percutants à propos du silence viennent du livre « relatant » l'expérience de la mort de Marie-Madeleine Davy. Elle nous livre sa *conviction* personnelle au sujet du silence : "*La seule voie conduisant à la réalité suprême est celle du silence.*"<sup>116</sup> Elle le dit comme en dévoilant le résultat d'une recherche personnelle et aussi à la suite de nombreux échanges avec des gens de tous les horizons.

Toutes les questions de *détachement*, de *la mort à soi-même* et du dépassement des limites de sa propre religion trouvent leurs raisons d'être ici. Nous comprenons la nécessité d'un constant nettoyage de nos idées sur Dieu, sur nous-mêmes, sur nos impressions, sur nos attachements aux biens terrestres, etc. Sans ce travail d'épuration ou de "*dégagement*", il est impensable d'atteindre "*le troisième niveau de silence.*"

Par ses explications, Marie-Madeleine Davy nous permet aussi de saisir certaines différences au niveau spirituel de la quête du silence entre l'Orient et l'Occident : "*l'Occidental éprouve le besoin d'affirmer ou de refuser Dieu, l'Oriental a la sagesse de comprendre que rien ne peut être dit et que seul le silence est significatif ; négation et affirmation sont équivalentes à un tel niveau.*"<sup>117</sup> Le problème de *l'ego* apparaît beaucoup plus important chez les occidentaux. Par

---

<sup>115</sup> *Un itinéraire*, p. 60.

<sup>116</sup> *Op. cit.* p. 59.



contre une fois atteint « l'état de silence » toutes ces différences ne paraissent plus. Ici, le caractère universel du silence prend tout son sens, parce qu'une fois au-delà du Dieu de la religion, on rencontre *la déité*. Ce qu'est *la déité* peut s'expliquer par l'expression essence divine. L'exemple du témoin Henri Le Saux sera d'une aide précieuse.

Finir sa quête spirituelle dans le silence, doit être un vœu partagé par beaucoup de *pèlerin* progressant dans la quête d'intériorité. M.-M. Davy parle de la recherche du silence comme de la "*voie royale*" qui "*se situe au-delà de l'histoire, de la dimension cosmique, de la spéculation, du recours aux mythes, aux images, aux symboles.*"<sup>118</sup> À ce niveau il ne s'agit plus d'un exercice quelconque, mais plutôt de l'aboutissement du sentier intérieur.

Il s'agit d'une *voie* peu fréquentée à un aussi haut niveau. Pourtant il y a des expériences qui nous rendent accessible, par moment très court, un haut niveau de silence. Ces expériences auxquelles je fais allusion sont rattachées au symbolisme. Voilà l'élément qui fait l'objet de mes interrogations de la prochaine partie. Tout comme le silence, le symbolisme fascine par son caractère paradoxal lorsqu'on l'utilise comme outil de réflexion dans la démarche philosophique.

### En résumé

C'est par le biais de l'interrogation sur le salut de l'homme et de l'urgence de son salut que j'ai abordé la voie de la connaissance chez Marie-Madeleine Davy. Cette interrogation aide à comprendre la nécessité de se mettre en marche, et de travailler à la progression de sa connaissance de la vie intérieure. Ce mouvement comporte trois

---

<sup>117</sup> Op. cit. p. 67.

<sup>118</sup> Op. cit. p. 60.

volets : la condition humaine, la vocation essentielle, la part du cœur et le présent royal.

Comment M.-M. Davy décrit-elle la *condition humaine* ? Son point de vue nous invite à déborder les considérations purement matérielles dans lesquelles nous sommes placées. Son approche philosophique repose sur la prise de conscience du drame humain suivant : nous avons subi une perte, nous sommes coupés de notre patrie spirituelle. Notre condition se trouve maintenant liée à l'itinérance entre ciel et terre. Alors, pour retrouver sa patrie spirituelle l'homme doit passer par sa propre mise au monde, c'est-à-dire faire naître son âme, la faire sortir de la conscience commune pour l'amener à la conscience du soi.

Le deuxième volet présente la vocation essentielle. Suite à la naissance de l'âme c'est la réponse à l'appel intérieur qui compte. Une fois engagé dans la quête, il devient possible de reconnaître certains maux qui ont retardé notre mise en marche : l'ignorance de notre ignorance, le manque d'appétit, les divertissements. L'appel intérieur force à progresser, M.-M. Davy en parle comme des étapes à franchir, exigeant l'acquisition de qualités comme l'ouverture d'esprit, le dépouillement ou le non-attachement, l'honnêteté, la vigilance. Notre mise au monde est un premier pas. Avec le temps l'homme en quête spirituelle découvre qu'il doit constamment se purifier, et un jour assumer sa solitude dans le silence afin de recevoir le présent royal.

La part du cœur et le «présent royal» constituent le troisième volet. Lorsque la quête d'intériorité s'intensifie, les activités semblent se centraliser au niveau du cœur. L'homme progressant dans son intériorité découvre que son cœur est muni des mêmes sens que le corps physique, et que sa raison peut s'y joindre. Une fois en marche il y a beaucoup d'obstacles pouvant nuire à la quête intérieure. Deux exemples servent à la

démonstration : *l'arrogance*, et *le pour Rien*. Marie-Madeleine Davy ne nous laisse pas tomber et nous présente des moyens de vaincre les obstacles : nourriture appropriée, un maître spirituel et des techniques et méthodes. Cette nourriture concerne la lecture de la Bible et de quelques commentateurs. La rencontre d'un maître spirituel s'avère un bon moyen pour nous éviter de tomber dans le piège de *l'arrogance*. Les techniques de respiration et les méthodes de prière doivent pouvoir s'ajuster à chaque personne. Le «présent royal» pour sa part est l'aboutissement de la quête de connaissance de soi, il est l'accès à notre cœur, plus particulièrement à son centre et au silence qu'il contient : le secret du roi.

## CHAPITRE III

### LE SYMBOLISME

*Extériorité et intériorité se présentent comme deux mondes distincts; pour exprimer le premier, toute description s'avère parfaitement adéquate. Le second monde, celui de l'intériorité, exige une exploration dans une profondeur quasi démesurée. L'expérience de cette profondeur ne peut se traduire qu'en image, seuls les symboles répondent à cette dimension.<sup>119</sup>*

Pour toute personne engagée dans un questionnement existentiel, un jour ou l'autre, se fait le contact avec le monde symbolique. Ce monde ne s'aborde pas sans préparation, même si les symboles sont toujours présents. Une question nous vient à ce sujet : y a-t-il des qualités particulières favorisant la découverte du symbolisme ? La réponse est affirmative. Ces qualités que nous avons vues dans la partie précédente, concernant la quête de connaissance de soi, servent aussi à pénétrer dans le monde des symboles. Retenons, entre autres, comme qualité favorable, celle de l'écoute. Une meilleure acuité visuelle conviendrait davantage, non ? Alors demandons-nous si, pour découvrir *l'homme intérieur*, c'est la vue qui convient le mieux ou l'ouïe. Nous verrons plus loin pourquoi c'est l'ouïe.

Pour l'instant revenons à ce que propose la citation en exergue. C'est une invitation à prendre conscience de la différence entre *l'extériorité et l'intériorité*. Elle est facile à faire cette différence, dans le cas présent, nous voyons les deux mots côte à côte,

l'opposition se voit clairement. Est-ce aussi facile lorsqu'il faut discerner *l'extériorité et l'intériorité* du symbolisme ? Là aussi les forces d'opposition sont présentes.

L'expérience incontournable pour pénétrer le symbolisme est d'ordre spirituel. Dans ce sens nous reconnaissons la trame de fond à laquelle Marie-Madeleine Davy reste fidèle, plus particulièrement dans ses études du symbolisme : *symbolique romane*, *symbolique de la montagne*, *symbolique de l'oiseau*, etc. À ce sujet elle dira : "*La différence entre les hommes se réduit à celle-ci : la présence ou l'absence de l'expérience spirituelle. Si lumineuse qu'elle soit, cette expérience n'est pas acquise une fois pour toutes, elle est vouée à des approfondissements successifs, [...]*"<sup>120</sup>. Une fois de plus nous pouvons l'affirmer : il n'y a pas d'acquis dans la quête spirituelle, c'est un travail sans relâche qui nous attend, et dans ce travail, l'étude des symboles est essentielle.

La présence d'un symbole suffit-elle pour répondre à l'invitation d'aller plus avant et en profondeur ? Il faut une volonté d'ouverture et accepter de marcher vers l'inconnu. "*Le second monde, celui de l'intériorité, exige une exploration dans une profondeur quasi démesurée...*" Ici on ne se tourne pas vers des vérités sécurisantes. On verra plus loin de quel abîme il s'agit. Tout de suite il convient de dire que l'homme en apprend sur lui-même en faisant la découverte de la fragilité du fondement de ses vérités : *une vérité est reconnue telle si elle se relie à une expérience intérieure*. Pour nous-mêmes, en appliquant ce principe de toute vie spirituelle, nous comprenons qu'il y a un élagage à faire dans "nos" vérités. Abordons plus concrètement ce principe en nous donnant quelques exemples.

---

<sup>119</sup> *La connaissance de soi*, p. 14.

<sup>120</sup> *Initiation à la symbolique romane (XII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Flammarion, 1977, p. 10.

Plusieurs générations de croyants catholiques ont connu l'utilisation de cet « outil pédagogique » : Le Catéchisme<sup>121</sup>. Toutes les questions et réponses sorties de ce livre sont devenues, avec le temps, vides et insipides. La première question était : *Qu'est-ce que le catéchisme ?* et cela dépend des éditions. D'un autre point de vue prenons une question que pose le gourou à son disciple : « – *Crois-tu toujours que ton Dieu est Tout-Puissant ? – Oui ! Je le crois toujours. – Si vraiment ton Dieu est Tout-Puissant, peut-il créer une pierre si grosse et si pesante qu'il ne pourra la déplacer ?* » Poursuivons, est-ce que la divinité de Jésus-Christ est de l'ordre de la vérité ? Le Saint-Suaire de Turin en est-il la preuve ? La seule prise de conscience que nous recherchons la sécurité dans le signe extérieur, devrait nous intriguer. Considérons l'image pieuse du Sacré-Cœur de Jésus, sur laquelle on peut lire : *Promesses de Notre-Seigneur Jésus Christ à Sainte Marguerite-Marie Alacoque ...* Alors que le symbole se vit de l'intérieur, où il faut faire, dans le cas présent, le plus de place possible au Christ, pour n'en pas laisser à Mammon, séducteur et voleur d'âme. Que dire de l'infaillibilité pontificale, a-t-elle encore du sens ? Comment peut-on s'attendre à quoique ce soit d'immuable en l'homme ? Je cherche à démontrer que sans un nettoyage constant des vérités qui s'accrochent à moi au cours de ma vie, il devient difficile d'ouvrir mon intériorité à ce qui me questionne, comme par exemple le symbolisme.

Les grands bouleversements surviennent dans les moments les plus inattendus, tel le choc qui reste à la suite d'un rêve, d'une rencontre, d'un "*instant présent*"<sup>122</sup>. Qui n'a pas quelque part dans sa mémoire un moment ineffaçable ? "*L'expérience de cette profondeur ne peut se traduire qu'en image, seuls les symboles répondent à cette*

<sup>121</sup> Il y a eu beaucoup d'éditions de ce livre et sous plusieurs titres.

<sup>122</sup> Notion de temps que nous verrons à propos de Simone Weil.

*dimension.*" Peut-on se sentir *indigène* dans le symbolisme ? Est-on chez-soi ou s'il n'y a pas comme un aiguillon dans le symbolisme qui force au mouvement ? On se demande pourquoi l'homme a créé des symboles. Pouvait-il faire autrement ? Nous sommes témoins que non puisque les symboles nous troublent encore aujourd'hui. Et si nous pouvions faire autrement, il faudrait dès aujourd'hui prendre conscience que nous nous mettons des bâtons dans les roues, car le symbole est l'élément le plus ambigu et le plus paradoxal avec lequel l'homme doit composer. La fonction du symbole est double : d'une part cacher le mystère, et d'autre part dévoiler la présence d'un mystère<sup>123</sup>.

C'est pourquoi, en ouvrant le Dictionnaire des symboles de Chevalier et Gheerbrant, je comprends la grandeur de mon ignorance dans ce domaine. "*C'est trop peu dire que nous vivons dans un monde de symboles, un monde de symboles vit en nous.*"<sup>124</sup>

Pourtant je ne peux éviter la question suivante : l'homme moderne est-il en mesure de pénétrer le symbolisme ? Je me questionne à propos de l'approche artistique contemporaine, tournée vers l'utilisation du concept comme fondement de la création artistique. Après un premier contact, c'est avec scepticisme que je l'aborde, n'y voyant qu'une mode passagère. L'art conceptuel, et la dénomination est assez claire, est fondé sur les concepts, sur ce qu'on a à dire, plus que sur ce qu'on a à peindre ou à sculpter. En fait la technique n'est pas si compliquée. À partir de certains mots, en utilisant quelques figures géométriques ou autres, il est possible de faire une « œuvre ». De plus, cette dernière est immanquablement liée à un discours la présentant. En l'absence de celui-ci l'œuvre n'offre pas plus d'attraits au niveau des symboles. Il n'y a rien là pour nourrir *l'homme intérieur*. L'art réel s'adresse à l'âme.

---

<sup>123</sup> Op.cit. pp. 97-98.

<sup>124</sup> Dictionnaire des symboles, p. V.

Parfois il arrive qu'on se laisse attirer par un titre évoquant les principaux thèmes qu'on utilise, par exemple, dans la description de la quête d'intériorité. Le titre apparaît audacieux : "*La métamorphose est l'essence de la condition humaine.*"<sup>125</sup> Il est composé de mots riches de sens, mais la phrase demeure incompréhensible. L'œuvre est nettement restée en surface. Je ne vois pas le lien entre celle-ci et le titre. À mes yeux, seule l'expression condition humaine peut se rattacher à l'œuvre. Par ailleurs on ne voit aucun signe de métamorphose, et rien qui touche de près ou de loin l'essence de quoique ce soit. Je tiens à souligner que mes propos critiquent l'approche artistique et aucunement l'artiste. Nul n'a accès au mystère facilement. ■

Marie-Madeleine Davy répond à la question. Dans la préface de son livre Initiation à la symbolique romane, après avoir présenté des avenues intéressantes pour de nouvelles études sur l'époque médiévale, et après avoir spécifié les limites qu'elle entendait donner à son étude, elle dit :

*Dans nos temps modernes, le sens des symboles s'est effacé, mais les symboles n'ont pas été pour autant transcendés. C'est pourquoi le langage est privé de contenu, les mots vidés de leur substance originelle. Frithjof Schuon a montré comment l'homme moderne collectionne les clefs sans savoir ouvrir les portes (3). Il use de concepts, mais il en ignore la valeur. Il classe les idées, les balance, tel un joueur de ping-pong jette les balles. Et de même que la balle reste à la surface de la raquette, l'idée demeure à la surface de l'âme.*<sup>126</sup>

L'homme moderne s'ignore, ne se connaît pas. M.-M. Davy le compare à *l'homme du XII<sup>e</sup> siècle*, qui n'est pas parfait, bien sûr, mais plus en mesure de saisir le sens du monde dans lequel il vit, parce que lui-même est en quête de connaissance. Le symbole apporte beaucoup plus à *l'homme roman* qu'à l'homme moderne, car "*notre*

<sup>125</sup> Œuvre réalisée : dans le cadre de la Politique d'intégration des arts à l'architecture du Gouvernement du Québec. (Michel-Sarrazin.) U.Q.T.-R.

<sup>126</sup> Initiation à la symbolique romane, p. 16.



*savoir aujourd'hui méconnaît à la fois l'abîme de l'Ignorance et de la Connaissance.*<sup>127</sup>"

Selon Marie-Madeleine Davy le lieu d'implantation d'une personne peut être un facteur déterminant pour sa sensibilité face aux symboles. "*Le symbole s'adresse à tous les hommes, mais seul un petit nombre est apte à le comprendre dans sa plénitude...*"<sup>128</sup> Dans le texte auquel nous référons ici, le symbole transcende le temps. Alors, même s'il est issu d'une époque particulière, le symbole, parce qu'il est porteur d'un mystère, reste significatif à travers et malgré le temps historique. De plus, il nous emmène aussi à une frontière peu fréquentée, au milieu des opposés : "*le visible et l'invisible, le temporel et l'éternel.*"

Le meilleur exemple est celui des cathédrales. Encore aujourd'hui lorsqu'on y pénètre, il est presque impossible d'arrêter le mouvement de la tête, parce que les yeux cherchent à regarder la voûte de la nef. Qu'est-ce qui nous attire tant ? Pourquoi si haut ? Pourquoi l'homme construit-il des temples ? Sa volonté de consacrer un lieu privilégié pour sa « rencontre » avec la divinité, avec son Dieu, n'est-elle pas un signe ? Le vaste espace intérieur d'une cathédrale symboliserait-il l'espace intérieur que l'homme réserve à Dieu ?

Tout le monde n'a pas eu la chance d'aller visiter ces cathédrales datant du XII<sup>ème</sup> siècle. Qu'on visite des cathédrales en marchant, ou par l'intermédiaire d'un livre d'histoire racontant et illustrant leur construction, ou à l'occasion d'une exposition de peinture ayant pour thème la construction des cathédrales ; notre première impression est celle d'être placé devant un acte de folie. Il n'y a que les passionnés qui vivent

---

<sup>127</sup> Ibidem.

<sup>128</sup> « Les symboles et l'histoire » , in Recherches et débats, #29, pp. 28-36.

cette folie, « douce folie », qui fait qu'une personne sera complètement envahie par sa quête. Parfois plusieurs personnes s'unissent dans le but commun de construire une œuvre colossale, exigeant toute une vie. Cette œuvre aboutira, sera achevée dans la mesure où le maître œuvre saura rassembler sous une même bannière les forces personnelles de ses artisans.

Cependant, il semble que tout réside dans notre attitude face aux symboles. C'est *l'homme intérieur* qui a la parole, c'est à lui que nous devons confier le sens de notre recherche à travers les symboles. Mais comment confier à un *homme* que nous « cherchons » encore, à un *homme* que nous ne connaissons pas pleinement, le sens et la valeur des choses qui seront importantes pour nous ? Y a-t-il une réponse simple ? Peut-être suffit-il de revoir toutes ces fois où nous aurons fait confiance à l'intuition, où l'oreille et l'œil du cœur auront guidé nos pas. Faire confiance à l'intuition n'est-ce pas reconnaître le mouvement de l'âme en soi ?

*"Est-ce que la verticalité résulte d'un choix ? Il semble que non. À une telle invitation, le « oui » est la seule réponse. Un « oui » formulé dans le secret. ...<sup>129</sup>"*

Avant d'avoir la possibilité « d'entendre » cette invitation, il faut bien avoir traversé *la plaine et la vallée*. C'est pourquoi nous avons l'impression d'être placé en face d'un paradoxe : *un choix ? Non, une invitation !* Comment résoudrons-nous ce paradoxe ? Marie-Madeleine Davy admet que *la verticalité* ne résulte pas d'un choix. De deux choses l'une : ou bien le choix s'est fait avant la prise de conscience de la dimension verticale, ou bien cette dimension relève d'un constat « on s'y retrouve sans trop savoir comment c'est arrivé ». Un élément de solution du paradoxe est le suivant : "*La*

<sup>129</sup> La montagne et sa symbolique, Paris, Albin Michel, Coll. «Spiritualités vivantes», 1985, pp. 48 sq.

*dimension verticale relève le plus souvent de l'inconnu.*<sup>130</sup> Partir à l'aventure c'est quitter le quotidien, c'est aller vers l'*inconnu* sans faire un tri à l'avance dans ce que sera cet *inconnu*, mais tout en acceptant d'ores et déjà les conséquences de ce premier choix. Au fil des jours c'est l'option pour l'*inconnu* qui se fait, se refait, se renouvelle. Ces choix posés au long de la route sont autant de manières différentes de s'affranchir de la routine quotidienne et de l'attachement au monde matériel, donc de franchir *plaines* et *vallées* et d'opter, sans vraiment savoir, pour *la montée* qui est l'aboutissement de cette série de choix.

Une fois au pied de la montagne pourrait-on d'un coup renier toute cette marche vers l'inconnu et retourner dans la fâdeur du quotidien ? Comment ne pas voir dans la *montée* une invitation pressante ? "*Un « oui » qui va se murmurer tout seul, auquel l'habitant de la plaine ou de la vallée donne son consentement intérieur.*"<sup>131</sup> Marie-Madeleine Davy ne nous permet pas pour autant d'oublier qu'il s'agit d'une voie de progression. Il y a des moments agréables, et des difficultés, mais que le danger de s'illusionner est toujours présent et que la tentation de s'arrêter est grande : soit parce qu'on est satisfait de soi, soit parce que la *montée* semble trop ardue. "*Dépouillé de tout orgueil, l'accès à la montée exige une vision de soi-même comprenant une conscience de sa misère.*"<sup>132</sup> Inutile de faire semblant, ce serait se mentir ; dans le miroir, il est difficile de mentir à celui qui nous regarde dans les yeux.

*La connaissance de soi ou l'intériorité, et le symbolisme* ne sont pas indépendants, ils sont étroitement reliés. Le rythme de chaque personne est différent. La rencontre des étapes, des épreuves et des obstacles ne se fait pas dans une grille

---

<sup>130</sup> Op. cit. p. 48.

<sup>131</sup> Op. cit. p. 49.

<sup>132</sup> Ibidem.

horaire universelle, mais chacun partage les signes d'ouverture du cœur : sensibilité aux symboles et à autrui. L'exemple qui suit nous permettra d'aborder une autre symbolique.

Il n'est pas toujours facile, aux petites heures du matin, d'apprécier le chant matinal des oiseaux, celui du merle d'Amérique par exemple. À quoi nous invite-t-il ? Accueillir le jour qui vient ? Ou encore, est-ce parce qu'il y a quelque chose de majestueux dans le lever du Soleil ? D'autre part, si on a bien observé le merle d'Amérique, on découvrira qu'il chante aussi aux heures du soir où la clarté s'appelle la brunante et que le Soleil se couche. D'un point de vue plus objectif on pourrait dire qu'il s'agit simplement et seulement de l'horloge biologique des oiseaux, ou du merle dans le cas présent, et que cela n'a rien à voir avec la « majesté » du soleil. Tout cela ne serait que fantasme et imagination. Pourtant, "*L'oiseau qui annonce le jour chante l'approche de la lumière*<sup>133</sup>", le signe est le chant d'oiseau au lever du soleil et le symbole est *l'approche de la lumière*. Le premier sens touché est l'ouïe, ensuite vient la vue. Le premier signe est audible, on "*annonce le jour*" en chantant. Le deuxième signe est visible, le lever du soleil. Le chant comme symbole exprime une disposition intérieure, l'ouverture d'une voix. La direction du regard comme symbole exprime la même disposition d'ouverture et d'attente. Le mystère est l'approche de la lumière qui vient de l'Orient « *aurora intérieur*<sup>134</sup> ».

La quête d'intériorité ne permet pas, à la personne qui vit cette quête, de juger ou d'accuser une autre personne qui n'a aucune affinité avec les symboles. Pourtant, nous avons retenu une des trois anecdotes révélant l'attitude de Marie-Madeleine Davy face aux chasseurs, et le souhait qu'elle formule. Disons ceci de l'anecdote. elle est aux

<sup>133</sup> L'oiseau et sa symbolique, Paris, Albin Michel, Coll. «Espaces libres», 1998, p. 21.

prises avec des tueurs d'oiseaux, ils ont l'autorisation d'abattre les *corbeaux*. Ces « exterminateurs » empiètent sur sa propriété, et littéralement violent son jardin privé. Ses plaintes auprès des autorités ne portent aucun fruit. Son souhait est alors que les corbeaux puissent contre-attaquer, "*avec toutefois moins de violence que les mouettes du film d'Alfred Hitchcock.*"<sup>135</sup> Face à la bêtise humaine, la quête de *l'homme intérieur* connaît des moments éprouvants.

Cette quête passe aussi par le détachement, le dépouillement. Il arrive qu'un symbole qui avait une grande importance, perde cette valeur au profit d'un autre plus mystérieux encore. Il est nécessaire d'exécuter un travail de dévoilement pour passer au-delà du symbole. "*Le symbole appartient au passage, il fait partie du cheminement. Il s'efface lorsque la dimension de profondeur est atteinte.*"<sup>136</sup> Ne nous méprenons pas, si personnellement nous abandonnons un symbole, ou encore pour reprendre la manière de dire de M.-M. Davy, « si un symbole nous abandonne », ce n'est pas parce qu'il n'a plus de valeur, ou qu'il n'est plus signifiant, bien au contraire, c'est plutôt parce que nous sommes prêts à passer au-delà.

Est-ce qu'une symbolique peut en abolir une autre ? C'est-à-dire ? Laquelle est la plus susceptible d'inviter *l'homme intérieur* à reconnaître en lui la *nostalgie* de l'ascension : la symbolique de *l'oiseau* ou celle de la *montagne* ? D'une part *L'oiseau* : "*Il représente l'âme ou encore un signe ailé ayant pour fonction de rappeler à l'homme sa vocation ascensionnelle.*"<sup>137</sup> D'autre part *La montée* : "*La montée a pour fonction de dématérialiser. Elle répond à une pulsion vers le haut. Celle-ci fait partie*

<sup>134</sup> *La connaissance de soi*, p. 20.

<sup>135</sup> *Traversée en solitaire*, pp. 221-225 ; *L'oiseau et sa symbolique*, p. 81 : *tueurs d'alouette*; *Un itinéraire*, p.97.

<sup>136</sup> LANDURANT, Alain, *Symboles des manuscrits médiévaux du Mont-Saint-Michel*, « Préface », de M.-M. Davy. Éd. Bertout "La Mémoire Normande", 1993, p. 15.

<sup>137</sup> *L'oiseau et sa symbolique*, p. 150.

*de la structure humaine lorsque l'homme répond à sa propre dimension.*<sup>138</sup> Laquelle l'emporte sur l'autre ? Laquelle est la meilleure ? Est-ce qu'une fois escaladée la montagne intérieure on devient oiseau ? Devenir *oiseau* est sûrement l'étape suivant la *montée*, non ?

Toutes ces questions posent de faux problèmes. Il ne peut y avoir que complémentarité dans les différentes symboliques accessibles à un être humain. Libre à chacun de préférer l'*alouette* au *roitelet* ou à l'*aigle*, mais la *quête d'intériorité* n'est définitivement pas une quête de prestige. Elle est une progression par étapes. Donc il ne s'agit pas d'abord d'être *moineau de ferme* puis de passer à toutes les catégories et les grosseurs d'oiseau pour devenir finalement l'*aigle*, au sommet de la gent ailée. Tout comme il ne s'agit pas de commencer par l'escalade d'une colline pour aboutir à l'escalade du Mont Everest. Tout cela est trop en surface, superficiel ou charnel pour inviter à la réelle ascension.

Plus loin nous verrons, en d'autres mots, la question de la hiérarchie dans le symbolisme. Toutefois il serait utile ici d'apporter quelques précisions. Marie-Madeleine Davy n'a jamais fait de la quête spirituelle une recherche de pouvoir. Si en lisant ses deux volumes La montagne et sa symbolique et L'oiseau et sa symbolique, nous prenons conscience par nous-mêmes de l'abîme qui sépare le *moineau* de l'*aigle* ou la *colline* du *Mont Everest*, M.-M. Davy ne donne pas ces exemples ; cela n'a rien de commun avec la quête du mystère et de son sens, caché derrière le symbole. Il y a effectivement une différence hiérarchique mais pas en termes de pouvoir. Ce serait plutôt en termes de noblesse et de pureté, puisque chaque échelon exige un effort de plus que l'échelon qui le précède. La symbolique ne s'apparente pas à une quelconque

---

<sup>138</sup> La montagne et sa symbolique, p. 83.

formule mathématique de gradation. Elle ne fait pas non plus de discrimination. La conclusion du livre La montagne et sa symbolique en parle ouvertement, "*Tous les hommes sont estimables indépendamment de leurs propres choix : Plaine – Vallée – Colline – Montagne*".

Par ailleurs Marie-Madeleine Davy demeure fidèle et lucide face à ce qu'elle croit. Elle ne veut pas laisser sans un appel à la vigilance. Dans la conclusion de L'oiseau et sa symbolique elle redit l'opposition entre la *quête d'intériorité* et l'absence de sens de la *conscience commune*. Ne nous étonnons pas de ce rappel puisque c'est le danger qui nous guette d'une façon constante. Il est fondamental pour l'homme de prendre conscience de sa condition humaine et de sa vocation, autrement c'est *l'esclavage* : "*Pour l'homme, l'esclavage désigne la conscience commune, le goût de l'imitation, la soumission à une autorité qui dispense de se prendre en charge.*" L'esclavage de l'oiseau, et cela on ne le lit pas textuellement, mais seulement entre les lignes, sera la *captivité*, l'incapacité d'aller où bon lui semble. "*Malheureusement, l'homme répond rarement à sa vocation propre. Et cela d'autant plus qu'il l'ignore.*"<sup>139</sup> Sa condition est *l'itinérance*, et sa *vocation* est (nous l'avons vu dans la partie précédente) d'abord répondre à l'appel intérieur pour arriver à se connaître pleinement en tant qu'être humain, et ensuite atteindre le Soi.

Nous saisissons davantage le lien qu'il y a entre le symbolisme et la quête d'intériorité. Maintenant y a-t-il des symboliques plus accessibles que d'autres ? Est-il plus facile de parler de la symbolique de l'oiseau que de la symbolique de la montagne ou de la symbolique romane ? Pour le regard en surface il apparaît plus facile d'accéder aux symboliques de *la montagne* et de *l'oiseau* qu'à la *symbolique romane*.

---

<sup>139</sup> L'oiseau et sa symbolique, p. 229.

Cette dernière se rattache à une époque particulière, et à des sources particulières, mais cela justifie-t-il l'affirmation qu'elle soit moins accessible ?

Marie-Madeleine Davy fait preuve d'une grande maîtrise de la question dans ses études Initiation à la symbolique romane et « Clefs de l'art roman, la symbolique romane ». Elle présente l'époque médiévale et particulièrement le XII<sup>ième</sup> siècle, parce qu'il représente en quelque sorte l'apogée du christianisme et du symbolisme roman en Occident. De plus, toujours en ce qui a trait à l'accessibilité d'une symbolique comme la symbolique romane, cela dépend de nos affinités<sup>140</sup>.

Dans L'oiseau et sa symbolique Marie-Madeleine Davy nous introduit à l'art roman, en parlant des pierres sculptées portant des figures ou représentations d'animaux, de végétaux, dans les églises. "*Porteur de vie, l'homme donne un sens à ce qu'il voit et tente de déchiffrer. ...*"<sup>141</sup> Tout cela (sculpture, peinture) retrouve vie à condition d'être à l'écoute, d'être à *l'unisson*. Il faut rappeler ici que ces représentations ont, en plus de l'indéniable caractère esthétique, la mission première d'amener les fidèles de l'Église romane du XII<sup>e</sup> siècle à l'adoration de Dieu à travers son œuvre : la création. En ce sens l'homme peut être considéré comme le premier symbole. Encore aujourd'hui nous pouvons retrouver cet esprit d'adoration de Dieu à travers son œuvre, dans nos églises. On trouvera dans une église, d'un village de pêcheurs<sup>142</sup>, une énorme coquille Saint-Jacques comme fonts baptismaux.

Toutefois "*La clef de la lecture n'est pas à la portée de tous. Le dépassement de l'histoire s'impose. Les signes ne peuvent acquérir la plénitude de leur sens que dans*

<sup>140</sup> « Clefs de l'art roman, la symbolique romane », in Sources et clefs de l'art roman, Toulouse, Éditions Berg International, 1973, p. 274.

<sup>141</sup> L'oiseau et sa symbolique, pp. 150-151.

<sup>142</sup> Le nom du village est Saint-Joseph-de-la-rive, province de Québec.



*la mesure où la lettre s'efface au profit de l'esprit.* " Mais comment cette *lettre* va-t-elle s'effacer ? Il doit d'abord y avoir une volonté de progresser. Ensuite la réponse se trouvera dans l'expérience personnelle. *La lettre s'efface* dans la mesure où quelqu'un peut reconnaître le mystère. Le fait de la reconnaissance du mystère signifie ainsi sa présence au-delà du temps.

L'homme qui n'est pas en quête de connaissance de soi, « l'homme de la masse », ne peut pas avoir accès aux mystères du dedans parce qu'il n'a pas accès aux symboles qui en sont les signes ; et parce qu'il n'est pas à l'écoute, ni aux aguets, ni à la recherche d'un quelconque secret, ni en quête d'une quelconque énigme. Comment pourrait-il puisqu'il ignore qui il est.

*"Il importe donc de connaître la dimension humaine pour saisir les différents éléments de l'univers.<sup>143</sup>"* Cette connaissance de soi est primordiale pour l'époque médiévale que nous abordons ici. Il n'y a aucune connaissance possible sans *"la connaissance de soi<sup>144</sup>"*. *"Les auteurs ici (nommons en quelques-uns : Hildegarde de Bingen, Guillaume de Saint-Thierry, Bernard de Clairvaux, héritiers de Saint-Augustin et de Grégoire de Nysse) sont formels, sans elle rien ne peut être entrepris dans la « quête » de Dieu"*.

Il est moins question de l'utilité pratique d'un savoir, que du sens que nous donnons à notre présence sur terre et dans le cosmos. C'est une connaissance qui vient de l'intérieur de nous. Elle porte essentiellement *"sur trois choses : d'abord savoir ce qu'on est, puis ce qu'on a mérité, et enfin ce qu'on a perdu<sup>145</sup>"*. Cette connaissance vient de l'intérieur parce que l'expérience qu'on en a, passe par les sens intérieurs.

---

<sup>143</sup> Op. cit. p. 151.

<sup>144</sup> Initiation à la symbolique romane, pp. 41-45.

L'*homme intérieur* est constitué des mêmes sens que *l'homme extérieur*, à une différence près, c'est qu'ils sont tous rattachés au cœur<sup>146</sup>. Par exemple, dans la symbolique de *l'oiseau* deux sens sont essentiellement mis en valeur : la vue et l'ouïe. "*Le symbole s'adresse davantage à l'ouïe qu'au regard. Parmi les sens intérieurs qui doublent les sens extérieurs, l'ouïe l'emporte sur les autres.*"<sup>147</sup> " On objectera que dans le contexte roman de l'époque médiévale, c'est assez évident que *l'ouïe* soit mise de l'avant. L'art roman est en grande partie fondée sur la Bible. De nombreux versets bibliques commencent par une formulation semblable à celle-ci : *Écoute et ...* Dt IV,1 ; Ps XLIV, 11<sup>148</sup> ; Is 50,4. Cela n'a rien à voir avec le fait qu'il s'agisse d'un texte écrit. Le symbole exige une attention venant de l'intérieur parce qu'il a la facture d'un appel.

À l'encontre d'une vision négative très répandue, Marie-Madeleine Davy arrive à nous présenter le Moyen Âge autrement qu'obscur<sup>149</sup>. Elle le fait avec beaucoup de vigueur et d'enthousiasme, ce qui ne l'empêche pas de soulever les éléments qui ternissent la beauté d'une époque florissante comme le XII<sup>ième</sup> siècle. Malgré les *croisades* et aussi grâce à elles, la vie au quotidien de ce siècle semble contenir des mouvements culturels importants.

"*Ainsi les œuvres d'art, telles des bornes sur une route, indiquent aux hommes la réalité authentique, rappellent leur origine et le sens de la voie qu'il leur faut parcourir.*"<sup>150</sup> De cette citation nous tirons la question suivante : comment se fait-il qu'on puisse le dire de l'art roman et que l'art d'aujourd'hui n'ait plus la même vocation ? Les artistes, en raison de leur ouverture naturelle à la quête créative, sont appelés à

<sup>145</sup> « Notions de l'homme et de l'univers du XII<sup>ième</sup> siècle » in *Les études philosophiques*, pp. 36-37.

<sup>146</sup> *L'homme intérieur et ses métamorphoses*, p. 42.

<sup>147</sup> *Initiation à la symbolique romane*, p. 98.

<sup>148</sup> *L'homme intérieur et ses métamorphoses*, p. 17 note 7; page 64.

<sup>149</sup> *Initiation à la symbolique romane*, pp. 18-34; et *Initiation médiévale, la philosophie au douzième siècle*, Paris Albin Michel, Bibliothèque de l'Hermétisme, 1980, pp. 11-28

se rendre à des frontières qui leur sont inconnues, et à en ramener des expériences qu'ils traduiront par des symboles d'une profonde richesse. M'accusera-t-on de faire de l'artiste une espèce « d'éclaireur » ou de « visionnaire » ? Il faut bien admettre qu'il y a une part de vrai dans cette idéalisation de l'artiste. Toutefois, nous pouvons nous demander si le réel artiste, vivant de son art et le plus souvent dans la pauvreté, n'est pas celui qui porte le questionnement de notre condition d'homme. "*Seuls les mystiques, les poètes, les artistes sauvent la réalité du symbole, c'est à travers eux qu'il convient de le chercher.*"<sup>151</sup>"

Le symbole, nous l'avons vu, déborde les époques, il n'est pas stagnant, il est plutôt sans frontière et atemporel, c'est-à-dire qu'il *transcende* l'histoire. Il demeure signifiant au-delà du moment historique de sa création. L'homme tout en reconnaissant les limites de sa condition dans sa relation à Dieu, doit pour survivre à cette rencontre de l'inconnu et de l'innommable, créer des signes porteurs du sens caché, porteur du mystère. Dans ce sens l'homme, une fois sur les sentiers du symbolisme, doit être aux aguets, éveillé, dans une attente active et prêt à être saisi par le mystère. Voilà comment se fait la rencontre, c'est le mystère qui s'adresse à nous à travers les symboles. Il y a peu de moyens, pour se laisser saisir, autres que la disponibilité, l'ouverture à ce qui nous révèle, nous différencie, et nous unit. La réflexion philosophique de Marie-Madeleine Davy, à travers les sentiers de la symbolique romane, nous permet de comprendre les fondements de l'universalité de *l'homme intérieur*. Nous saisissons du même coup la démarche chrétienne de l'intériorité.

---

<sup>150</sup> Initiation à la symbolique romane, p. 36.

<sup>151</sup> Op. cit. p. 86.

La symbolique romane chez Marie-Madeleine Davy prend une part considérable de sa réflexion religieuse et philosophique. Elle a consacré trois ouvrages à cette symbolique et plusieurs articles. On ne compte pas non plus, dans ses textes, le nombre de références bibliques servant à exposer sa réflexion. Ce qui parfois peut prêter à confusion, et laisser croire que *l'homme intérieur* est un chrétien camouflé. Ce qui est faux. Nous devons constamment garder à l'esprit que *l'homme intérieur* est l'homme universel en quête de connaissance, et que la démarche chrétienne d'intériorisation est une démarche présentée en parallèle, servant à illustrer la progression dans l'intériorité.

Emprunter les sentiers de la symbolique romane nous assure de retrouver le fondement qui nous aide à décrire *l'homme intérieur*. Il suffit, pour nous donner un point de départ convaincant, de consulter les premières pages du texte « Clefs de l'art roman, la symbolique romane ». Marie-Madeleine Davy invite à prendre "*une voie secrète, celle du symbole ressenti et éprouvé comme un appel vers le dedans*<sup>152</sup>." Le défi qu'elle relève personnellement c'est de donner accès à cet art en montrant qu'il conserve encore le mystère. "*À prédominance monastique*", l'art roman est une quête de l'unité. Il est aussi rempli de cette dynamique particulière de "*l'homme roman*". Cet homme est uni en conscience, non seulement à son milieu de vie, mais aussi à ce qui le dépasse extérieurement (macrocosme) et ce qui se passe profondément en lui (microcosme). De plus l'art roman est reconnu comme étant biblique, nous jetterons un coup d'œil à un commentaire du Cantique des Cantiques, qui est le livre de la Bible "*qui fut le plus lu et le plus souvent commenté dans les cloîtres du moyen âge*<sup>153</sup>".

<sup>152</sup> «Clefs de l'art roman, la symbolique romane», p. 263.

<sup>153</sup> Dom Jean Leclercq, L'amour des lettres et le désir de Dieu, Paris, Éditions du Cerf, 1957, p. 83; et Initiation à la symbolique romane, p. 77.

Cependant des questions guident notre réflexion : qu'est-ce qui rattache *l'homme intérieur* à l'art et à la symbolique romanes du XII<sup>e</sup> siècle ? De plus n'y a-t-il pas une incompatibilité à lier ensemble une notion non-religieuse comme *l'homme intérieur* à une perspective chrétienne ? Voilà qui demande des éclaircissements. Nous chercherons donc à montrer qu'il est possible d'isoler *l'homme intérieur* du contexte chrétien.

Pour ce faire nous référons à un autre ouvrage de M.-M. Davy où sa réflexion porte sur la compréhension des différents "niveaux" distinguant les hommes, et sur "*le sens de la hiérarchie*" que "*les écrivains du XII<sup>e</sup> siècle possédaient*".<sup>154</sup> Ils ont des expressions comme "*homme charnel et homme spirituel*" pour Saint-Bernard et pour Guillaume de Saint-Thierry "*état animal et état spirituel*". La difficulté qui se présente à M.-M. Davy c'est, dans un premier temps, de faire passer ces manières d'exprimer les différentes étapes qui mènent à la "*transfiguration*", tout en les départissant des éléments ambigus qui obscurcissent le discours universel que nous recherchons. Ce qu'elle arrive à faire ici : "*Notons encore que les expressions « homme terrestre » et « homme céleste » semblent vagues, elles comportent aussi une notion religieuse que l'homme extérieur ou intérieur n'incluent pas, de même que les symboles échappent en soi aux catégories religieuses.*" Toutes ces expressions servent à distinguer deux moments de la progression que nous reconnaissons mieux "*sous les termes d'immatunité et de maturité*". Le chemin menant de l'un à l'autre exige la même évolution que de l'impur au pur, rappelant ainsi l'exemple classique de la purification de l'or.

---

<sup>154</sup> Initiation à la symbolique romane, pp. 61-63.

Dans un deuxième temps, toujours pour résoudre notre difficulté, il nous faut trouver chez Marie-Madeleine Davy le lien qui rattache le thème de la quête d'intériorité au symbolisme roman. À ses yeux il n'y a que dans la relation considérant "*l'Absolu*" que tout prendra du sens. La personne ayant "*le sens de l'Absolu*" sera en mesure de reconnaître le "*langage du symbole*". Si M.-M. Davy parle ici de cette personne en termes d'*homme spirituel*, je crois que *l'homme intérieur* est aussi une personne ayant "*le sens de l'Absolu*".

De plus on peut se demander si *le sens de l'Absolu* ne serait pas lié au sens du sacré. Il faut inévitablement faire le lien. Dans ses efforts pour montrer l'universalité de la quête d'intériorité, M.-M. Davy complète sa démonstration en rendant au sacré son universalité. Comment fait-elle ? Dans un court article intitulé « Approche du sacré »<sup>155</sup>, elle affirme que nous ne devons pas faire des religions du monde les dépositaires du sacré. Le sacré "*s'apparente au mystère*", mais il est aussi lié au "*silence*". Nous voilà donc tournés résolument vers ce qui est universel dans la quête d'intériorité, parce que la personne ayant "*le sens de l'Absolu*" saura s'ouvrir au mystère caché dans le symbole. Elle sera plus disponible à recevoir le sacré, qui lui se manifeste « spontanément et avec grande force ».

Avant d'aborder quelques passages du Cantique des Cantiques, nous voulons regarder une dernière question. Pouvons-nous accéder à la symbolique du Cantique des Cantiques sans être chrétien ? En d'autres termes, est-ce que la symbolique romane est accessible à *l'homme intérieur* ? Pour sa part Marie-Madeleine Davy pose la question en deux points : "*l'universalité du symbole*" et "*le symbole roman*"<sup>156</sup>. Se retrouvent à différents endroits de son étude les quatre symboles fondamentaux : "*le centre*", "*le*

---

<sup>155</sup> « Approche du sacré » in Question de, Paris, Albin Michel, no. 114, 1998, pp. 189-194.

*cercle*", "*la croix*" et "*le carré*" ; symboles reconnus sans doute à travers toutes les traditions<sup>157</sup>. Les interprétations seront différentes, forcément, mais comme elle le laisse entendre c'est l'homme universel qui est touché par le symbole, et il est touché dans la mesure du développement de sa conscience. C'est principalement au niveau de la conscience que se fait la distinction. M.-M. Davy s'inspire des auteurs du passé pour nous présenter la quête de connaissance de soi de *l'homme intérieur*. En voici les trois étapes : "*la conscience commune, la naissance de l'âme et la naissance de l'esprit.*" À cela s'ajoute "*trois états : état animal, état raisonnable, état spirituel*". Ce schéma vient d'aussi loin que de chez Lao-Tseu (VI<sup>e</sup> – V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) : *l'homme grossier, l'homme médiocre, l'homme élevé*<sup>158</sup>. Il semble qu'Origène (au début de l'Église primitive) s'inspirant de Philon d'Alexandrie, reprend "*la triple distinction : commençants, progressants et parfaits*<sup>159</sup>". On peut reconnaître ici les fondements de *l'homme intérieur*.

Allons plus loin en abordant le Commentaire du Cantique des Cantiques de Guillaume de Saint-Thierry. Je tenterai de relever dans le Commentaire ce qui s'adresse à *l'homme intérieur*, en suivant l'auteur dans son approche par le sens moral<sup>160</sup> du Cantique. À ce propos il fait une remarque au sujet de la pauvreté de "*notre intelligence : voulant justifier l'approche par le sens moral*". Est-ce en raison du paragraphe 11 où il explique "*les trois degrés de prières*" ou en vu des paragraphes 18, 19 et 20 où finalement "*le troisième degré*" peut s'atteindre, mais jamais définitivement de notre vivant ? L'auteur dit "... *notre intelligence...*" en parlant de l'homme qui peut se situer sur un des *trois degrés*, et dans le cas présent il s'adresse

---

<sup>156</sup> Initiation à la symbolique romane, pp. 107-116.

<sup>157</sup> Dictionnaire des symboles.

<sup>158</sup> L'homme intérieur et ses métamorphoses, p. 33.

<sup>159</sup> Initiation à la symbolique romane, p. 132.

aux moines qui ne sont pas des illettrés. Que cherche-t-il à exprimer ? La situation délicate de Guillaume de Saint-Thierry est compréhensible. Selon M.-M. Davy dans son introduction du Commentaire, il n'y a pas de langage qui permette d'exprimer (sauf symboliquement) cette rencontre de "*l'Époux et de l'Épouse*". C'est aussi pourquoi Guillaume veut en rester à un niveau "*accessible à tous*".

En plus d'une courte présentation de son ouvrage, nous voulons regarder ce qu'il dit de ces "*trois états*" vus précédemment, et finalement aller chercher l'interprétation du verset huit du premier chapitre : "*Si tu ne te connais pas, ô la plus belle des femmes, sors et va sur les traces des troupeaux*".

D'abord, voyons rapidement, grâce au *Plan de l'exposé*<sup>161</sup> présenté par Marie-Madeleine Davy, la « *Préface* » et « *L'Introduction* ». La « *Préface* », quatre versets, où Guillaume de Saint-Thierry s'adresse à Dieu, lui demande de l'assister et de remplir son âme d'amour; et après une invocation de l'Esprit-Saint présente le Cantique des Cantiques. Dans « *L'Introduction* » il explique pourquoi cette dénomination de Cantique des Cantiques *en deux raisons* principales. Premièrement, il est supérieur aux autres cantiques ( *Ex XV, 1 sq.*; *Nb XXI, 17-18*; *Dt XXXII, 1 sq.*; *Jg V, 2 sq.*; *II R XXII, 2 sq.*<sup>162</sup>) par le contenu, racontant la quête d'amour mutuel entre *l'Époux et l'Épouse*. Puis Guillaume de Saint-Thierry y "*distingue quatre divisions, (dont trois), se terminent chacune par une étreinte, à savoir par l'union de l'Époux et de l'Épouse*". Dans son commentaire du "*quatrième cantique*", il se reconnaît impuissant à en donner une interprétation satisfaisante "*La signification de ces paroles sera donnée en*

<sup>160</sup> Guillaume de Saint-Thierry, Commentaire sur le Cantique des Cantiques, Paris, Vrin, 1958, p. 36 note 29 et p. 37.

<sup>161</sup> Op. cit. p. 24.

<sup>162</sup> Op. cit. p.37. Voir à la note 5 les références, la dernière ne correspond pas, il s'agit d'une erreur, je crois que la référence aurait dû s'écrire comme suit : II S XXII, 2 sq.



*son lieu si l'Époux lui-même daigne la révéler<sup>163</sup>.*" Il y a aussi quatre personnages : *"l'Époux et ses compagnons; et l'Épouse et le chœur des jeunes filles."*

Le Cantique des Cantiques se présente sous la forme *d'un drame dialogué*. L'auteur nous fait visualiser la mise en scène d'une pièce de théâtre où les personnages, chacun dans le jeu de ses "*sentiments*", cherchent "*à réaliser ... l'union entre Dieu et l'homme*". Au paragraphe neuf du Commentaire l'auteur présente au lecteur le résumé du "*sujet du drame historique*". Les personnages principaux sont "*le roi Salomon*" et "*la fille du Pharaon d'Égypte*". On prévoit le mariage entre les époux, mais il y a une condition, la fille du Pharaon d'Égypte "*devra se purifier, abandonner ses mœurs barbares*" afin d'être digne de s'unir au roi<sup>164</sup>. De plus il donne une courte interprétation spirituelle du Cantique. Je m'arrête à cette interprétation parce qu'elle a l'avantage de présenter en quelques lignes les étapes que franchira l'âme (*l'Épouse*) en progression vers l'union mystique, symbolisée ici par "*la chambre nuptiale*". D'abord nous remarquons que l'auteur dit "*l'âme convertie à Dieu*". Il est question de conversion. C'est donc qu'elle a quitté un état qui ne correspondait pas, qui ne permettait pas la rencontre et l'union avec Dieu. On ne connaît pas la nature exacte de ce revirement, mais qu'est-ce qui justifie un tel revirement ? Il n'y a rien d'autre qui puisse justifier ce revirement qu'un appel, reçu à travers une prise de conscience de qui elle est, et de l'abîme qui sépare de ce qu'elle devrait être. Voilà bien décrit ici le début du sentier de l'intériorité ; un appel qui tourne dans une direction et une prise de conscience.

Puis on constate, après un premier contact ou une première expérience des « grâces divines », que "*l'âme est renvoyée*" à elle-même, c'est-à-dire dans la "*demeure de sa*

---

<sup>163</sup> Op. cit. p. 39.

*conscience*". En ce lieu d'intimité, elle vivra les différentes étapes reliées à la purification, en vue de se préparer à l'ultime rencontre. L'âme devra entre autres choses "*s'instruire*", mais de quelle instruction s'agit-il ? De l'intérieur de nous-mêmes, il n'y a qu'une instruction possible : celle de la connaissance de soi à travers l'expérience de la vie. Les paragraphes 39 à 42 concernent plusieurs versets du Cantique, ceux qui montrent, selon Guillaume de Saint-Thierry, l'ambivalence de "*l'Épouse en l'absence de l'Époux et de ses bienfaits*". Le paragraphe 43 insiste sur l'honnêteté de la démarche de *l'Épouse*, qui reconnaissant ses faiblesses, demeure "*ardente à la prière*". Toute personne en quête de Dieu reconnaît un jour ou l'autre son infidélité. Comment pourrait-il en être autrement ? *L'homme intérieur* n'a aucune assurance, à l'avance, de réussir dans sa quête. Les deux seuls mouvements intérieurs qui puissent le relever en cas de chute sont l'honnêteté dans *l'esprit de vérité* et l'humilité devant la grandeur de la quête.

J'en viens maintenant à la présentation des "*trois degrés de prière*" auxquels Guillaume de Saint-Thierry consacre les paragraphes onze à dix-neuf. Il spécifie qu'à chaque "*degré*" peut correspondre un "*Dieu*", c'est-à-dire le « Dieu » auquel on s'adresse. Ne voyons pas ici une invitation à croire au polythéisme. On comprend qu'il n'y a pas de mauvais degré de prière, il n'y a que des gens qui ont plus ou moins conscience du réel contenu de leur prière. Voilà pourquoi l'auteur parle d'anxiété de celui ou celle qui est en prière, ne sachant pas "*devant qui il dépose sa demande ...*" On peut lire pour chaque degré des explications de l'état de la prière. Le premier état se reconnaît à une prière qui ne recherche pas Dieu directement, mais plutôt s'adresse à Dieu dans le but d'en obtenir une faveur quelconque. Dans le deuxième état de prière il s'agit d'être résolument tourné vers Dieu, de se maîtriser soi-même, "... *il*

---

<sup>164</sup> Les paragraphes 119 et 120 donnent plus de détails sur le drame.

*dépasse tout ce plan et s'évade dans le domaine de l'esprit".* L'œuvre de l'esprit fera sa marque. La personne en prière pourra *"revenir"* à cette marque dans le but d'intensifier l'offrande de sa prière. Remarquons ici que chaque état comporte plusieurs nuances dans sa présentation, ce qui fait qu'on ne peut pas tirer une ligne bien déterminée entre chaque état. Cette remarque concerne le paragraphe seize où la personne en prière se trouve à *"l'état raisonnable"* mais reçoit déjà quelques grâces de l'Esprit. Selon l'auteur du Commentaire ces grâces apparaissent d'un grand bienfait pour celui qui en bénéficie. C'est par *"l'intelligence de l'amour illuminé"* que se manifeste Dieu. Toutefois, l'auteur introduit une nuance de proportion, la grâce se vivra *"avec d'autant plus de douceur qu'il y aura davantage de vérité et de piété dans la manière dont ce bienheureux pauvre en esprit, [...] aura reconnu les faiblesses de sa pauvreté, de son humilité, et de sa simplicité devant la grandeur de cette connaissance ..."*. En d'autres termes, même si on affirme que toute personne a sa chance de rencontrer Dieu, il n'en demeure pas moins qu'il y a des qualités humaines indispensables prédisposant à cette rencontre.

En ce qui concerne *"le troisième état de prière"*, c'est-à-dire *"l'état spirituel"*, un élément qui selon nous s'apparente à la prudence s'applique ici : *"ce n'est pas le propre de cette vie que le spirituel soit toujours mû spirituellement."* Il y a ici toute la question du discernement qui doit entrer en ligne de compte. Plus l'âme se sent proche et à la ressemblance de Dieu, plus elle n'aspire qu'à cette ressemblance. Guillaume de Saint-Thierry ne cherche pas à mettre des freins à la quête spirituelle, puisqu'il recommande *"d'être raisonnable dans ses désirs ou spirituel en son amour"*. Par ailleurs il reconnaît qu'il serait présomptueux de *"promettre"* ou *"d'espérer en cette vie"* la parfaite *"connaissance de Dieu"*. La note quatorze de Marie-Madeleine Davy est très éclairante, *"la connaissance par la foi"* ne peut être déclassée par *"la vision*

*faciale*". Il s'avère difficile aussi de prévenir le jeu spontané de la grâce, on ne saurait assurer un contrôle de l'envahissement de l'amour. Pour terminer la présentation "*des trois états de prières*" et faire un lien avec le paragraphe vingt, il ajoute que "*les imaginations*", qui surviennent en même temps que la grâce, sont comme un "*véhicule*" permettant l'atteinte "*de vérité*" : les images passagères ne sont pas un empêchement à condition d'évoquer l'essentiel de l'image.

Guillaume de Saint-Thierry explique, dans le paragraphe précédent l'étude proprement dite du Cantique, pourquoi ce passage par "*l'amour charnel*". On comprend les allusions aux "*images*" du paragraphe dix-neuf, elles sont nécessaires pour plusieurs, sinon pour tous. Et comme il s'agit de "*l'amour*", que "*seul l'amour saisit pleinement ce qui est divin*", on ne pourra donc progresser vers "*l'état spirituel de la prière*" que par l'amour. Loin de condamner l'amour charnel, on comprend très bien qu'il soit sain d'en assumer les plaisirs et, qui plus est, le Saint-Esprit peut "*les mettre au service de l'amour spirituel*".

À partir de maintenant, pour goûter quelques exemples de l'interprétation du Cantique, je m'intéresse à relever les commentaires où l'Épouse aura à se connaître pour progresser vers l'Époux (le Christ). Dans le paragraphe vingt-six nous distinguons un premier mouvement de la quête de connaissance de soi : "*Donc l'Épouse, introduite dans les celliers, a appris beaucoup sur l'Époux et beaucoup sur elle-même.*" En nous remémorant le paragraphe neuf où l'auteur nous dit que "*l'âme est convertie*", c'est-à-dire qu'elle s'est complètement retournée vers le Christ, nous saisissons davantage que le "*premier contact*" a été éprouvé comme un grand bienfait ; elle a appris beaucoup sur l'Époux. Non seulement a-t-elle appris, mais "*tout lui a été donné*". Ce que nous voyons dans les paragraphes ultérieurs en termes de

connaissance de l'Époux, ce sont les bienfaits de la rencontre et "*les qualités de l'Époux*". Paradoxalement la connaissance recueillit pour l'Épouse sur elle-même semble plutôt liée aux effets de l'absence de l'Époux, donc la connaissance se fait par la voie négative. L'âme peut se souvenir, mais le baiser de l'Époux vu à travers le souvenir est fade. Le paragraphe vingt-huit en est l'exemple type de cette "*vie nouvelle*" partagée "*entre cette douleur et cette joie, douleur de l'absence de l'Époux, joie de sa présence.*"

Ce que relève Guillaume de Saint-Thierry concerne autant les moments où l'Épouse se fortifie : soit par le souvenir "*de l'odeur des parfums*" soit par la nourriture "*du sein*" ; que les moments où elle s'affaiblit. Dans l'humble reconnaissance de son état on sent très bien la fragilité de l'âme. Elle se souvient "*de la morsure des vices ou de la cécité de son ignorance humaine*<sup>165</sup>". L'Épouse vit cette incapacité à conserver l'état de grâce. On comprend alors qu'au paragraphe trente-trois Guillaume de Saint-Thierry montre ce que la sagesse divine fait malgré "*la demande du baiser*" et "*l'élan*" pour rencontrer "*la lumière du visage de Dieu ; mais par le reflet de la clarté de cette charité, il s'est bientôt tourné vers ce qui est plus ordinaire et elle en a fait son domaine*<sup>166</sup>." Est-ce par intuition qu'on cherche à atteindre le plus haut degré de l'amour divin, sans prendre garde aux possibles dommages de l'impact fulgurant de la rencontre ? L'image du papillon qui se dirige irrésistiblement vers la lumière de la flamme nous vient à l'esprit.

Avant d'aller plus loin il faut bien comprendre ce que présente Guillaume de Saint-Thierry dans son Commentaire. Il doit rendre "*accessible à tous*" l'ardeur amoureuse de l'Épouse plus particulièrement : soit lorsqu'elle est pleinement rassasiée,

---

<sup>165</sup> Paragraphe 39, p. 69.

soit lorsqu'elle est inassouvie. Depuis le début du Cantique ce que nous avons vu c'est une Épouse qui cherche son Époux. Elle se prépare pour sa rencontre en se souvenant des bonnes grâces, en se purifiant et en demeurant fidèle. Maintenant, nous en sommes, dans la rencontre entre l'Époux et l'Épouse, au premier dialogue : "*Dis-moi, ô toi que mon âme aime, où tu te reposes, où tu fais paître à l'heure de midi. Pour que je ne commence pas à m'égarer près des troupeaux de tes compagnons*<sup>167</sup>." Ce verset, l'auteur le traite sur plus de six paragraphes. Nous retenons le symbole de "*l'heure de midi*<sup>168</sup>", parce que dans ce passage il est possible de saisir à quelles extrémités l'Épouse veut aller. Ne voulant plus hésiter ou être tentée, elle demande "*la présence de l'Époux en elle*" par le sentiment d'une expérience tout à fait certaine.

L'Épouse a-t-elle pleinement conscience de l'ampleur de sa demande ? D'après l'auteur elle en a l'intuition, le pressentiment, parce qu'elle dit (dans l'interprétation) : "*Tu es pour lui l'amour ardent, la chaleur de midi et la fraîcheur, la splendeur de la lumière de midi et l'ombre.*" Elle veut connaître l'ultime jour, l'ultime amour, l'ultime vérité. En d'autres mots : "*Elle prie que le jour de l'éternité lui soit révélé ; [...]*". Le symbole de "*l'heure de midi*" est très significatif. Il ne fait pas que révéler l'ardeur ou la puissance de l'amour divin qui rassasie, mais aussi l'insatiable appétit de cet amour, et pour Marie-Madeleine Davy cette "*heure de midi*" peut même entraîner un aveuglement de la raison<sup>169</sup>. On le sent aussi dans la demande de l'Épouse. Elle sait que l'heure de midi viendra, elle vit une certaine crainte "*Pour que je ne commence pas à m'égarer...*"

---

<sup>166</sup> Paragraphe 33, p. 61.

<sup>167</sup> Paragraphes 47 et 48, p. 77.

<sup>168</sup> Paragraphe 45, p 73.

<sup>169</sup> L'homme intérieur et ses métamorphoses, pp. 54-58.

La réponse de l'Époux est plutôt paradoxale : "*Si tu ne te connais pas, ô la plus belle des femmes, sors et va sur les traces des troupeaux*". L'auteur passe rapidement sur son interprétation énigmatique de la réponse de l'Époux et va à ce qui exprime la tendresse dans le dialogue, l'Époux et l'Épouse échantent des paroles affectueuses. Il évoque la force que contiennent les paroles de l'Épouse. L'âme qui malgré "*la brûlure de la tentation*" est en mesure de redire son attachement, est considérée "*heureuse*" par Guillaume de Saint-Thierry. Revenons à cette interprétation énigmatique de la réponse de l'Époux. L'auteur nous livre un début d'explication de l'importance de la connaissance de soi. La question de l'Épouse n'aurait pas dû se poser. Elle n'est possible que dans la mesure où l'Épouse ne se connaît pas, et qu'elle attend une réponse qui lui vienne de l'extérieur. L'âme n'a d'autres choix que de se faire confiance, car elle est renvoyée à elle-même. C'est au souvenir de sa rencontre de l'Époux qu'elle doit puiser, parce qu'en elle, quelque part, il y a une image du Roi, une marque à conserver dans "*la mémoire*". À travers les mots de Guillaume de Saint-Thierry l'Époux tente de rassurer l'Épouse en lui disant que c'est au même endroit enfoui dans son souvenir qu'il se trouvera.

Il y a une étape à franchir pour l'Épouse, puisqu'il lui dit : "*Sors et va*". Elle doit revivre par le souvenir tous les moments de fornication avec les gens qui ont des troupeaux, et se purifier de "*toutes ces images imprégnées*" en sa mémoire. Pour M.-M. Davy aller sur "*les traces des troupeaux*<sup>170</sup>", vivre "*l'imitation*", "*se contenter de répéter autrui*", donc d'une certaine façon rester ignorant et se méconnaître, tout cela "*engendre une paresse de l'esprit*" et relève en quelque sorte de "*l'omnitude*". *L'homme intérieur* doit lui aussi revenir à un état, celui de sa ressemblance au divin. « Purification, exercice de piété, *discipline* » permettent de reprendre la quête de

connaissance de soi et de là accéder à la connaissance de "*celui dont tu es l'image*". Selon l'auteur du Commentaire, une fois atteinte la connaissance de soi et de l'Époux, par "*l'expérience de la lumière du visage de Dieu*", l'âme est riche.

En terminant cette brève approche du Cantique des Cantiques par le Commentaire de Guillaume de Saint-Thierry, accordons notre attention à trois paragraphes de plus. Au paragraphe cinquante-quatre il tombe sous l'évidence que la voie de "*la connaissance de soi*" exige un engagement de toute la personne. Cette voie permet d'atteindre une meilleure compréhension de soi-même et aussi de l'être aimé. Cet approfondissement de notre connaissance permet de recevoir la force de la "*grâce*", assurant ainsi la fidélité de l'Épouse face à l'appel. À ce propos Guillaume de Saint-Thierry parle de "*prédestination*" en affirmant qu'un signe de la "*bonté*" de Dieu réside dans "*l'élection*" de l'âme.

Ailleurs, si l'Épouse peut avoir un avant-goût, "*en elle*<sup>171</sup>" du contact de l'Époux, c'est que la voie de la connaissance passait par le combat de la "*tentation*", la purification dans la "*pénitence*" et l'influence de la grâce divine. En dernier lieu "*la connaissance de soi*" est associée à "*l'humilité*<sup>172</sup>". C'est-à-dire que pour la personne qui accepte d'être à l'image du Christ, il s'agit d'un *sentiment vertueux*. L'incarnation du Christ sert d'exemple par l'abaissement dans sa conduite, au rang de serviteur. Tandis que pour nous, lui ressembler c'est opter pour la perfection. Ce qui veut dire qu'à la *sainteté* il y a un niveau de profondeur *d'humilité*, mais en ce qui concerne le chrétien, selon Guillaume, il doit se considérer "*vil à ses propres yeux par la connaissance de soi*<sup>173</sup>".

---

<sup>170</sup> « Clefs de l'art roman, la symbolique romane », p. 363.

<sup>171</sup> Commentaire sur le Cantique des Cantiques, paragraphe 77, p. 105.

<sup>172</sup> Op. cit. paragraphes 91 et 93, pp. 119 et 121.

<sup>173</sup> Ibidem.



Donc, dans le Commentaire du Cantique des Cantiques, lorsqu'il est question de "*la connaissance de soi*", Guillaume de Saint-Thierry fait toujours le lien avec *l'Épouse*. À plusieurs endroits il est question par exemple de "*connaissance de la grâce*", et d'autres formes de connaissance. J'ai tenu à m'en tenir plus particulièrement aux paragraphes qui décrivent ce qui se rattache à "*la connaissance de soi*", dans le but de faire ressortir le fait suivant : le discours qu'on a au XII<sup>e</sup> siècle à ce propos, sert aujourd'hui de fondement au discours de Marie-Madeleine Davy.

Par sa foi aux possibilités toujours renouvelées de la Révélation de l'Esprit-Saint, elle encourage à poursuivre notre quête spirituelle en l'approfondissant dans et à travers une recherche des symboles bibliques. L'art roman est le principal lieu où s'exprime la mystérieuse présence du divin dans la vie de l'homme croyant et chrétien. On passerait à côté d'une grande source symbolique vivante et vivifiante, en considérant les Saintes Écritures comme l'ultime limite de la Révélation. Ce serait considérer la Révélation comme ayant une fin dans l'histoire, un point final. "*L'époque romane est suspendue à la Révélation. Or la Révélation se prolonge dans le cœur des hommes de tous les temps.*"<sup>174</sup> Nous soulignons ici ce qui s'apparente à la pensée de Nicolas Berdiaev lorsqu'il reconnaît trois révélations : celle du Père, celle du Fils et celle de l'Esprit.<sup>175</sup> Nous y reviendrons dans la partie concernant Berdiaev.

M.-M. Davy met la citation suivante de Grégoire de Nysse en exergue de son chapitre *La dimension cosmique* : "« *Ô homme, quand vous considérez l'univers, vous comprenez votre propre nature.*»"<sup>176</sup> Ce Cappadocien, docteur de l'Église, nous invite à écouter ce qu'aujourd'hui nous appelons la nature, le cosmos. "*Envers l'homme, la*

<sup>174</sup> « Clefs de l'art roman, la symbolique romane » in Sources et clefs de l'art roman, p. 264.

<sup>175</sup> Nicolas Berdiaev, l'homme du huitième jour, p. 116.

<sup>176</sup> Tout est noces, p. 30.

*nature s'avère révélatrice. Elle remplit le rôle d'un miroir. [...] Seul l'ami des mystères perçoit son langage.*" Déjà chez les Grecs :

*Pour les Grecs, la contemplation de la nature est jugée essentielle. Selon Épictète, l'homme se doit de regarder la nature et aussi de l'interpréter. Philon conseille de «scruter la terre, la mer, l'air, le ciel », de rejoindre par la pensée la lune et le soleil<sup>177</sup>.*

Dans ce sens une réflexion sur la « symbolique du papillon <sup>178</sup> », amorcée par Marie-Madeleine Davy, peut servir d'exemple de l'application de la sagesse de nos prédécesseurs.

D'abord, s'il n'y a personne pour nous l'apprendre, nous ne faisons pas le lien et ne croyons pas qu'un insecte en apparences si évolué et si beau, le papillon, puisse être l'issue évolutive d'un insecte comme la chenille. L'espace entre la chenille et le papillon embrouille les données. D'une part il apporte une première réponse : voilà c'est l'espace de la chrysalide. À l'extérieur on voit une petite boule de soie et à l'intérieur on a découvert la chrysalide. Cet espace joue le rôle de moyen terme, de pont ou de tunnel. D'autre part nous comprenons que la réponse n'est pas complète, parce que nous nous posons tout de même la question, qu'est-ce qui se passe à l'intérieur du cocon ?

Nous n'avons pas le choix, il faut aller au-delà des apparences, et dans ce cas précis tout se passe dans le secret, rien de visible de l'extérieur. Personne ne peut faire de lien logique, parce qu'il ne s'agit pas vraiment de logique. Comment transformer ce qui rampe en ce qui vole<sup>179</sup> ? Il est possible ici de rappeler ce que disait Marie-Madeleine Davy à la toute fin d'un court texte, dans lequel elle rend hommage à

<sup>177</sup> Op. cit. p. 31.

<sup>178</sup> L'homme intérieur et ses métamorphoses, p. 107.

Gabriel Marcel. Elle disait : "*Mes amis il n'y a pas de mort. La mort n'existe pas. Il y a seulement une transfiguration. Il y a seulement une métamorphose. Il y a seulement une entrée dans la lumière et dans la beauté.*"<sup>180</sup> La fin de la vie de *l'homme intérieur* ressemble à la fin de la vie d'un papillon.

"*Il en est ainsi pour la démarche intérieure et les métamorphoses qui l'accompagnent. Pas de connaissance sans expérience.*"<sup>181</sup> Il est possible de faire un lien entre les différentes étapes de la vie d'une larve qui deviendra papillon et la vie de l'homme. Les trois étapes de l'évolution de cet insecte correspondent à la *métamorphose* possible de l'homme durant son passage sur terre, qui elle aussi se voit en trois étapes. L'étape larvaire correspond chez Marie-Madeleine Davy à la première étape : celle de la *conscience commune*, celle de la prise de conscience de son ignorance, et de l'importance du questionnement portant sur le sens de la vie, sur des interrogations comme *Qui suis-je ?* et *Que suis-je ?*

À quoi correspond l'étape du cocon ou en d'autres mots l'espace de la chrysalide ? Chez M.-M. Davy il s'agit de la période de temps où nous nous reconnaissons en quête de l'essentiel. Serait-ce l'étape de la naissance de l'âme ? Il s'agit d'un espace ouvert sur l'abîme intérieur et sur le temps du silence, où nous nous voulons en contact avec Dieu. C'est aussi l'étape de la prise de conscience que l'appel vient de l'intérieur. Notre sensibilité est touchée, parce qu'elle change de « siège ». Le cœur aussi est touché parce qu'il commence à entendre et à voir. On prend conscience de l'existence des symboles. Sensibilité, prise de conscience, symbolisme, tout cela fait partie du travail de la métamorphose, se faisant en silence au fond de nous-mêmes.

---

<sup>179</sup> Ibidem.

<sup>180</sup> « Le consentement à l'universel », in *Présence de Gabriel Marcel*, #1/1979, p. 90.

<sup>181</sup> *L'homme intérieur et ses métamorphoses*, p. 111.

C'est la partie la plus vulnérable de l'évolution. Le papillon laisse faire l'œuvre de la nature, mais il est impuissant face aux caprices du destin. En ce qui concerne l'homme, c'est l'étape où nous vivons plusieurs morts. Ces morts sont rattachées aux exigences de dépouillement de la quête intérieure.

L'étape du papillon est la dernière étape. Pour l'homme elle correspond à l'ultime étape, celle de la rencontre de l'Esprit. Celle où, comme le papillon face à la flamme dans la nuit, on se laisse consumer par la lumière de l'Esprit. Dans cette étape Dieu est sur le point de perdre toute dénomination. Elle correspond aussi à ce que Marie-Madeleine Davy présente comme étant « *Le secret du roi*<sup>182</sup> ».

Ce "*secret*" est-il de l'ordre du symbole ou du mystère ? Il est d'abord lié au silence, et puisqu'il concerne l'expérience ou l'approche du mystère dans la plus grande intimité du soi, il se situe au-delà du symbole. Ce qui m'apparaît essentiel à propos du silence qui enveloppe *le secret du roi* tient à deux raisons d'être. Premièrement, l'expérience de la rencontre du mystère ne se raconte pas, les mots sont vides de sens en face de l'illumination. Deuxièmement, l'expérience révèle cette partie inconnue jusqu'à maintenant de nous même, celle qui concerne l'unicité. Si toutefois on était en mesure d'en parler, on ne le ferait pas sur la place publique. Ce secret correspond à la réalisation, à tous les niveaux, du "*présent royal*"<sup>183</sup>.

Il faut comprendre ceci : emprunter les sentiers de la symbolique, c'est pénétrer plus profondément dans un monde où le silence prend finalement toute la place. Petit à petit le contact se fera plus profond, et la prise de conscience que les mots sont défailants et que les concepts sont déclassés, se fera plus aiguë. Extérieurement il n'y

---

<sup>182</sup> *Le désert intérieur*, pp. 117, 125; *Un itinéraire*, pp. 116; *L'homme intérieur*, p. 32.

<sup>183</sup> *Tout est noces*, p. 41.

paraîtra rien, mais intérieurement nous serons à l'écoute des signes, comme ces "personnages aux «oreilles déployées» de la basilique de Vézelay. Les immenses oreilles ressemblent à des ailes. Elles signifient la perception de l'invisible, un dépassement des sons.<sup>184</sup>" Peut-il y avoir un symbole plus signifiant à propos de l'attention au silence ?

Cette attention au silence est l'aboutissement de la quête d'intériorité. La partie que nous abordons dans les prochaines pages reprend le témoignage de trois personnes en quête de dépassement d'eux-mêmes et de l'au-delà de Dieu<sup>185</sup>.

En résumé :

Quelle place accorde Marie-Madeleine Davy au symbolisme dans l'étude de la quête d'intériorité de l'homme? Le symbolisme a une grande importance, c'est par la sensibilité aux symboles qu'une personne peut reconnaître l'activité de son âme et aussi se dire en quête spirituelle. Tout d'abord il faut comprendre que le symbole a comme fonction principale, dans un premier temps de cacher le mystère, et de façon contradictoire de dévoiler la présence du mystère. M.-M. Davy soulève plusieurs questions dans ses études sur le symbolisme, dont celle-ci : l'homme moderne est-il en mesure de pénétrer le symbolisme? La réponse est donnée dans une comparaison faite entre l'homme moderne et l'homme du XII<sup>e</sup> siècle. Elle répond que faute de se connaître vraiment l'homme moderne n'a pas su comprendre le sens des symboles. Il semble que plusieurs facteurs soient déterminants sur la sensibilité qu'il est possible d'apporter aux symboles. Le lieu d'implantation compte aussi pour beaucoup. Par ailleurs, la force du symbole est de transcender le temps, parce qu'il est porteur d'un mystère. Quelques exemples permettent la compréhension de cette force. M.-M.

---

<sup>184</sup> « Approche du sacré », p. 193.

<sup>185</sup> Voir p. 55 : expression liée à l'essence divine.

Davy a beaucoup écrit sur le symbolisme : le symbolisme de la montagne, le symbolisme de l'oiseau, et la symbolique romane présentant des symboles bibliques..

Chaque symbolique présente le mystère à sa façon. Il s'agit donc de voir la complémentarité entre les symboles et de sentir l'invitation à une progression par échelon où chaque pas consolide la purification d'une qualité.

La symbolique à laquelle je devais accorder le plus de place est la symbolique de l'art roman, parce que M.-M. Davy consacre elle-même plusieurs études à cet art. tant monastique que biblique. Le fait de s'attarder un peu plus sur la symbolique romane, rendait possible l'atteinte de trois objectifs, tout en jetant un regard au Commentaire sur le Cantique des Cantiques, de Guillaume de Saint-Thierry. Le premier objectif montre que *l'homme intérieur* n'est pas nécessairement un chrétien, que grâce à la sensibilité aux symboles, tout homme en quête d'Absolu peut être touché par la symbolique des autres religions, des autres traditions. De cet objectif il n'y avait qu'un pas pour démontrer que l'universalité du symbole et de l'homme intérieur repose sur une progression de l'âme en trois états : état animal, état raisonnable, état spirituel. Le plus difficile des objectifs à atteindre fut pour moi de rendre avec justesse l'interprétation du Cantique des Cantiques. L'auteur Guillaume de Saint-Thierry fait de la présentation de son Commentaire une invitation à la méditation. L'auteur présente quelques éléments théoriques de la structure du Cantique, de sa provenance, de sa valeur et du contenu général : forme dialoguée, personnages. Il explique aussi la raison pourquoi dans son interprétation il s'en tiendra au niveau moral.

Ce que j'ai cherché à trouver dans l'interprétation, ce sont tous les versets où *l'Épouse* devait se connaître profondément pour arriver à son but : rencontrer son *Époux*. Même s'il lui était arrivé de le voir, de le sentir et de le toucher, chaque fois qu'elle en était séparée, elle se devait de se préserver pour lui, de se purifier, de vaincre le

découragement et le désir de retourner à d'anciens amours. Par contre l'âme ne sera reconnue pleinement riche que dans l'atteinte de la connaissance de soi et de *l'Époux*. Dans la toute dernière partie du chapitre, j'expose ma réflexion sur la symbolique du papillon, réflexion déjà amorcée par Marie-Madeleine Davy dans son livre L'homme intérieur et ses métamorphoses. Ma part de réflexion consiste à regrouper ensemble les différents éléments vus jusqu'à maintenant. Voici : le stade de la larve chez le papillon correspondrait chez M.-M. Davy à l'omnitude; le stade du cocon correspondrait à la naissance de l'âme; et en dernier lieu le stade de papillon correspondrait à la naissance de l'esprit.

## CHAPITRE IV

### LES TÉMOINS

*La recherche de la sagesse intéresse seulement un petit nombre d'hommes. Si la plus grande charité est celle du don de la vérité ou mieux de l'absolu, il est évident qu'avant de tenter de provoquer en autrui l'amour de la sagesse, il importe que l'homme réalise son existence dans la liberté et la dignité. Dans cet ordre chacun est responsable de l'autre.<sup>186</sup>*

Les témoins présentés dans cette partie correspondent en tout point à la citation retenue en exergue. Simone Weil, Nicolas Berdiaev et Henri Le Saux font partie de ce *petit nombre* de personnes. Ils ont compris que la quête d'intériorité exige d'opter pour la *liberté*, en toute conscience de la *responsabilité* qui nous unit les uns aux autres. Ce choix ne souffre aucun compromis.

Cette citation est tirée d'un court texte dans lequel Marie-Madeleine Davy relève la valeur de la rencontre d'une autre personne dans la quête de connaissance de soi. Durant la lecture des rapprochements avec le Mythe de la caverne de Platon se font spontanément. La connaissance de soi se présente comme une voie menant à la liberté, et l'ignorance de soi comme une *prison*. De plus, elle présentera l'opposition dedans - dehors comme étant la confrontation de *l'indépendance et de la dépendance à un milieu donné*. Je veux suivre M.-M. Davy dans sa réflexion sur la question suivante : comment se connaître sans l'autre, sans cet *autrui* qui réagit à ce que nous

---

<sup>186</sup> « Moi et autrui », in *L'âge nouveau*, Paris, (s.n.), #113, 1962, p. 72.



sommes ? On ne peut réaliser la pleine connaissance de soi sans cette rencontre, cette *communion* avec un « toi »<sup>187</sup>. Nous l'avons déjà vu, et le message est clair tout au long de son œuvre, la quête de *la connaissance de soi* ouvre sur une quête plus profonde d'intériorité débouchant sur la *naissance de l'âme*, et sur l'expérience spirituelle. Toutefois, il est temps d'intégrer un élément de plus à notre démarche. Il s'agit du questionnement sur la présence de l'autre. Ce chapitre en particulier nous permettra de vérifier chez M.-M. Davy la nécessité de la présence de l'autre, particulièrement dans le sens du témoin. Souvent, elle nous renvoie au témoignage et à l'expérience d'une autre personne pour authentifier ses affirmations. Les personnes que je m'appête à présenter sont les témoins plusieurs fois cités à travers l'œuvre de M.-M. Davy. De plus, si nous n'étions pas confrontés à des témoignages de la sorte, bouleversants et exceptionnels, nous ne serions pas poussés à la découverte de certaines facettes inconnues en nous.

Par leur vie personnelle, Simone Weil, Nicolas Berdiaev<sup>188</sup> et Henri Le Saux concrétisent *l'homme intérieur* des études de Marie-Madeleine Davy. Chacun aura été retenu pour son témoignage d'attachement : à la quête de Dieu, à la quête de la liberté, à la quête de vérité et de justice. Je ne saurais trop insister, un engagement de la sorte se veut une réponse à un appel, que nous verrons pour chaque témoin, appel fondé sur le *dégagement* de tout ce qui construit le quotidien de *l'homme de la masse*. Leur volonté de se mettre en quête de liberté et de vérité les force personnellement à s'accomplir à travers et malgré les mouvements d'opposition constitutifs de l'être

---

<sup>187</sup> Op. cit. pp. 70-72.

<sup>188</sup> Dans le texte de ce travail j'ai tenu à conserver la façon de M.-M. Davy d'orthographier le nom de Berdiaev, même si Nicolas Berdiaev lui-même l'écrit différemment.

humain et, parfois, d'opposition à des institutions établies auxquelles on se soumet trop aveuglément.

Disons tout de suite ce que sont ces « mouvements d'oppositions constitutifs » de l'être humain. Ces mouvements, qui s'apparentent à la contradiction, se mettent en branle lorsque dans une situation de conflits la raison propose, par exemple, de respecter un horaire de travail très chargé, et le cœur opte plutôt d'offrir le réconfort et une oreille attentive à son enfant ou à l'ami en « détresse ». Ces mouvements se manifestent lorsque deux parties de nous-mêmes sont en opposition : le cœur *versus* le corps, le corps *versus* la raison, la raison *versus* le cœur.

En ce qui concerne l'autre type d'opposition, l'opposition aux institutions, même si nous le considérons comme plus évident, un exemple suffira. Ces mouvements se mettent en branle lorsqu'une injustice demande réparation, lorsqu'une fausseté demande à être corrigée. Un bon exemple est celui d'un gouvernement qui ne respecte pas le principe de l'équité salariale : à travail égal, salaire égal.

Marie-Madeleine Davy, par l'intermédiaire de Kierkegaard, donne une définition de ce qu'est un témoin :

*« Un témoin de la vérité, c'est un homme dont la vie est, du commencement à la fin, familière avec toute espèce de souffrance, avec les luttes intérieures, avec la crainte et le tremblement, les frémissements, les scrupules, les angoisses de l'âme, les tourments de l'esprit et, de plus, toutes les souffrances dont on parle généralement dans le monde. Un témoin de la vérité, c'est un homme qui témoigne dans le dénuement, dans la misère, dans l'abaissement et l'humiliation... c'est un homme... torturé... crucifié... décapité... »<sup>189</sup>*

<sup>189</sup> Simone Weil, Préface de Gabriel Marcel. Paris, Éditions Universitaires, Coll. Classiques du XX<sup>e</sup> siècle, 1961, p. 45.

Cette référence que M.-M. Davy accorde à la *vocation* de Simone Weil, semble s'appliquer aussi à Nicolas Berdiaev, parce qu'en plus des combats ayant un impact social et politique, se rapprochant de ceux de Simone Weil, il s'est voulu libre et fidèle à la vérité qui se faisait en lui. En ce qui concerne Henri Le Saux, c'est tout de l'intérieur qu'il vit son dénuement et son isolement extrême dans sa quête de vérité. Son « Journal intime » en témoigne.

Ces témoins ont d'autres points en commun que l'on retrouve par exemple à travers des phrases déstabilisantes. Ainsi, Simone Weil : "...*Celui qui a peur des blessures doit aimer autre chose que Dieu...*"<sup>190</sup> Marie-Madeleine Davy offre de méditer sur celle-ci : "*Ayant montré l'importance de la souffrance, Simone Weil dira que le malheur détruit l'homme quand il atteint l'âme avant que celle-ci n'ait commencé à aimer Dieu*"<sup>191</sup>. En passant remarquons qu'entre ces deux citations il y a une progression de la vie intérieure qu'on ne saurait considérer à la légère. Sans l'appui de l'expérience il est difficile de comprendre. Inutile de sortir notre vocabulaire de psycho-pathologies, Simone Weil est au-delà de ces catégories. Elle fait partie de ces rares personnes qui ont saisi l'importance de la *décréation*.

Nicolas Berdiaev dit : "*Dieu n'est en rien semblable à l'idée qu'on s'en fait, absolument en rien.*"<sup>192</sup> Pour Berdiaev, Dieu et l'homme sont un même mystère. Parlant de *décréation*, Marie-Madeleine Davy redit que c'est grâce à sa vigilance et son constant travail personnel que *l'homme intérieur* ne s'engouffre pas dans *l'illusion de la manifestation*<sup>193</sup>. En ce sens, il nous faut redécouvrir ou refaire les bases sur

---

<sup>190</sup> La connaissance de soi, p. 19.

<sup>191</sup> L'homme intérieur et ses métamorphoses, p. 97.

<sup>192</sup> Op. cit. p. 114.

<sup>193</sup> Op. cit. pp. 105-106

lesquelles repose notre quête de Dieu et "*ce qu'il importe le plus de savoir, c'est que l'éternel seul est réel*"<sup>194</sup>. Cette affirmation de Berdiaev nous pousse à poser la question : que sommes-nous? Les mots suffiront-ils pour nous permettre de comprendre que la *décréation* est une étape ou encore une épreuve par laquelle *l'homme intérieur* doit passer.

Henri Le Saux a des phrases percutantes selon Marie-Madeleine Davy. En allant vérifier dans l'anthologie des textes qu'elle a choisis, on a une bonne idée de la métamorphose qu'a subie Henri Le Saux. Prenons par exemple le thème "*Église*" : "*Comment croire à l'absoluité d'une formule dogmatique ? d'un rite ? donc d'une église ? Dieu serait-il donc enfermable dans le créé ?* (3,53 ; MFC, p. 87)"<sup>195</sup>. On n'a pas idée à quelle auberge Le Saux a vécu. C'est pour donner l'opportunité d'y réfléchir que Marie-Madeleine Davy présente des extraits de ses ouvrages. Elle a cherché et retenu dans l'œuvre les questions, les affirmations et les négations qui montrent bien l'évolution de la réflexion du moine à travers les thèmes les plus importants pour lui<sup>196</sup>.

Il est difficile de recevoir ces phrases, après le passage d'un enseignement d'autorité visant la soumission à des « vérités » dogmatiques. Il y a quelque chose d'irritant dans ce genre de message, inévitablement nous réalisons pour nous-mêmes dans quel aveuglement nous sommes tombés. Encore une fois notre attitude intérieure doit être revue, et notre devoir d'écouter doit s'exercer avant notre volonté à s'objecter.

Ils sont sans système philosophique :

---

<sup>194</sup> Ibidem

<sup>195</sup> Henri Le Saux, *Écrits*, pp. 108 à 115.

<sup>196</sup> Op. cit p. 33.

"La philosophie de Simone Weil ne comporte aucun système.<sup>197</sup>"  
 "En fait, Berdiaev n'est le disciple d'aucun philosophe. [...] Berdiaev se dira un philosophe solitaire.<sup>198</sup>" "...les mots sont autant de flèches. Ils ne blessent ni le christianisme, ni l'Église, ni les chrétiens. Henri Le Saux ne s'atteint que lui-même, ou plus exactement ces flèches visent ses propres conceptions qui ont besoin d'être épurées afin de s'approfondir.<sup>199</sup>"

Mon intention est de trouver une réponse à la question suivante : en quoi les vies de Simone Weil, Nicolas Berdiaev et Henri Le Saux correspondent à *l'homme intérieur*. Il ne s'agit pas de faire une démonstration scientifique, présentant en termes de plus ou de moins, comment les témoins se sont réglés sur ce que M.-M. Davy propose comme chemin de vie. Chaque témoin a son message particulier et son expérience spirituelle qui le distinguent. *L'homme intérieur* se présente aux autres selon sa propre discrétion, mais viendra un moment où on refusera de se dévoiler davantage. Au-delà il s'agit de l'espace du silence. Dépasser ce niveau c'est se trouver face à l'unicité de la personne. Là est atteint le *secret du roi*<sup>200</sup>, c'est-à-dire un seuil d'intimité derrière lequel on conserve ses expériences spirituelles. Seuil au-delà duquel il n'y a que silence envers les hommes et communication avec Dieu.

Chaque fois que Marie-Madeleine Davy présente un témoin, elle fait surgir cette admiration que nous accordons aux grands de ce monde. Il faut les aborder avec beaucoup de respect. Reconnaissons qu'il y a des expériences qui ne s'accordent pas avec les rigueurs de l'objectivité. Il vient un temps où, en toute honnêteté, nous devons nous reconnaître conquis. Ils sont nombreux ces témoins dans l'œuvre de M.-M. Davy. Les bons mots qu'elle a pour chacune et chacun permettent de garder espoir en l'Homme. Toutefois, elle fait ressortir le caractère excessif de leur engagement

<sup>197</sup> Simone Weil, *sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*, Paris, PUF, 1966, p. 11.

<sup>198</sup> Nicolas Berdiaev, *l'homme du huitième jour*, p. 144.

<sup>199</sup> Henri Le Saux, *le passeur entre deux rives*, Paris. Albin Michel, 1997, p. 119.

personnel, ce qui peut constituer un repoussoir. Nous sommes pris dans la contradiction : d'un côté ces êtres lumineux nous attirent, nous voulons leur accorder toute notre attention, et de l'autre cette attraction est si forte qu'elle fait peur, il est tentant de se réfugier derrière des formules protectrices.

*Pour mieux s'insérer dans la profondeur de son cheminement, les critiques se montreraient superflues et dérisoires. Prendre un homme comme il est s'impose à l'intelligence et au cœur. S'enfermer dans nos habituelles mesures seraient aberrant. Lorsqu'un homme vit sa singularité avec plénitude, tout jugement de valeur à son propos devient subversif. Une interprétation compréhensive d'autrui, respectueuse des différences, convient à toute personne souhaitant parvenir à la dimension de l'esprit.<sup>201</sup>*  
(C'est Marie-Madeleine Davy qui souligne).

Ce qui s'applique à Henri Le Saux s'applique aussi à Simone Weil et à Nicolas Berdiaev. Marie-Madeleine Davy enjoint de ne pas juger et de repousser la tentation : d'étiqueter, de *mesurer*, de catégoriser. Pourtant, ne contrevient-elle pas à sa recommandation? Elle parle d'eux en tant que mystiques. Encore une fois, ouvrons bien les yeux, prêtons l'oreille, car ici il n'y a pas de contradiction. D'abord que faut-il entendre par *mystique*?

*Dans ses différentes manifestations à des religions particulières, la dimension mystique tient compte du processus historico-religieux, mais elle intériorise l'histoire sans pour autant la nier, car elle appartient à la métahistoire; elle comporte l'insertion dans un présent qui s'apparente à l'éternité : la grâce se présente comme une « irruption de l'éternel dans le temps ».<sup>202</sup>*

Définissons ce que c'est que la métahistoire. Pourrait-elle se rapprocher par la durée de l'instant ou bien de la perpétuité ? Non, il faut vraiment saisir ici qu'il y a une coupure nette entre la notion d'histoire qui tient de la chronologie, et la "métahistoire"

---

<sup>200</sup> Expression que nous avons vu dans la deuxième partie.

<sup>201</sup> Op. cit. pp. 234-235.

qui s'expérimente à travers notre temps historique. Seule l'expérience hors du commun, qui propulse dans l'inconnu, est susceptible de nous transporter dans un état où le temps ne se calcule pas. Pas d'hier, pas de demain, un présent constant. Cet état ne peut être que celui de l'esprit.

Donc toute personne disponible, prête de cœur et d'esprit peut vivre l'expérience mystique. Le mystique, c'est *l'homme intérieur* accompli ou encore : "*Est mystique celui en qui « l'Esprit a fait sa brèche ».*"<sup>203</sup>

Maintenant tâchons d'approcher chaque témoin. Tenter d'atteindre l'unicité de chacun serait peine perdue, efforçons-nous tout au plus de voir en quoi il est possible de les rapprocher de *l'homme intérieur*. Il est bien évident qu'en procédant ainsi nous ne pouvons voir en détail les différents éléments de la vie de chaque témoin. Nous devons nous limiter à ce que nous croyons être l'essentiel de leur quête.

---

<sup>202</sup> XXX, *Encyclopédie des mystiques*, sous la direction de M.-M. Davy, Paris, Robert Laffont, 1972, p. I de la Préface.

<sup>203</sup> Op. cit. p. II.

Simone Weil (née à Paris en 1909)

Sous la plume de Marie-Madeleine Davy, Simone Weil présente un parcours rempli de défis. Il est difficile de rester de marbre devant ce témoignage, devant cet engagement, non pas à combattre, mais, par la contemplation, à découvrir le sens du "malheur du monde"<sup>204</sup>. La citation suivante, tirée de sa correspondance, illustre bien le caractère vital de cette découverte :

*Heureux ceux pour qui le malheur entré dans la chair est le malheur du monde lui-même à leur époque. Ceux-là ont la possibilité et la fonction de connaître dans sa vérité, de contempler dans sa réalité le malheur du monde. C'est là la fonction rédemptrice elle-même.*<sup>205</sup>

Simone Weil fait partie de ceux et celles qui associent la fonction rédemptrice, liée au Salut de l'homme, et la responsabilité de tout un chacun. Il s'agit ici de toute personne ayant réalisé l'importance de l'éveil de sa conscience, et de sa responsabilité personnelle dans l'éveil de la conscience à l'échelle planétaire. C'est-à-dire que le premier pas ne peut être fait que par soi-même.

En regardant de loin, le parcours de Simone Weil, elle apparaît dans sa singularité parce que sa réflexion se tourne sur le malheur du monde. Son engagement est entier, sans cette *prudence*<sup>206</sup> qui invite à faire attention à soi. Qui peut dire ouvertement et sans hésitations, avoir trouver des points communs avec cette femme particulière?

Marie-Madeleine Davy, après avoir écrit trois volumes et quelques articles à propos de Simone Weil, dit au sujet de cette femme exceptionnelle :

<sup>204</sup> Simone Weil, avec préface de Gabriel Marcel, p. 10.

<sup>205</sup> Simone Weil, sa vie, son œuvre, p. 2.

<sup>206</sup> Simone Weil, avec préface de Gabriel Marcel, p. 15.



*Il ne faut pas aborder Simone Weil comme on aborde un philosophe. [...] J'ai connu Simone Weil, et si je suis honnête — et pourquoi ne le serais-je pas envers vous? — je ne l'ai pas comprise, je ne l'ai pas reconnue, car, pour comprendre Simone Weil, il faut avoir avec elle une parenté. Une parenté extraordinairement profonde.<sup>207</sup> (C'est nous qui soulignons.)*

M.-M. Davy préfère l'honnêteté à toute simulation de profondeur, et démonstration savante. Si, dans cet article, elle énonce quelques réserves pour ne pas se dire d'emblée à l'unisson de la pensée de Simone Weil, ailleurs, dans la Préface du livre de Richard Rees intitulé Simone Weil, Esquisse d'un portrait, elle invite à être à l'écoute du merveilleux qui se vit dans l'autre :

*Il ne s'agit pas, bien entendu, de l'imiter ou de réaliser pour soi-même un tel renoncement, mais plutôt d'être en capacité de saisir chez autrui l'efficacité de la grâce en tant que translation de l'énergie divine dans un homme. Celle-ci se déploie dans un monde intérieur, modifiant rigoureusement l'être.<sup>208</sup>*

Pour être en mesure de saisir...cette translation de l'énergie divine...il y a peu de moyens autres que l'écoute, que la volonté d'être attentif aux signes. Un de ces signes, nous le verrons plus loin, concerne le sens de sa vie.

Simone Weil a marqué son entourage : "*On pourrait dire justement qu'elle ne fait rien comme les autres.*<sup>209</sup>" Ce que nous retenons des témoignages recueillis par Marie-Madeleine Davy, est la singularité de Simone Weil. Elle ne passait pas inaperçue et cela dans tous les milieux : aux lycées *Victor Duruy* ou *Henri IV*, à la Sorbonne. "*Sa personnalité provoque les pièges, les embûches, les oppositions.*<sup>210</sup>" Les témoignages recueillis vont de l'admiration tant pour son *intelligence supérieure*, que son

<sup>207</sup> « L'au-delà du temps », in Simone Weil, philosophe, historienne et mystique, Paris, Aubier, 1978, p. 295.

<sup>208</sup> REES, Richard, Simone Weil, esquisse d'un portrait, « Préface » de M.-M. Davy, Paris, Buchet / Chastel, Coll. «La barque du soleil», 1968, pp. 8 - 9.

<sup>209</sup> Simone Weil, avec préface de Gabriel Marcel, p. 10.

militantisme. Aussi Simone Weil ne comprendra pas qu'on puisse la blâmer de fréquenter les bistros et d'y fraterniser avec le monde ouvrier.

Après des années d'études bien réussies, elle enseigne et en même temps s'implique dans le mouvement syndical. Une expression comme *anarcho-syndicaliste* nous surprend. Son implication dans le syndicalisme et son expérience en usine dévoilent les traits d'une personnalité qui sait que pour pleinement comprendre la misère des ouvriers, il faut vivre l'expérience ouvrière. Cette expérience comportait le travail manuel à la chaîne, la pression de la productivité, les relations de travail entre employés, les tensions, finalement tout ce qui peut abrutir et enfoncer dans la misère.

Il n'y a que les gens qui se croient porteurs de « la Vérité », qui ne verront pas, dans les volte-face de Simone Weil, cet inlassable effort de fidélité à *l'Esprit de Vérité*<sup>211</sup>.

Ce que nous découvrons en lisant le parcours de la vie de Simone Weil, c'est l'intensité du rythme de sa vie. Lorsque M.-M. Davy adresse à l'égard de Simone Weil la citation concernant le *Témoin de la vérité* de Kierkegaard, on a un choc. On peut lire et s'émerveiller avec une extrême facilité de ces témoignages à propos de Simone Weil. Pourtant, une fois que nous saisissons tout le courage, la détermination et le renoncement qu'il en a « coûté » à Simone Weil, notre objectivité reprend le dessus et ose qualifier d'excessif un tel attachement à la vérité<sup>212</sup>.

Alors que dire de sa participation à la guerre d'Espagne, de son *bellicisme*, qui fut suivi d'une volte-face, et d'une affliction face à des "« *tueries gratuites* »<sup>213</sup>". M.-M.

---

<sup>210</sup> Op. cit. p. 15.

<sup>211</sup> Op. cit. p. 49.

<sup>212</sup> Op. cit. p. 43

<sup>213</sup> Ibidem.

Davy, en donnant accès à la correspondance de Simone Weil avec, entre autres, Bernanos, permet d'être témoins de sa désillusion face à l'homerie<sup>214</sup>, tant dans ses rapports avec les syndiqués, que lors de la guerre d'Espagne, guerre qui ressemble à une "guerre de mercenaires"<sup>215</sup>. C'est pourquoi elle s'interroge constamment. "*Simone Weil pense qu'il convient d' « être toujours prêt à changer de côté comme la justice, cette fugitive du camp des vainqueurs »*"<sup>216</sup>. Sa quête d'intériorité, elle l'aura vécue à tous les niveaux de sa vie personnelle et sociale. Mais les gens qui changent d'avis, suivant leur conscience à l'instar de notre témoin, parce qu'ils sont en quête de justice et de vérité, ont une démarche trop tâtonnante pour rassurer le commun des mortels. Il devient clair que *l'homme intérieur* ne rassure pas.

Comment ne pas reconnaître que cette femme est tout à fait unique : par sa pensée, par ses engagements, par ses œuvres et sa vie spirituelle. Comment pourrions-nous être indifférents à sa quête : *est née juive, élevée d'une façon agnostique, mais elle se pense et se juge chrétienne*<sup>217</sup>. Toutefois elle n'acceptera pas le baptême catholique, ni aucun autre. Dans un autre document M.-M. Davy rapporte à ce propos deux citations : "*« Ma vocation m'impose de rester hors de l'Église »*"<sup>218</sup> et "*« Vous m'avez fait mal en m'écrivant que le jour de mon baptême serait pour vous une grande joie. [...] Je n'y peux rien. Je crois vraiment qu'il n'y a que Dieu qui ait sur moi le pouvoir de m'empêcher de vous causer de la joie »*"<sup>219</sup>. Ces phrases remettent en question une partie du credo qui nous a été enseigné : [...] *Je crois en l'Église qui est une, sainte, catholique et apostolique, je reconnais un seul baptême pour la rémission*

<sup>214</sup> Ce qui correspond aux vices et à la bassesse chez l'homme : la tricherie, la jalousie, l'hypocrisie, etc.

<sup>215</sup> Ibid.

<sup>216</sup> Ibid.

<sup>217</sup> *Simone Weil*, avec préface de Gabriel Marcel, p. 27.

<sup>218</sup> *Simone Weil, sa vie, son œuvre*, p. 5.

<sup>219</sup> « Sens et orientation du Message de Simone Weil », in *Synthèses*, Belgique, #69, 1952, p. 276.

*des péchés*, [...] Simone Weil s'est vouée totalement au Christ, mais son appel s'arrête aux portes de l'Église officielle.

Ma démarche pour rencontrer Simone Weil m'amène à étudier deux éléments qui lui appartiennent plus spécifiquement. Le premier relève le sens que Simone Weil accorde à la notion de temps. Le deuxième concerne sa contemplation du *malheur du monde*, malheur lié au « Salut » de l'homme.

S'il est une notion à laquelle notre monde moderne accorde beaucoup de ses réflexions et de son temps, sans trop en avoir l'air, c'est bien la notion de temps. Il est très souvent question d'échéancier, de temps perdu, d'horaire à respecter ou à changer. Donc, rien qui puisse donner accès aux réflexions de Simone Weil.

Commençons par cette notion de temps. Il faut reconnaître qu'une notion temporelle qui débouche sur un "processus de décréation"<sup>220</sup> a quelque chose de particulier. À quoi nous invite Simone Weil ? Cela concerne d'abord notre capacité d'être attentif dans l'attente. "*Elle dira d'ailleurs que « l'attente est le fondement de la vie spirituelle »*"<sup>221</sup>. Spontanément nous avons fait un rapprochement avec la parabole des dix vierges (Mt 25, 1-13). Simone Weil a fait plus que les vierges sensées, elle a compris davantage ce que pouvait être cet *état de vigilance active*<sup>222</sup>. L'attente doit toujours être active parce qu'elle fait partie de la quête. Alors qu'est-ce que l'état de vigilance ? Ce dernier se reconnaît à la volonté d'accorder de *l'ampleur et de la*

<sup>220</sup> « L'au-delà du temps », p. 298; et *Encyclopédie des mystiques*, p. 428.

<sup>221</sup> *Simone Weil*, avec préface de Gabriel Marcel, p. 30.

<sup>222</sup> *Ibidem*.

*profondeur* au présent, *l'homme intérieur* y est aux aguets parce qu'à l'écoute du retour de "l'Époux"<sup>223</sup>. Ensuite elle invitera à *transcender le temps*.

Cette façon de se dire dans le temps soulève des questions : qu'est-ce que la *décréation* ? Pourquoi devrions-nous *transcender le temps* ? En quoi *l'homme intérieur* est-il lié à la *décréation* ? Ce n'est pas simple. On ne peut faire autrement que de s'en remettre à son expérience personnelle, à sa conscience et à l'expérience des autres dans ce domaine. M.-M. Davy apporte une réponse qui a sa source dans les premiers siècles du christianisme. "*Le temps pour Simone Weil, comme pour Origène, comme pour Grégoire de Nysse, comme pour les Cappadociens, comme pour Philon déjà, c'est ce qui nous sépare de Dieu.*"<sup>224</sup> Ce qui nous apparaît plus clair maintenant c'est que le temps « occupe » toute la place que Dieu devrait occuper en nous. Le seul moyen de retourner à notre origine c'est de *transcender le temps*.

Ici nous saisissons davantage le lien avec *l'homme intérieur*, puisque pour *transcender le temps*, il faut respecter *une condition* : "*C'est le dépouillement. Simone Weil dira : être un regard.*"<sup>225</sup> Ailleurs, et en d'autres mots, elle dit que le *moi* doit renoncer à lui-même. *Renoncer à son propre futur* cela fait partie de la *décréation*. Nous avons vu, succinctement dans la deuxième partie, que les multiples facettes de notre personne sont autant d'obstacles, dont il faut se dépouiller. La prise de conscience de ces *multiples-moi* en nous crée déjà une ouverture. La volonté de travailler à son dépouillement constitue un deuxième pas vers la *décréation* du moi. Cette *décréation*, laisse plus de place, libère notre conscience et débouche sur *l'instant présent* qui

<sup>223</sup> (Mt 25, 1-13) et le Cantique des Cantiques.

<sup>224</sup> « L'au-delà du temps », p. 298.

<sup>225</sup> Op. cit. p. 299.

*correspond à une nouvelle création.* Cette dernière correspond à la naissance du soi, la naissance au niveau spirituel.

Marie-Madeleine Davy propose trois façons de *transcender le temps*, selon Simone Weil. Comment y arriver ? "*La contemplation de la beauté favorise le détachement du temps [...] De même «la joie est notre évasion hors du temps» [...] À la beauté et à la joie s'adjoint la souffrance, elle fixe dans l'instant et pénètre ainsi dans l'éternité.*"<sup>226</sup>

En fait, ces moments nous sont familiers, ils sont liés à notre expérience. Qui n'a pas désiré « que le plus beau coucher de soleil jamais vu » dure éternellement. L'invention de l'appareil photographique est venue remettre en question notre capacité naturelle de contempler, de plus il a remis à plus tard la prise de conscience que la contemplation est un au-delà du temps. Il s'agit de faire durer *un regard* et non de contrôler le temps. En d'autres termes il faut arriver à se tenir en toute conscience dans "*l'instant présent*".

Les moments où nous voulions que le temps s'arrête devraient nous servir d'exemples pour vérifier notre rapport au temps. Que nous racontent ces moments sur nous-mêmes? Pourquoi vivons-nous ce désir d'abolir le temps? N'est-ce pas parce que nous saisissons intuitivement, sans en avoir la pleine conscience, que le temps nous sépare de l'essentiel. Lorsqu'on s'est trouvé en *contemplation* devant "*la beauté*" d'un lieu, d'une vue panoramique extraordinaire, d'une peinture; dans le souvenir de ces instants nous rappelons-nous avoir désiré arrêter le temps. Lorsque nous éprouvons "*une joie*" indescriptible comme retrouver un être cher, ou en subissant une blessure physique ou psychologique, ces moments où la *souffrance* est profonde, tout cela intensifie notre égarement dans la durée. Là, à ce moment précis connu de nous-mêmes, si nous

avons non seulement la présence d'esprit, mais tout le *non-attachement* qu'il faut pour aller au-delà de notre souffrance, nous vivrions notre « prière » à Dieu, comme Jésus sur la croix. Être en mesure de vivre intensément *l'instant présent*, c'est, après la "*mort du moi*", dans ce vide, la plénitude de "*l'étincelle divine*"<sup>227</sup>.

Donc *l'homme intérieur* chez Simone Weil est passé par le dépouillement des "*moi-multiples*" pour arriver à la "*mort du moi*" ou la "*décréation*", ouvrant sur la conscience de "*l'instant présent*" qui permet la rencontre de Dieu.

Il nous faut maintenant aller plus loin dans notre rencontre de Simone Weil et aborder une des approches les plus déroutantes en philosophie, celle du "*malheur du monde*" et de la "*vocation rédemptrice*"<sup>228</sup>. Ce n'est qu'une fois en confrontation avec le style *incisif*<sup>229</sup> et déconcertant du langage de Simone Weil, comme on le vérifie dans La pesanteur et la grâce<sup>230</sup>, qu'on pressent la profondeur de sa communion avec l'humanité et avec Dieu. Marie-Madeleine Davy dit à propos du malheur chez Simone Weil : "*Le malheur est un des thèmes qui a le plus bouleversé Simone Weil. Il lui apparaît la plus grande énigme de la vie humaine car il peut accabler aussi bien des coupables que des innocents et régir les uns et les autres en souverain*"<sup>231</sup>. Simone Weil considère le malheur comme une menace constante et nous ne pouvons assumer sa présence dans nos vies qu'à condition de l'envisager comme une *distance*.

D'abord, de quel type de malheur s'agit-il ? Tous les malheurs ne sont pas retenus. Il y a plus particulièrement deux types de malheur : le malheur frappant les innocentes

---

<sup>226</sup> Encyclopédie des mystiques, p. 428.

<sup>227</sup> Op. cit. pp. 428 et 429.

<sup>228</sup> Simone Weil, sa voie, son œuvre, p. 2.

<sup>229</sup> Op. cit. p. 3.

<sup>230</sup> Weil Simone, La pesanteur et la grâce, Union générale d'édition, coll. 10/18, 1966, 185 pages.

victimes de la guerre, d'actes de violence humaine ; et le malheur des gens souffrant de maladie<sup>232</sup>. Ensuite, une distance par rapport à quoi ou à qui ? Il s'agit d'une distance qui nous sépare de Dieu. L'exemple le plus connu est celui de Jésus de Nazareth. « La crucifixion est un scandale ». Au bout de son supplice le "*Christ se plaint de l'abandon de son père*"<sup>233</sup>. C'est, à mes yeux, le moment où l'incarnation prend tout son sens, le moment où le Dieu-Homme est pleinement solidaire de la condition humaine.

Maintenant qu'est-ce qui constitue cette distance ? "*La distance que le malheur accuse est constituée par l'espace, le temps et le mécanisme qui gouverne la matière.*"<sup>234</sup>

Cette façon de *combler la distance* ressemble à la façon de « transcender » le temps. Inévitablement il sera question de *se quitter soi-même*, de *sortir son cœur de l'espace et du temps*. Comment cela se fait-il ? Pour comprendre il faut revenir au *mécanisme qui gouverne le monde c'est-à-dire les lois de la pesanteur*. Ces lois nous font participer à la *nécessité mécanique* du monde créé. Il ne tient qu'à nous d'y voir seulement les lois de la nécessité ou d'y voir « la beauté de la matière par son obéissance aux lois de la pesanteur<sup>235</sup> ». On aura compris qu'il ne s'agit pas seulement de la beauté de la matière, mais aussi, je crois, de l'harmonie qui se dégage de cette obéissance. Le pépin de pomme placé dans une condition propice produira un pommier, inévitablement. Qui reprocherait au pépin de ne pas produire autre chose que son essence, et ainsi d'être limité ?

---

<sup>231</sup> Simone Weil, *sa vie, son œuvre*, p. 51 sq.

<sup>232</sup> Op. cit p. 52.

<sup>233</sup> Op. cit p. 53.

<sup>234</sup> Op. cit p. 55.

<sup>235</sup> Ibidem.



Dans sa contemplation des lois qui régissent la matière, Simone Weil voit un exemple de notre relation à Dieu : "*Cette obéissance des choses est pour nous, par rapport à Dieu, ce qu'est la transparence d'une vitre par rapport à la lumière.*"<sup>236</sup> Ici entre en ligne de compte notre acceptation. Puisque l'homme intérieur est celui qui dit oui à une plus grande relation avec Dieu, il lui faut accepter d'obéir non seulement et inévitablement aux lois de la pesanteur, mais encore aux nécessités *des lois propres aux choses surnaturelles*. En créant cette ouverture en soi, nous obéissons, en quelque sorte, aux lois et du même coup à l'œuvre de la grâce de Dieu en nous.

Cette grâce divine, c'est la semence d'amour. Il ne tient qu'à nous de la faire croître. Parce que l'amour de Dieu travaille en nous, la distance liée au malheur diminue. Simone Weil voit dans le malheur *comme une merveille de la technique divine*<sup>237</sup>. Le malheur devient un outil, ressemblant à un foret, qui permet la percée de notre âme. Là, au cœur du cœur de nous-mêmes, Dieu est présent. Ce malheur est le même que celui de Jésus. À sa suite, chacun sera crucifié sur sa propre croix, puis après avoir accepté « l'abandon » de Dieu, pourra dire qu'il remet son *esprit* entre ses mains.

À propos de Simone Weil, ce que nous cherchions à présenter, c'est surtout son témoignage sur la possibilité qu'à l'homme d'aller au-delà des obstacles qui le sépare de Dieu. Nous avons vu en Simone Weil *l'homme intérieur* parce que dans sa quête spirituelle le dépouillement de l'ego est très présent. À l'instar de Simone Weil, en acceptant ainsi de s'ouvrir à Dieu, nous travaillons à « transcender » le temps et le malheur, et à laisser se faire librement l'œuvre de la Rédemption en nous.

---

<sup>236</sup> Ibidem.

<sup>237</sup> Op. cit. p. 57.

Nicolas Berdiaev<sup>238</sup> ( né à Kiev en 1874 )

Le mouvement de fond, celui de la "*pneumatologie*", qui a mené Nicolas Berdiaev aux sommets de sa vie spirituelle, s'associe très bien à la quête de *l'homme intérieur* chez M.-M. Davy. C'est-à-dire que cette quête répond au mouvement de l'esprit qui habite Berdiaev. Cet homme fait partie de ces personnes qui savent qu'en optant pour la liberté, la justice, la vérité ils devront assumer les *contradictions* et les mouvements *d'oppositions* constitutifs de l'être humain<sup>239</sup> .

Voyons d'abord qui est Nicolas Berdiaev. La Russie est sa terre natale. Marie-Madeleine Davy relève l'influence des grands espaces de la Russie sur la quête de l'âme russe. En ce sens il n'y a pas de rapport raisonnable entre la terre russe et l'âme russe : *tout devient vaste*. Il semble bien qu'en Russie on ait saisi le lien entre le visible et l'invisible. "« ...*Ce n'est pas l'homme qui possède la terre, c'est la terre qui possède l'homme.*»<sup>240</sup>" Par ailleurs il incarne la démarche philosophique de son temps :

*Les penseurs, philosophes, écrivains, poètes, ne cessent de se poser des questions. Ils ne possèdent point une bonne conscience bourgeoise apaisante. Ce n'est pas le plaisir, la distraction qu'ils veulent provoquer, mais la réflexion. Il existe une sorte de nature abyssale proprement russe.*<sup>241</sup>

M.-M. Davy, dans la première partie de son ouvrage, partie intitulée « *Le fils de la terre Russe* »<sup>242</sup>, présente quelques auteurs des plus influents sur la vie de Berdiaev : *Dostoïevski, Khomiakov, Kant, Marx, Ibsen, Tosltoï, etc.*<sup>243</sup> Nicolas Berdiaev fait lui-

<sup>238</sup> Rappel : j'ai conservé dans le texte la façon de M.-M. Davy d'orthographier le nom de Berdiaev.

<sup>239</sup> Nicolas Berdiaev, l'homme du huitième jour, pp. 27-28.

<sup>240</sup> Op. cit pp. 19-20.

<sup>241</sup> Op. cit p. 25.

<sup>242</sup> Op. cit pp. 19-43.

<sup>243</sup> Pour une liste exhaustive on peut consulter : De l'esclavage et de la liberté de l'homme, par Berdiaeff ou Berdiaeff, par Alexis Klimov.

même cette recommandation : pour rencontrer un auteur il faut découvrir les points de parenté avec sa pensée, et M.-M. Davy la met en application<sup>244</sup>. Elle offre ailleurs, par deux citations en exergue, un premier regard sur Berdiaev, un premier contact avec *l'idée maîtresse* de sa vie, celle qui occupe toute sa quête : "...*l'idée de l'homme, de son visage, de sa liberté créatrice et de sa prédestination créatrice.*" Cette citation nous la retrouvons en deux endroits<sup>245</sup>. Sans aucun doute, l'homme est le plus grand centre d'intérêt du questionnement existentiel russe.

*L'homme médiocre qui aime sa tranquillité et ne se pose point de questions essentielles détestera la pensée russe. Par contre, celui qui vit dans la tragédie, qui accepte l'étrangeté de la condition humaine, qui est harcelé par des problèmes qui ne sont jamais définitivement résolus, trouve dans la pensée russe non pas des réponses — ces réponses toutes faites, il les refuserait avec véhémence — mais un aiguillon et une nourriture pour son expérience spirituelle.*<sup>246</sup>

Une fois de plus, à *l'homme intérieur* il ne faut pas opposer *l'homme extérieur*, mais plutôt *l'homme médiocre*. Dans ce sens nous comprenons que Berdiaev, qualifié *d'homme du huitième jour* par Marie-Madeleine Davy, puisse être un exemple probant de *l'homme intérieur*. Nous verrons dans les prochaines pages comment Berdiaev incarne le questionnement qui ouvre sur la liberté intérieure.

On ne s'étonnera pas de trouver ce *philosophe de la liberté* en grande parenté de pensée avec Fédor M. Dostoïevski. Ce dernier eut une influence importante dans la vie de Nicolas Berdiaev<sup>247</sup>, surtout à travers "*La Légende du Grand Inquisiteur*"<sup>248</sup>. Toute personne faisant la lecture de cette légende est en mesure de comprendre le

<sup>244</sup> « L'au-delà du temps », in Simone Weil, philosophe, historienne et mystique, p. 295.

<sup>245</sup> Nicolas Berdiaev, l'homme du huitième jour, en exergue de la p. 9 et p. 145.

<sup>246</sup> Op. cit pp. 28 et 29.

<sup>247</sup> Op. cit p. 26 ; et Berdiaeff, Nicolas, L'esprit de Dostoïevski, Paris, Stock, 1946.

<sup>248</sup> Dostoïevski, F.-M., Les frères Karamazov, pp. 345-368.

combat de Berdiaev : dévoiler et si possible vaincre ce qui sert à l'oppression, à l'aveuglement et à l'aliénation de l'homme. Nous comprenons pourquoi, un homme comme lui, conscient du devoir personnel et collectif d'être en quête de *liberté*, peut trouver aberrant et inqualifiable le monde du *Grand Inquisiteur*. Un monde à combattre parce que son mode de fonctionnement est fondé principalement sur la soumission à l'autorité. Une autorité qui profite de son pouvoir de persuasion pour régner par le mensonge et entretenir le peuple dans l'aveuglement, l'ignorance et l'indifférence.

Le problème que nous avons à rencontrer est le suivant : Marie-Madeleine Davy, dans son ouvrage sur Berdiaev, se donne comme objectif premier de présenter "*l'essentiel de la pensée de Berdiaev*"<sup>249</sup>. Ce faisant, malgré les éléments biographiques présentés à la fin du livre, nous restons sur notre appétit à propos de certains liens<sup>250</sup> que M.-M. Davy fait concernant l'influence de Dostoïevski sur Berdiaev. Elle réfère à des passages des Frères Karamazov, dans le contexte de l'*expulsion* de 1922, et y rattache la reconnaissance par Berdiaev de sa responsabilité personnelle et de la responsabilité collective, publié en 1927 dans Un nouveau Moyen Âge, face à l'échec de contrer l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement bolcheviste. Dans cette citation Berdiaev fait preuve d'un grand sens de la solidarité. Il dit ceci :

*« Le bolchevisme a pris corps en Russie, et il y a vaincu, parce que je suis ce que je suis, parce qu'il n'y avait pas en moi de réelle force spirituelle... Le bolchevisme c'est mon péché, ma faute. C'est une épreuve qui m'est infligée. Les souffrances que m'a causées le bolchevisme sont l'expiation de ma faute, de mon péché, de notre faute commune et de notre péché commun. »*<sup>251</sup>

<sup>249</sup> Nicolas Berdiaev, l'homme, p. 171.

<sup>250</sup> Op. cit., p. 39.

<sup>251</sup> Ibidem.

M.-M. Davy apparente cet aveu d'impuissance de Berdiaev, à l'histoire de *Mitja Karamazov* du roman de Dostoïevski. Je saisis que la situation d'exilé leur est commune, mais ce n'est pas suffisant. Le lien avec "« Tous sont coupables envers tous »" n'est pas assez clair. Les questions se bousculent dans ma tête : Pourquoi Nicolas Berdiaeff se reconnaît-il autant « coupable »? Pouvait-il à lui seul empêcher le *bolchevisme* ? Voilà pourquoi j'hésite à en faire un aveu de culpabilité. Quel lien y a-t-il entre son manque de force spirituelle et l'arrivée au pouvoir du bolchevisme ? Est-ce parce qu'il avait prévu et "*voyait avec tristesse la puissance grandissante des bolchevistes ennemis de la liberté et de la culture*"<sup>252</sup> ? Voyait-il en Lénine une personification du *Grand Inquisiteur* ? Toutes ces questions présentent des éléments de fond de la philosophie de Berdiaev.

Pour nous aider à résoudre le problème je me tourne vers une étude slave de Alexis Klimov, et son ouvrage intitulé Nicolas Berdiaev ou la révolte contre l'objectivation. L'approche de Klimov apparaît différente, plus soucieuse du détail et de la précision chronologique. Elle permet d'avancer dans notre compréhension des événements de la vie de Berdiaev entre 1907 et 1922, et finalement de l'arrière-fond de « culpabilité » qui apparaît dans la citation que nous avons retenue.

Dans l'ouvrage d'Alexis Klimov nous voyons la progression du bouleversement interne qui se passe en Berdiaev. Une période où les questions politiques et spirituelles font surface et s'entrechoquent. Sa quête spirituelle reprend de l'importance, mais l'ambiance du milieu social tant à Kiev qu'à Saint-Pétersbourg, ne le satisfait pas. Berdiaev voyait bien ce qui se passait au plan politique. *Il prévoyait*

---

<sup>252</sup> Klimov, Alexis, Nicolas Berdiaeff ou la révolte contre l'objectivation, Paris, Seghers, Coll. Philosophes de tous les temps, # 32, page 38.

*qu'une nouvelle révolution serait victorieuse et qu'elle engendrerait une servitude...*<sup>253</sup> À ce propos la note de bas de page nous apporte un point de vue éclairé sur la volonté du bolchevisme d'arriver à une domination du peuple. Mais en 1907, l'aboutissement de sa crise spirituelle le prenait tout entier. La question était de *choisir Dieu ou le Surhomme*. S'étant retiré pour réfléchir à sa situation, Berdiaev dira avoir vu surgir *une lumière intérieure*. Il conservera en lui *une flamme alimentée par l'espérance de trouver dans le christianisme une solution à ses difficultés...*<sup>254</sup> À partir de cette expérience, Berdiaev fera comme un retour au christianisme, qu'il n'avait jamais vraiment quitté.

De 1907 à 1922<sup>255</sup> Berdiaev suivra le souffle de l'Esprit dans sa vie. Cette période semble riche en rencontre d'auteurs influents sur Berdiaev et leurs questions hantent sa réflexion : *"la chute de l'homme : la distinction entre l'homme « naturel » et la personne ; le rôle de « l'activité créatrice » ; les conséquences de l'expérience spirituelle ; le problème du mal"* ; Nesmièlov et Khomiakov ont été marquant. M.-M. Davy et Alexis Klimov retiennent de ce dernier auteur le même impact : *"la liberté comme fondement du christianisme"*<sup>256</sup>. Alexis Klimov présente dans le détail les différentes étapes de la "quête de Dieu" de Berdiaev. C'est une période où il va à la rencontre de l'orthodoxie, sans succès, dans cette voie rien ne semble convenir. Il poursuit sa quête dans la "*« Russie vagabonde »*" et rencontre des gens du "petit peuple", dont les propos de certains d'entre eux lui rappellent cet auteur très influent, Jacob Boehme, et les questions portant sur : *"l'homme considéré comme un microcosme et un microthéos ; le monde spirituel fondement du monde matériel et*

---

<sup>253</sup> Op. cit p. 31.

<sup>254</sup> Op. cit p. 32.

<sup>255</sup> Op. cit pp. 32-42.

<sup>256</sup> Op. cit p. 34 ; et Nicolas Berdiaev, l'homme du huitième jour, p. 37.

*symbolique ; Dieu envisagé d'un point de vue dynamique excluant tout immobilisme ; la liberté originelle (préexistentielle) et l'ungrund ; le problème du mal et celui de la souffrance.*" Nicolas Berdiaev sera fasciné par la vie mystique "d'un pauvre paysan illettré, *Akimouchka*", au point de s'en faire un ami personnel. Il suivra une série "de conférences sur la Bhagavad-Gîtâ données par R. Steiner", ce qui lui donnera les moyens de s'opposer à *l'occultisme*. Berdiaev est "un des premiers", selon Klimov, à prendre conscience de l'impact des "sciences occultes" sur une civilisation, et à pressentir un plus grand impact que la révolution. De son voyage en Italie il rapportera "*l'impression du souffle créateur... de l'Italie ancienne*", senti à travers "les monuments et les œuvres d'art" ; Le sens de la création en est inspiré. Il dut interrompre son voyage pour revenir auprès de sa mère "*gravement malade*". Berdiaev ne restera pas inactif longtemps, il aura un coup de cœur pour des moines qui se révoltent à propos de "*questions dogmatiques*" contre "*l'orthodoxie officielle*", et qui en subissent "*la répression brutale*". Son article "« *Les étouffeurs de l'esprit* » lui aurait valu "*la déportation à vie*" si la révolution n'avait eu lieu". Ce qui surviendra dans la vie de Berdiaev après l'allusion à cet article, se retrouve à quelques détails près, tant chez M.-M. Davy que chez Klimov.

Nous avons fait ce long crochet par la quête spirituelle de Berdiaev pour voir les influences, petites et grandes, qui jalonnent sa vie durant cette période ; et dans un deuxième temps, essayer de comprendre davantage et résoudre le problème du lien fait par Marie-Madeleine Davy entre « l'aveu de culpabilité » de Berdiaev et la citation "«Tous sont coupables envers tous »" de Mitia Karamazov<sup>257</sup>. Notre premier point a trouvé une réponse satisfaisante. Le deuxième nous force à chercher dans une

---

<sup>257</sup> Je n'ai pu retracer dans l'œuvre cette citation accordée à Mitia Karamazov.

œuvre de Berdiaev : L'esprit de Dostoïevski<sup>258</sup>. Pour trouver une réponse satisfaisante à notre question, le chapitre *Le Grand Inquisiteur, Christ et Antéchrist* fut retenu.

On comprend clairement dans cette étude tout ce qu'il en coûtera à l'homme qui tente la quête de la liberté face au *Grand Inquisiteur*. Berdiaev fait de cette *Légende* le testament spirituel de Dostoïevski. Nous retenons cette citation "*Tous les fils s'y dénouent, et le problème essentiel — le problème de la liberté humaine — y est résolu*"<sup>259</sup>. Voilà pourquoi Marie-Madeleine Davy rappelle le lien entre Dostoïevski et Berdiaev. Regardons encore quelques points forts de l'interprétation de Berdiaev.

"*Dans la Légende, deux principes universels sont en présence et s'affrontent : la liberté et la contrainte, la croyance dans le sens de la Vie et la négation de cette croyance, l'amour divin et la compassion purement humain, le Christ et l'Antéchrist.*"

Berdiaev aide à saisir la finesse du débat qui a lieu sous nos yeux entre le *Christ* et le *Grand Inquisiteur*. Il montre la profondeur atteinte par Dostoïevski dans la compréhension du mystère humain. Quels traits a la figure du *Grand Inquisiteur* ? "*Une figure élevée*", la figure d'une personne qu'on ne peut soupçonner, parce qu'elle représente une institution bien établie, mais principalement parce qu'il est l'homme d'une idée, il a "*un secret*" : "*son incroyance en Dieu*". Voilà ce qui est troublant. Ce n'est pas qu'il soit aveugle, mais bien un visionnaire lâche qui conduit des aveugles. En lisant Berdiaev on comprend que le *Grand Inquisiteur* comprend de manière intuitive la voie qui mène au Salut, celle de la liberté du Christ, mais parce qu'elle est ardue, il refuse de s'y engager et de laisser les autres s'y engager. On peut voir dans cette attitude un exemple type du péché contre l'Esprit.

<sup>258</sup> Berdiaeff, Nicolas, L'esprit de Dostoïevski, pp. 204-232.

<sup>259</sup> Op. cit p. 204.



Ce secret du Grand Inquisiteur est à l'opposé du *secret du roi* qui concerne *l'homme intérieur* chez M.-M. Davy. Le secret du Grand Inquisiteur est le secret de la lâcheté, du mensonge et de l'abandon du difficile pour la facilité. Tout cela sera savamment caché derrière "*la compassion purement humaine*". Il n'est pas fou, Il comprend très bien la situation de l'homme, pour lui la liberté est un "*fardeau*". "*Le chemin de la liberté est un chemin difficile, douloureux, tragique, qui exige de l'héroïsme.*"<sup>260</sup> Sa foi en Dieu étant morte, il ne peut davantage croire en l'homme, l'une ne va pas sans l'autre, c'est le mystère théandrique de l'humano-divinité chez Berdiaev. Son interprétation nous permet de comprendre que le Christ, Dieu-Homme, présente le chemin de la liberté du christianisme. Il y a ceux qui sont à la suite du Christ, "*l'homme intérieur a déposé le fardeau de lui-même, d'où sa totale liberté*"<sup>261</sup>. Et il y a ceux qui préfèrent la vie bien réglée de la "*fourmilière*", créée par le "*Grand Inquisiteur*".

Grâce à Berdiaev on saisit l'importance du choix devant lequel l'homme se trouve placé. Il ne s'agit pas d'un choix simple, mais bien d'un dilemme : "*La liberté avec la souffrance ou le bonheur sans la liberté*"<sup>262</sup>. La vie est-elle une quête de bonheur ? Ou n'est-elle pas plutôt une quête de vérité, de sens, et de liberté ? L'interprétation de Berdiaev est claire, derrière le Grand Inquisiteur se cache "*le socialisme athée*". Ce dernier :

*"a toujours reproché au christianisme de ne pas rendre les hommes heureux, de ne pas leur avoir donné le repos, de ne pas les avoir nourris. Et le socialisme athée a prêté la religion du pain terrestre, qui attire des millions et des millions d'êtres, contre celle du pain du ciel à laquelle ne va que le petit nombre"*<sup>263</sup>.

---

<sup>260</sup> Op. cit p. 206.

<sup>261</sup> *L'homme intérieur et ses métamorphoses*, p. 108.

<sup>262</sup> *L'esprit de Dostoïevski*, p. 207.

<sup>263</sup> Op. cit p. 211.

Il est clair aussi que le christianisme exige une adhésion tout à fait libre de l'esprit humain à *la parole du Christ*. Nous sommes donc devant un choix de nourriture, *le pain du ciel* ou *le pain terrestre*. Qui est en mesure de résister à la tentation de la facilité ? C'est justement à cet endroit de l'interprétation de Berdiaev que nous croyons pouvoir rattacher notre question sur le sentiment de culpabilité de Berdiaev.

Faisons ici un rappel. Nous cherchions à comprendre pourquoi M.-M. Davy faisait un lien entre l'aveu de Berdiaev et la citation "« Tous sont coupables envers tous »", de Mitia Karamazov. Nicolas Berdiaev dit dans son interprétation du *Grand Inquisiteur*, "*La faute n'en est pas au christianisme, si l'humanité n'a pas voulu que cette parole s'accomplisse et si elle l'a trahie. C'est là la faute de l'homme, non du Dieu-Homme.*"<sup>264</sup> Et si nous revenons à son aveu, il dit "*Le bolchevisme a pris corps en Russie, et il y a vaincu, parce que je suis ce que je suis, parce qu'il n'y avait pas en moi de réelle force spirituelle [...] Le bolchevisme, c'est mon péché, ma faute. [...]*"<sup>265</sup>

Je comprends ceci : chaque croyant et chrétien russe, dans la pensée de Nicolas Berdiaev, aurait dû prendre sa part de responsabilités dans cette révolution<sup>266</sup> «spirituelle». Mais pour qu'une telle révolution se fasse, il faut croire autant en l'homme qu'en Dieu. Voilà ce qu'il nous apprend à propos du *Grand Inquisiteur*. Nous saisissons davantage en abordant la question de la liberté et du mal chez Berdiaev.

Pour aborder ce qui lui est spécifique en tant que témoin, nous reprenons ici la question : pourquoi Marie-Madeleine Davy surnomme Berdiaev *l'homme du huitième*

---

<sup>264</sup> Ibidem.

<sup>265</sup> Nicolas Berdiaev, *l'homme*, p. 39

<sup>266</sup> Op. cit pp. 40-41.

*jour* ? Brièvement, c'est parce qu'il a compris la symbolique du *huitième jour*<sup>267</sup>, il a compris que l'homme devait collaborer avec Dieu et parce qu'il a répondu par un "*acte de création*" à l'*acte créateur de Dieu*". Berdiaev a formulé sa réponse, une réponse toute personnelle qui lui a pris toute sa vie. Cette réponse concerne la *liberté*, mais elle n'est pas aussi simple qu'elle en a l'air.

Marie-Madeleine Davy s'est appliquée à présenter, dans ses écrits concernant N. Berdiaev, le thème de la *liberté* parce qu'il est fondamental pour rencontrer sa pensée. Le thème de la liberté est particulièrement présent dans Nicolas Berdiaev, l'homme du huitième jour. Cet ouvrage contient un chapitre intitulé *Liberté et création*. Nous avons retenu cette citation:

*Dans son Autobiographie spirituelle, il écrira : « Je suis convaincu que Dieu n'est présent que là où est la liberté et qu'il n'agit qu'à travers elle. Seule la liberté doit être sacralisée, et les fausses sacralisations dont l'Histoire abonde doivent être désacralisées. »*<sup>268</sup>

De quel type de liberté parle-t-on? Celle des *enfants de Dieu* (Rom. 8,21). Y a-t-il seulement une réponse qui puisse satisfaire notre raison ? Ce que le commun des mortels connaît de la liberté est liée soit au "*libre arbitre*", qui n'a rien à voir avec ce qui nous intéresse ici; soit à la "*liberté de l'indifférence...dans le choix*"<sup>269</sup>, qui n'est pas à la hauteur puisque la liberté décrite par Berdiaev est du niveau de l'Esprit. Il a une approche particulière, parce que dans sa réflexion il lie la liberté à la question du mal et à la question de la création.

<sup>267</sup> « Nicolas Berdiaev ou la lutte de la création contre l'objectivation » in Esprit, Paris, Éditions Esprit, #8, 1948, p. 173.

<sup>268</sup> Nicolas Berdiaev, l'homme du huitième jour, p. 12.

<sup>269</sup> Op. cit p. 105.

Sur ce dernier point, selon M.-M. Davy, on peut associer la pensée de Berdiaev à celle de Grégoire de Nysse, "*pour qui l'expérience du mal permet à l'homme de découvrir le sens de son existence*<sup>270</sup>". Lequel est le plus difficile : comprendre l'origine du mal et de la liberté, ou accepter cette origine : "*le monde spirituel*<sup>271</sup>." D'un point de vue comme de l'autre il n'y a rien de facile. Nous sommes dans une position délicate, puisque pour comprendre et accepter il faut avoir vécu l'expérience de l'esprit. "*Selon Berdiaev, « acquérir la liberté authentique signifie pénétrer dans le monde spirituel » ; seul « l'esprit est liberté » ; c'est en lui que la liberté possède ses racines ; ainsi « la liberté est la liberté de l'esprit*<sup>272</sup> »". Si toutefois nous en avons l'expérience, les difficultés ne s'effaceraient pas pour autant puisque nous sommes pris dans l'aspect irrationnel<sup>273</sup> de l'expérience. Dans ce domaine la raison claudique, les mots apparaissent avec toutes leurs limites.

Le danger qui me guette personnellement c'est de tomber dans le psittacisme, c'est-à-dire : répéter de grandes idées de grands auteurs, sans en avoir l'expérience, cette dernière est un élément fondamental dans la compréhension de Berdiaev. Pour arriver à comprendre le "*concept-limite*" de la liberté tel que le conçoit Berdiaev, il faut être en mesure de se débarrasser de tout un enseignement sclérosant, empêchant l'ouverture et la rencontre d'une façon différente de dire le monde. Il ne faudrait pas croire que Berdiaev ne s'en prend qu'à la religion en ce qui concerne l'enseignement de points de vue étroits, il attaque aussi la philosophie, lui reprochant son peu d'intérêt pour la question du mal<sup>274</sup>, entre autres. M.-M. Davy nous permet de comprendre que la "*faute originelle*" ne doit pas être perçue comme une tare, une marque identifiant

<sup>270</sup> Nicolas Berdiaev, l'homme du huitième jour, p. 108.

<sup>271</sup> Berdiaeff, p. 93.

<sup>272</sup> Nicolas Berdiaev, l'homme du huitième jour, p. 106.

<sup>273</sup> Op. cit. p. 107.

notre ignominie, servant à nous culpabiliser. Elle en parle plus dans le sens "*d'une rupture*". "*Le péché originel appartient à la dialectique intérieure de la liberté humaine, capable de commettre le mal*<sup>275</sup>."

Je réfère à l'ouvrage de Alexis Klimov parce qu'il nous permet lui aussi d'aller plus au cœur de la philosophie de Berdiaev et de son interprétation de l'origine du mal<sup>276</sup>. Klimov est d'accord avec M.-M. Davy pour dire que *la faute originelle, ou la réponse négative* de l'esprit libre chez Berdiaev "*ne doit pas être vue comme une désobéissance mais une déchéance*". Ce que nous comprenons maintenant beaucoup mieux est la personnification symbolique du mal soit en : diable, démon ou Satan, et que le mal eut lieu dans le monde de l'esprit. Selon Klimov cette liberté de faire le mal n'est pas uniquement "*la tragédie humaine, mais également divine*". Voilà pourquoi le mal est lié à la liberté. Dieu, étant esprit, et la liberté par excellence parce que purement amour, il n'a rien pu empêcher. Reprenons cette citation : "*« Dieu n'est présent que là où est la liberté et [...] il n'agit qu'à travers elle »*<sup>277</sup>".

Le plus difficile demeure encore de comprendre l'explication de la *liberté originelle*. M.-M. Davy présente la théorie de "*l'Ungrund*" par le biais d'un auteur, A. Koyré, qui la rend accessible.

*A. Koyré compare l'Ungrund à un germe en tant que germe absolu, contenant en soi tout ce qui sera, mais qui n'est rien, tout en refermant en lui-même la source de sa propre fécondité. On peut donc considérer l'Ungrund comme une potentialité, une énergie qui tend à s'épanouir.*<sup>278</sup>

---

<sup>274</sup> Berdiaeff, p. 94.

<sup>275</sup> Nicolas Berdiaev, *l'homme du huitième jour*, p. 114.

<sup>276</sup> Berdiaeff, pp. 46-48

<sup>277</sup> Nicolas Berdiaev, *l'homme du huitième jour*, p. 104.

<sup>278</sup> Berdiaeff, pp. 101-102.

On saisit plus par intuition que par raison cette dynamique, cette "*potentialité*" sans limite. Ce qui n'est pas toujours clair c'est la différence entre la liberté qui est en Dieu et la liberté originelle de la divinité. C'est pourquoi nous devons laisser le dernier mot à Berdiaev.

Selon Berdiaev "*La divinité première, le néant divin, est par-delà le Bien et le Mal, la lumière et les ténèbres. L'indéterminé divin existe dans l'éternité avant la naissance de la divine Trinité. Dieu s'engendre, se réalise à partir du néant divin*"<sup>279</sup>. Nous sentons bien les efforts de Berdiaev pour livrer l'insaisissable, mais le mystère demeure.

Des gens comme Nicolas Berdiaev, M.-M. Davy et bien d'autres, lorsqu'ils nous parlent de cette "*nostalgie*" de notre origine, nous parlent de leur conscience de cette marque en chacun de nous de l'état antérieur à la création, d'avant la faute. Un retour à l'origine serait un retour à la "*liberté originelle*" qui refuse le mal, ne le commet plus, sachant par expérience ce qu'il en coûte que de le vouloir.

Pour accéder à cette liberté au-delà du mal, il y a un pas à faire qui est d'ordre personnel. Par l'intermédiaire de Berdiaev nous avons été confrontés à une nouvelle façon d'expliquer notre origine, une nouvelle façon d'expliquer notre présence ici-bas. Tant que nous ne pourrons pas réaliser dans les cellules de notre corps ce qu'il nous en coûte d'être ici-bas, tant que nous serons satisfaits de notre quotidien, il nous sera quasiment impossible de prendre conscience du mystère que nous sommes.

---

<sup>279</sup> Op. cit. pp. 109-110.

Berdiaev est un des premiers à faire le lien entre "*la vocation créatrice*" de l'homme et la Révélation. D'après Marie-Madeleine Davy, en accord avec Berdiaev, nous en sommes au niveau de la "*troisième Révélation*". Il y eut "*la révélation du Père dans l'Ancien testament, celle du Fils dans le nouveau Testament*"<sup>280</sup>. [...] " La troisième révélation se fera en l'homme par l'Esprit. "*Selon Berdiaev, la troisième révélation ne possède point son écriture sacrée : « Elle ne sera pas une voix d'en haut : elle s'accomplira dans l'homme et dans l'humanité, elle sera la révélation anthropologique, la découverte de la christologie de l'homme. »*"<sup>281</sup> Ce qui apparaît plus difficile à accepter c'est que nous ayons à participer à notre propre salut en participant à la "*Transfiguration du monde*"<sup>282</sup>.

Personnellement, je pense qu'il y a peu d'alternative s'offrant à l'homme en quête de liberté et du sens de la vie. On ne peut pas se contenter de reconnaître le Christ comme Rédempteur du monde, et de l'attendre dans un retour fracassant. Il semble bien aussi que Dieu n'a rien à faire de nos prières, car le vrai dialogue ne se trouve pas à ce niveau. Notre dialogue avec Dieu consiste à reconnaître notre "*ressemblance*" avec Lui. Comment ? En répondant à l'appel de notre vocation créatrice, nous réalisons la naissance de l'esprit en nous, ce faisant nous goûtons à la "*transfiguration*".

Grâce à Nicolas Berdiaev, entre autres, il est possible de reconnaître en l'Homme un grand potentiel, une dynamique intérieure qui lui permet d'évoluer, de changer et de se métamorphoser. Voilà ce que nous ressentons parfois comme une nostalgie, elle se fait symbole de notre filiation à Dieu.

---

<sup>280</sup> Op. cit. p. 116.

<sup>281</sup> Ibidem.

Henri Le Saux (né à Saint-Briac en 1910)

C'est une image à méditer que nous offre Marie-Madeleine Davy : *Le passeur entre deux rives*. On pense spontanément au « *passeur* » de Siddharta de Hermann Hesse. Des images qui émergent de ce rapprochement et exercent leurs attraits, on devra trouver ce qui appartient en propre à Henri Le Saux. Nous comprenons d'une nouvelle façon cette image du *passeur*. Comme Gabriel Marcel, Le Saux est un *itinérant*, dans la même dynamique. *L'itinérant* est celui qui se sait en voyage entre la terre et le ciel. Il passera du catholicisme au christianisme, puis à un au-delà du christianisme. Cet au-delà du christianisme est le même au-delà de toutes les religions, là où Dieu perd son nom, où Dieu ne se nomme plus. *Un moine répondant à sa vocation d'unité. Un homme de l'au-delà des au-delà.*<sup>283</sup>

Henri Le Saux est catholique, il deviendra moine bénédictin; puis en réponse à un appel venant du plus profond de lui-même, il ira en Inde vivre l'expérience spirituelle des ermites hindous. Théoriquement, s'expatrier, s'inspirer du mode de vie des « *sannyâsi* », cela n'implique pas automatiquement une infidélité au christianisme. Si on avait dit à Henri Le Saux « un jour tu auras vraiment peur d'être infidèle au christianisme », il aurait probablement hésité davantage avant de partir, mais il n'aurait pas vraiment compris. Se serait-il seulement retourné pour nous traiter de prophète de malheur ?

Marie-Madeleine Davy, dans l'exemple de Henri Le Saux, me permet de comprendre, plus que dans ses écrits sur Simone Weil et Nicolas Berdiaev, ce qu'est une réelle conversion. Le moine bénédictin va franchir des étapes de purification qui

---

<sup>282</sup> Op. cit. p. 120.



feront en sorte que son *projet initial*<sup>284</sup> de « christianiser » l'Inde va complètement se renverser, parce que c'est lui qui subira le dépaysement et l'impact du contact avec le milieu, avec les textes sacrés et les sages hindous ; c'est lui qui sera reconverti en chrétien, puis en ce qui est au-delà du christianisme. Cette citation est claire : "*Dans son journal, Henri Le Saux notera le 14 novembre 1956 : « J'étais venu ici [en Inde] pour Te faire connaître à mes frères hindous, et c'est Toi [Jésus] qui T'es fait connaître à moi ici par leur entremise, sous les traits bouleversants d'Arunâchala.*"<sup>285</sup>

Nous aurions pu voir déjà avec Berdiaev<sup>286</sup> la différence entre une *religion de l'âme* et une *religion de l'esprit*<sup>287</sup>. L'exemple est frappant ici<sup>288</sup>. Dans Écrits Marie-Madeleine Davy a retenu ce que nous considérons comme l'exemple probant de l'évolution que peut vivre une personne dans son attachement à sa religion et à l'institution qui la représente. Dans ces pages nous suivons le cheminement de la réflexion de Le Saux au sujet de l'Église. Il passe d'une reconnaissance de l'Église des *origines*, avec toutefois un œil critique sur l'apport grec dans l'Église (religion de l'âme), à une Église porteuse du *mystère théandrique*, c'est-à-dire du mystère de notre *humano-divinité* dans le Christ (religion de l'esprit).

Je ne pouvais pas comprendre auparavant, parce que cela ne m'a pas été enseigné en ces termes, que le catholicisme devait déboucher sur le christianisme. Il nous a plutôt été inculqué un automatisme : vous êtes catholiques, donc vous êtes chrétiens. La progression de l'un à l'autre a été oubliée, puisque nous sommes voués à l'Esprit.

---

<sup>283</sup> LE SAUX, Père Henri, Écrits, Choisis et présentés par M.-M. Davy, Paris, Albin Michel, Coll. Spiritualités vivantes, 1991, page 7.

<sup>284</sup> Henri Le Saux, le passeur entre deux rives, p. 29.

<sup>285</sup> Op. cit. p. 44.

<sup>286</sup> « Le christianisme de l'âme et le christianisme de l'esprit », in Colloque Berdiaev, Paris, Éditions Institut d'études slaves, 1978, pp. 68-71.

<sup>287</sup> Op. cit. pp. 38-39.

*Que les hommes qui ont besoin d'un « attachement au Christ et à l'Église » poursuivent leur voie, ils sont dans la nécessité d'éprouver un « bien-être d'ordre intellectuel et affectif ». On ne saurait donc les en priver. L'important étant de respecter les routes des autres, même si elles ne concordent pas avec les siennes. Ne rien condamner. Tout comprendre en sachant que la compréhension varie suivant les états.*<sup>289</sup>

Rappelons-nous les étapes, ou encore les *états animal, raisonnable, spirituel*, de la progression de l'homme vers Dieu, vue en troisième partie<sup>290</sup>. Très honnêtement, l'homme qui est passé par-là, ou qui est en train de vivre sa progression, n'a pas à se moquer ou à se gausser face aux débutants. Puisque nous l'avons vu déjà, nous y revenons brièvement, parce qu'il fait partie de l'évolution de *l'homme intérieur* que d'exécuter ce passage : "*Pour un homme intellectualisé, faire descendre l'intelligence dans le cœur présente une œuvre laborieuse.*"<sup>291</sup> Cette phrase, s'est adressée plus particulièrement à Henri Le Saux dans un contexte particulier. M.-M. Davy raconte une des rencontres<sup>292</sup> qui a bousculé ce moine bénédictin dans son cheminement vers la prise de conscience de *l'âtman*. En rencontrant ce « gourou de passage » le moine prendra conscience des exigences pour atteindre *l'âtman*, de ce qui lui manque et de ce qui s'accroche encore à lui et qui l'empêche d'aller à l'essentiel. Cette phrase s'adresse aussi à tous les débutants, à toute personne en quête de connaissance et de relation avec l'Esprit. Toute personne vivant la quête du soi reconnaîtra que c'est principalement ce qui bloque les occidentaux. *Faire descendre l'intelligence dans le cœur...* concerne toutes les personnes, peu importe l'intellectualité. Disons-le comme on ferait une remarque, et sans reproches, *faire descendre l'intelligence dans le cœur*

---

<sup>288</sup> *Écrits*, pp. 108-115.

<sup>289</sup> *Le désert intérieur*, pp. 161-162.

<sup>290</sup> *Henri Le Saux*, p. 188.

<sup>291</sup> *Op. cit.* p. 68.

<sup>292</sup> *Op. cit.* pp. 60-73.

n'est pas un objectif pédagogique, sauf pour quelques rares professeurs, et seulement d'une façon implicite.

Un autre point intéressant dans l'évolution de Henri Le Saux. C'est la première fois que nous lisons, de la part d'un catholique accompli et aussi engagé dans la vie religieuse, que toutes les religions ne doivent pas arriver ou aboutir au Christianisme, au bout de leur cheminement spirituel. Dire Bouddha ce n'est pas dire Jésus-Christ le Fils de Dieu dans une autre langue ou religion<sup>293</sup>. Avant d'en arriver là, il a connu la tentation du prosélytisme. Le Saux avait l'intention, en s'associant avec Monchanin et de concert avec lui, de répandre la Bonne Nouvelle. Voici ce qui l'attendait : "...*la révélation de l'Orient.* " Il n'a aucune idée du déroulement réel des événements au-delà des calendriers prévus. Complètement déstabilisé, sous le coup d'une séduction digne des prophètes de l'Ancien Testament, la citation choisie par M.-M. Davy est convaincante (Jn 21, 18) : « Quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais, mais quand tu seras vieux, tu étendras les bras et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas. »<sup>294</sup>

Ce revirement de situation est troublant, parce que Henri Le Saux est atteint dans ce qu'il croyait le plus solide en lui :

*Tout d'abord, il fait une remarque des plus importantes : il éprouve la certitude qu'une partie de l'être n'est pas concerné par la prière officielle de l'Église. Cette partie de l'être non atteinte est la plus divine, donc la plus fondamentale. On pourrait même dire, la seule essentielle.*<sup>295</sup>

---

<sup>293</sup> Op. cit. p. 122.

<sup>294</sup> Henri Le Saux, pp. 29-30.

<sup>295</sup> Op. cit. p. 37.

D'après Marie-Madeleine Davy, plusieurs personnes, dans un contact plus ou moins prolongé avec l'Inde, ont ressenti cette même certitude. Ce père bénédictin est bouleversé, toute sa vision non seulement de l'Église, mais de tout ce qui le faisait moine, s'embrouille, des pièces du casse-tête ne sont plus aussi bien ajustées. Dans les moments éprouvants de remise en question de certains choix, comment s'empêcher de faire un bilan ? Comment s'empêcher de constater et de calculer des pertes et des acquis, ils deviennent évidents. Ces tentations de s'arrêter pour « calculer » font partie des épreuves de la progression. Il n'y a rien eu de facile dans la vocation de Le Saux, sentir d'un côté l'effritement de toutes ses croyances savamment élaborées, et de l'autre, l'attrait quasi irrésistible pour « l'acosmisme », une voie d'évolution qui consiste à s'extraire de la création, du cosmos.

Il dit : « *J'ai trop goûté désormais de l'advaitâ pour pouvoir retrouver la paix grégorienne d'un moine chrétien. J'ai trop goûté jadis de cette paix grégorienne pour ne pas être angoissé au sein de mon advaitâ*<sup>296</sup>. » Nous touchons ici le point culminant de la progression spirituelle de Le Saux. L'advaitâ nous est présenté comme l'ultime épreuve, celle qui force à tout dépasser. Qu'est-ce que l'advaitâ ? Les extraits<sup>297</sup> des Écrits de Le Saux convainquent de la nécessité de l'expérience de l'advaitâ pour en saisir le sens, les concepts étant d'aucune aide. On est tenté de prendre dans ces extraits que les bouts de phrase qui ont du sens à nos yeux. Dire que c'est la "non-dualité" n'est pas suffisant. Il faut alors revenir à un autre texte où la saisie du mot *advaitâ* est plus susceptible de se faire.

<sup>296</sup> Op. cit. p. 111, voir aussi pp. 122-123.

<sup>297</sup> Écrits, pp. 42-47.

Dans Le désert intérieur M.-M. Davy donne plusieurs exemples des difficultés qu'a rencontré Le Saux dans sa pratique du détachement. La clef de l'*advaitâ* se situe justement au niveau du détachement jusqu'à l'extrême nudité spirituelle : "*Il ne reste que la foi nue.*"<sup>298</sup> Le Saux découvre que les mots, non seulement ne sont plus d'aucune utilité, mais deviennent un obstacle majeur :

*L'âme est en quelque sorte piégée, tant qu'elle ne plonge pas dans le mystère : « Les mots d'homme en lesquels s'est traduite la Révélation perdent... toute valeur et toute saveur d'éternité et d'absolu. Seul l'Éternel en soi, seul l'Absolu en soi pourrait la satisfaire, et ni l'Éternel et ni l'Absolu en soi ne sont à la portée de la pensée de l'homme. »*<sup>299</sup>

M.-M. Davy permet de comprendre que la croissance spirituelle ressemble à la croissance physique d'une personne. Autant il est inconcevable que nous puissions espérer garder notre figure d'adolescent jusqu'à une maturité avancée, autant au plan spirituel il est improbable de croître sans l'acceptation du détachement et de l'*esseulement*.

Qui peut comprendre, et surtout accepter, un engagement aussi total ? Il semble qu'à partir d'un certain point c'est la chute libre sans aucune retenue possible. Nous croyons qu'à ce stade de la « progression » spirituelle de Henri Le Saux, il n'y a que l'expérience extrême, un choc, comme la prise de conscience de l'abîme entre là où nous étions et là où nous nous sentons emmener ; et entre les deux des escales qui ne rassurent pas.

<sup>298</sup> Le désert intérieur, page 160.

<sup>299</sup> Le désert intérieur, pp. 160-161.

Nul n'est à l'abri d'une erreur personnelle, ni à l'abri d'une âme bienveillante, ni à l'abri des sarcasmes. Henri Le Saux a vécu des moments d'exaltation, le poème<sup>300</sup> qu'il a écrit le confirme, " « *Pilier de Feu, dont pas plus que Brahma et Vishnu, je me sens capable de retrouver la base ni le sommet, là où il commence, s'il commence, où il finit, s'il finit ; car il m'a arraché à ce temps qui passe à ce jour qui luit et qui s'en va, [...]* » ». Il vit aussi cette tension en lui pour demeurer fidèle au christianisme et supporte la pression extérieure des personnes qui se veulent compatissantes envers lui et prudentes pour lui<sup>301</sup>. Qui est en mesure d'empêcher la croissance spirituelle de Le Saux ? Qui peut lui recommander d'arrêter ou de faire autrement, au point où il est rendu ? Tout en se sachant sur la voie, il comprend que l'œuvre qui se fait en lui ne tient qu'à son choix renouvelé.

*"Pour découvrir l'auberge qui respecte l'anonymat de ses hôtes, prendre à son compte la parole de feu, prononcée par Henri Le Saux : « J'ai découvert le Graal », il n'existe pas de voie, de système, de technique. Aucun dogmatisme rassurant n'y conduit.<sup>302</sup>"* C'est à un haut niveau de détachement que des témoins comme Henri Le Saux sont appelés. Comment pourrait-il en être autrement puisqu'ils ont fait de leur quête du Soi leur unique raison de vivre ? Il me revient à l'esprit la parabole du trésor caché dans un champ (Mt 13, 44). On ne peut s'empêcher de questionner : comment un être humain peut-il supporter une telle tension ? Comment est-il possible de vivre aussi « sainement » cette quête ?

En dernier lieu ce qui déroute c'est de constater que la quête d'intériorité de l'homme peut se vivre dans toutes les religions, ce qui en fait une voie universelle. Par ailleurs,

---

<sup>300</sup> Henri Le Saux, pp. 132-133.

<sup>301</sup> Op. cit. pp. 135-136.

s'adressant au cœur de l'homme, la quête d'intériorité exige une démarche personnelle, ce qui en fait une voie solitaire. Il va de soi que cette voie solitaire singularise. Vu de l'extérieur et malgré l'admiration que peut soulever la rencontre des témoins, peut-on trouver leur vie enviable? Mise à part la distance qui me sépare de toute évidence des témoins, tout ce que je suis en mesure de saisir de la quête de *l'homme intérieur* c'est qu'elle est de l'ordre de l'aventure. Elle n'a d'ampleur et de profondeur qu'à la mesure du choix de la quête d'un Absolu fait en toute fidélité et liberté.

### En résumé

La personne qu'on rencontre, comment nous aide-t-elle à nous connaître? Marie-Madeleine Davy subit l'influence de Gabriel Marcel pour s'engager dans cette question. Au long de son œuvre elle fait référence à des personnes qui ont vécu un engagement personnel, ouvrant sur la connaissance de soi, et une quête spirituelle qui les amena à se singulariser. Il est intéressant de voir à quelles limites ces personnes, ces témoins sont allés, dans l'accomplissement de leur quête de Dieu, de vérité, de justice et de liberté. Chacun à leur manière ils ont repoussé les limites de la routine et du quotidien, et travaillé contre les mouvements d'opposition constitutifs de l'être humain et parfois dans l'opposition aux institutions établies. La référence aux œuvres de Marie-Madeleine Davy portant sur des témoins a pour but de montrer en quoi les vies de Simone Weil, Nicolas Berdiaev et Henri Le Saux correspondent à *l'homme intérieur*.

Simone Weil est singulière à bien des niveaux : sa grande intelligence, son engagement pour les pauvres gens, en partageant leur travail d'usine; son engagement contre la misère et l'injustice dans la guerre d'Espagne; et son engagement dans sa quête spirituelle. Parce qu'elle est tout entière dans ses engagements, il y aurait

---

<sup>302</sup> Le désert intérieur, p. 19.

beaucoup à retenir. Il a fallu restreindre ma recherche et me concentrer sur deux éléments : la notion de temps et la contemplation du malheur du monde.

Selon M.-M. Davy, la notion de temps chez Simone Weil relève d'une notion qui a sa source dans les premiers siècles du christianisme, "... *c'est ce qui nous sépare de Dieu.* " Le seul moyen d'entrer en contact, à nouveau, avec Dieu, est de transcender le temps, et ainsi le de renoncer à son propre futur. Il y a trois façons de transcender le temps : par la contemplation de la beauté, ... de la joie ... et de la souffrance. Chaque fois, par la contemplation, l'homme se libère un peu plus de ses moi-multiples et fait œuvre de décréation. Il permet ainsi l'ouverture de la conscience dans "*l'instant présent*" et la rencontre de Dieu.

Sa contemplation du malheur du monde invite à considérer ce dernier comme une distance. Deux types de malheurs permettent de combler la distance : le malheur des victimes d'actes de violence, et le malheur des personnes atteintes de maladies. Le plus bel exemple est Jésus de Nazareth sur la croix. Simone Weil permet de comprendre davantage en faisant une comparaison avec les lois de la pesanteur pour expliquer la façon de transcender la distance qui nous sépare de Dieu. L'acceptation "*des lois propres aux choses surnaturelles*", par l'action du malheur sur soi, crée une ouverture pour l'œuvre de la grâce de Dieu.

Nicolas Berdiaev, en *filis de la terre Russe*, prend un engagement dans le questionnement existentiel concernant l'homme, plus particulièrement la liberté de l'homme. Dans sa vie Berdiaev a eu des phases d'engagement social et politique. D'autres moments de sa vie concernent beaucoup plus la question de la quête spirituelle et de la liberté. Marie-Madeleine Davy considère Berdiaev comme *l'homme du huitième jour*. Il représente l'homme qui a saisi l'appel de Dieu en lui et qui lui répond, en toute liberté, par un acte de création : lui-même. Pour arriver à comprendre



cet acte de création, il faut aller à la rencontre de Berdiaev dans sa réflexion sur la liberté, l'idée maîtresse de sa vie. Elle sert de fondement à son approche philosophique.

La complexité du sujet exigeait que je trouve appui tant chez M.-M. Davy, que chez Alexis Klimov, pour cerner de façon acceptable le *concept-limite*. L'importance de la liberté chez Berdiaev est liée, entre autres à sa réflexion sur *la Légende du Grand Inquisiteur* du roman Les frères Karamazov de F.-M. Dostoïevski et sur l'influence de deux auteurs russes en particulier : Nesmièlov et Khomiakov.

Il m'a fallu parcourir un long chemin pour cerner la réflexion de Berdiaev sur la liberté. D'abord le lien que fait M.-M. Davy avec le «*Tous sont coupables envers tous*» de Dostoïevski et son aveu de culpabilité face à l'arrivée au pouvoir du bolchevisme. Il est possible de trouver une partie de la réponse dans l'interprétation de Berdiaev de *La Légende du Grand Inquisiteur*, tirée du livre intitulé L'esprit de Dostoïevski. Berdiaev nous amène à comprendre tout le jeu argumentatif du Grand Inquisiteur pour conserver le peuple dans la domination et l'ignorance. Pour le Grand Inquisiteur la liberté est un *fardeau*. Ne pouvant accepter lui-même la charge de la liberté, il la refuse à d'autres en jouant la compassion humaine. Il place donc le peuple devant un dilemme : *La liberté avec la souffrance ou le bonheur sans la liberté*. Pour Berdiaev le parallèle est clair, le Grand Inquisiteur c'est le socialisme athée qui offre du repos, du bonheur et du pain. De l'autre côté il y a le christianisme qui offre la liberté et *le pain du ciel*. Voilà, la faute revient aux hommes qui n'ont pas su croire en l'accomplissement de la parole. L'aveu d'impuissance de Berdiaev repose sur la reconnaissance de son manque de force spirituelle.

Pour aller plus loin dans la compréhension de la liberté chez Berdiaev, il faut relever le lien entre la liberté et le mal. Marie-Madeleine Davy nous permet de comprendre

que la liberté dont parle Berdiaev ne concerne pas le *libre arbitre*, ou encore *la liberté de l'indifférence...dans le choix*. Berdiaev, pour sa part ne parle que de la liberté du niveau de l'Esprit. Il est difficile de saisir que la liberté de l'esprit soit liée à l'origine du mal. La faute originelle est vue comme une *rupture* chez Marie-Madeleine Davy, ou encore une *déchéance* chez Alexis Klimov. Ce dernier nous permet de comprendre que la liberté de faire le mal n'est pas uniquement *la tragédie humaine, mais également divine*. Dieu étant esprit et pur amour, Il ne pouvait rien faire.

Un point extrêmement complexe doit être abordé: *la liberté originelle*, ou encore la théorie de *l'Ungrund*. M.-M. Davy chercha assistance dans l'interprétation de A. Koyré. Il fut possible de retenir que *la liberté originelle* ou *l'Ungrund* peut se voir comme *une potentialité sans limite*. Il s'agit de *l'indéterminé divin*.

Finalement, pour faire le lien entre la liberté et *la vocation créatrice* il faut comprendre que pour Berdiaev nous sommes au niveau de la *troisième Révélation*, celle-ci se fera en l'homme par l'Esprit. Il en parle comme étant *la révélation anthropologique, la découverte de la christologie de l'homme*. C'est personnellement que l'homme doit répondre et en toute liberté à l'appel qui se fait en lui. Se rendre au bout de cet engagement c'est participer à son propre salut et à celui du monde.

Henri Le Saux, catholique, devenu moine bénédictin, partira en Inde vivre la vie érémitique des hindous. Son *projet initial* était de convertir les indiens et de leur apprendre qui est Jésus. C'est lui, Henri Le Saux, qui redécouvrira Jésus. Son expérience de silence et de l'isolement dans la grotte de la montagne *Arunâchala* sera déterminante. Dans les Écrits de Le Saux, Marie-Madeleine Davy relève des passages de son *Journal* où les interrogations, les bouleversements dus à la pratique de la méditation hindoue et les remises en question sont importantes. Il passe d'une reconnaissance de l'Église des *origines* à une Église porteuse *du mystère théandrique*.

Henri Le Saux doit apprendre à *faire descendre l'intelligence dans le cœur*. C'est à pas de géant parfois qu'il doit avancer. L'expérience de la rencontre du «guru de passage» l'aura marqué. Son apprentissage du Sanscrit, ses lectures des textes sacrés hindous, la valeur de tout cela est remise en question et bousculée par «le guru de passage» : l'essentiel c'est l'union de l'âme avec Dieu.

Dans l'évolution de Henri Le Saux arrive à un moment où il reconnaîtra que le christianisme n'est pas l'aboutissement des autres religions. Ce qui dérange et fait peur au moine, c'est de se dépouiller des ses acquis catholiques et chrétiens, de sentir qu'il risque de se perdre dans l'acosmisme, et ainsi d'être infidèle au christianisme. Finalement les expériences cruciales pour Le Saux sont celles rattachées à *l'advaitâ*. Qu'est-ce au juste? Il semble que ce ne soit pas seulement la *non-dualité*, que la clef de l'explication se trouve dans le détachement : l'extrême nudité. Même la *Révélation* écrite perd de sa force et de son importance face à la rencontre du mystère, face à l'union de l'âme à Dieu. Une fois sur la voie, Henri Le Saux ne pouvait plus reculer, entraîné en avant par son choix. Il a fait de sa quête du Soi son unique raison de vivre.

## CONCLUSION

« *Soyez passant.* »<sup>303</sup>  
*Évangile selon Thomas, Log. 88, 18.*

Après nous avoir jeté une *passerelle* et invité à la *traverser*<sup>304</sup>, Marie-Madeleine Davy nous incite à obéir à l'ordre de cet évangile apocryphe. À quelques endroits dans son œuvre elle s'adresse au lecteur en tant qu'*itinérant*, et parfois en tant que *passant*<sup>305</sup>. Nous sommes en marche *entre la terre et le ciel*. Il ne s'agit pas ici de toujours être en déplacement, mais bien plutôt d'être prêt à partir au moment où du fond du cœur l'ordre viendra. Nous l'avons vu, l'âme doit veiller donc être attentive et vigilante. M.-M. Davy a tellement tenu à cette recommandation, qu'à sa demande on a inscrit en épitaphe sur sa tombe « *Passant sois heureux !* »<sup>306</sup>

Pour se reconnaître *passant* il faut avoir pris conscience de l'appel intérieur qui nous aiguillonne. C'est dans ce sens que cette recherche a été dirigée : décrire qui reçoit et répond à l'appel, d'où vient cet appel, décrire ce qu'il exige d'engagement de la part de celui qui se met en marche d'y trouver une réponse, décrire au meilleur de la connaissance de l'homme ce qu'en peut être l'aboutissement. À travers toute cette recherche, une condition sine qua non s'est imposée à moi : l'expérience spirituelle. Conscient du défi à relever, j'ai voulu dans un premier temps présenter la description

---

<sup>303</sup> *Tout est noces*, p. 9.

<sup>304</sup> Exergue de mon introduction.

<sup>305</sup> *Le berger du soleil*, pages 157-158 ; *Traversée en solitaire*, p.9 ; *La terre face au soleil*, page 58.

<sup>306</sup> L'Yvonnet F., « In memoriam, Hommage à Marie-Madeleine Davy », *Question de*, Paris, Albin Michel, #115, 1999, pp. 262-263.

de *l'homme intérieur*. À la suite de Marie-Madeleine Davy j'ai présenté le concept tout en le laissant ouvert. Il ne peut en être autrement sinon il perdrait sa caractéristique d'universalité. *L'homme intérieur* est reconnu comme un croyant en quête d'Absolu. Il faut ajouter que la recherche s'est construite de façon à mettre l'accent sur le concept tout au long des chapitres. Le deuxième chapitre reconnaît *l'homme intérieur* comme un *itinérant*, il est en quête de quelque chose dont il ne connaît pas pleinement la teneur. Cet homme devra se mettre en quête de lui-même, puis, dans un approfondissement du sens de sa vie, découvrir sa vocation : se tourner vers Dieu et entrer en contact avec lui. Dans cette quête, des expériences vitales permettent de faire le point, ou encore forcent des remises en question, poussant vers de nouvelles directions. L'expérience spirituelle se présente comme une grâce, elle est le *présent royal*, le plus énigmatique des cadeaux. Ni jouet, ni bibelot, ni bijou, il est seulement *un ordre* à plonger au cœur du mystère que nous sommes. "*Va vers toi-même*" en tant que personne, c'est-à-dire avec la conscience de la responsabilité de découvrir l'humain à travers l'humanité. Voilà pourquoi la réflexion sur le symbolisme est importante. L'homme, à travers l'histoire, s'est efforcé de décrire ses expériences où il a pris conscience d'avoir traversé des limites inconnues pour lui. C'est à travers les symboles qu'il en a livré le contenu. Le monde moderne en conserve plusieurs vestiges, il devenait incontournable d'en explorer une partie en suivant M.-M. Davy et Guillaume de Saint-Thierry, particulièrement à travers l'interprétation du Cantique des Cantiques. Cela a permis de vérifier l'universalité du symbole et de *l'homme intérieur*. Finalement, le plus bel exemple, et de fait le plus difficile à suivre, fut d'explorer avec M.-M. Davy la quête spirituelle de Simone Weil, Nicolas Berdiaev et Henri Le Saux. Il tombe sous l'évidence qu'on ne peut pleinement comprendre, sans l'expérience spirituelle, leur volonté de vivre jusqu'au bout, au-delà de bien des limites, leur quête

d'intériorité. Voilà pourquoi j'ai cru que ces témoins étaient l'exemple le plus concret de *l'homme intérieur*

Pour terminer, cette recherche se voulait et se veut un hommage à Marie-Madeleine Davy. Elle a dit dans l'avant propos de Simone Weil : " *Chaque siècle est illuminé par une ou plusieurs présences. Celles-ci naissent d'une compassion de Dieu pour le monde.*"<sup>307</sup> Personnellement je crois que Marie-Madeleine Davy a sa place dans ces *présences* nées de *la compassion de Dieu*. Elle fait, de plus, partie de ces auteurs qui bousculent les formules établies et offrent "*une lecture décapante.*"<sup>308</sup> À l'instar des témoins qu'elle m'a présentés, elle est restée fidèle à sa quête de vérité, de liberté, dans une vision lucide de l'homme en quête de Dieu. Grâce à elle, il est possible de considérer la quête du *Soi* de *l'homme intérieur* comme un gage de paix pour l'humanité à venir.

---

<sup>307</sup> Simone Weil, p. 9.

<sup>308</sup> Traversée en solitaire, p. 104.

## BIBLIOGRAPHIE

AUTEUR : **DAVY, Marie-Madeleine (parfois Marie-Magdeleine)**

Livres :

Henri Le Saux, le passeur entre deux rives, Paris, Albin Michel, 1997, 285 pages.

Initiation à la symbolique romane (XII<sup>e</sup> siècle), Flammarion , 1977, 312 pages.

Initiation médiévale, la philosophie au douzième siècle, Paris, Albin Michel, Bibliothèque de l'Hermétisme, 1980, 297 pages.

Introduction au message de Simone Weil, Paris, Librairie Plon, 1954, 281 pages.

La connaissance de soi, Paris, Presses Universitaires de France, 6<sup>e</sup>Édition, 1992, 122 pages.

La lumière dans le christianisme, en collaboration avec Jean-Pierre Renneveau ; Paris, Éditions du Félin, 1989, 188 pages.

La montagne et sa symbolique, Paris, Albin Michel, Coll. « Spiritualités vivantes », 1996, 241 pages.

La terre face au soleil, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1965, 61 pages.

Le berger du soleil, Paris, Buchet / Chastel, 1965, 158 pages.

Le désert intérieur, Paris, Albin Michel, Coll. « Spiritualités vivantes », 1985, 227 pages.

L'homme intérieur et ses métamorphoses, Paris, Éditions Épi S. A., 1974, 142 pages.

L'oiseau et sa symbolique, Paris, Albin Michel, Coll. « Espaces libres », 1998, 249 pages.

Nicolas Berdiaev, l'homme du huitième jour, Paris, Éditions du Félin, 1991, 188 pages.

Simone Weil, Préface de Gabriel Marcel; Paris, Éditions Universitaires, Coll. Classiques du XX<sup>e</sup> siècle, 1961, 133 pages.

Simone Weil, sa vie. son œuvre, avec un exposé de sa philosophie, Paris, PUF, 1966, 119 pages.

Tout est noces, Paris, Albin Michel, Coll. « Spiritualités vivantes », 1993, 204 pages.

Traversée en solitaire, Paris, Albin Michel, 1989, 267 pages.

Un itinéraire à la découverte de l'intériorité, Paris, Épi S.A., 1977, 175 pages.

Un philosophe itinérant Gabriel Marcel, Paris, Flammarion, Coll. « Homo Sapiens », 1959, 347 pages.

Autres auteurs : articles et livres.

BERDIAEFF, Nicolas, 5 Méditations sur l'existence, Paris, Aubier, 1936, 208 pages.

BERDIAEFF, Nicolas, De l'esclavage et de la liberté de l'homme, Paris, Aubier, coll. Philosophie de l'Esprit, 302 pages.

BERDIAEFF, Nicolas, « Le sens de l'acte créateur », in Esprit, Paris, #8, août, 1948, pp. 179-194.

BERDIAEFF, Nicolas, L'esprit de Dostoïevski, Paris, Stock, 1946, 250 pages.

CASTANEDA, Carlos, Le voyage à Ixtland, les leçons de don Juan, Gallimard, Coll. Témoins, 1974, p. 44.

CHEVALIER, Jean; GHEERBRANT, Alain, Dictionnaire des symboles, Paris, Robert Laffont, Coll. Bouquins, 1995.

DE SAINT-THIERRY, Guillaume, Commentaire sur le Cantique des Cantiques, Paris, Vrin, 1958, 244 pages.

DUPUIS, Jacques, S.J., « Éveil à soi - Éveil à Dieu dans l'expérience spirituelle d'Henri Le Saux », in Nouvelle revue théologique, Paris, Tome 111 / n° 6, 1989, pp. 866 - 878.

DUVAL, Jean-François; Flamboyante liberté, « Préface » de M.-M. Davy, Paris, Éditions Présence, 1992, pp. 3 - 6.



- GRIGORIEFF, Vladimir, Religions du monde entier, Belgique, Éditions Marabout, 1989, 444 pages.
- GUILLAUMONT, Antoine, « Les sens des noms du cœur dans l'Antiquité », in Le Cœur, Bruges, Desclée De Brouwer, Coll. Études Carmélitaines, 1950, pp. 41-81.
- KLIMOV, Alexis, Nicolas Berdiaeff, ou la révolte contre l'objectivation, Paris, Seghers, Coll. Philosophes de tous les temps, 1967, 192 pages.
- LANDURANT, Alain, Symboles des manuscrits médiévaux du Mont-Saint-Michel, Préf. de M.-M. Davy, Éditions Bertout "La Mémoire Normande", 1993, pp. 11-18.
- LECLERCQ, Dom Jean, L'amour des lettres et le désir de Dieu, Paris, Éditions du Cerf, 1957.
- LE SAUX, Père Henri, Écrits, Choisis et présentés par M.-M. Davy, Paris, Albin Michel, Coll. Spiritualités vivantes, 1991, 272 pages.
- LE SAUX, Henri, Éveil à soi – Éveil à Dieu, Paris, Le Centurion, 1971, 169 pages.
- MALRAUX, André, Antimémoires, France, Gallimard, Coll. Folio, 1972, 634 pages.
- MARCEL, Gabriel, Homo Viator, prolégomènes à une métaphysique de l'espérance, Paris, Aubier, 1964, 369 pages
- MARCEL, Gabriel, L'homme problématique, Paris, Aubier, 1968, 187 pages.
- REES, Richard, Simone Weil, esquisse d'un portrait, Préf. de M.-M. Davy, Paris, Buchet / Chastel, Coll. « La barque du soleil », 1968, pp. 7-10.
- WEIL, Simone, Attente de Dieu, Préf. De J.-M. Perrin; Paris, Fayard, 1966, 256 pages.
- WEIL, Simone, La pesanteur et la grâce, Union générale d'éditions, coll. Le monde en 10/18, 1966, 186 pages.

Marie-Madeleine Davy : articles de revues et articles de collaboration

- XXX, Encyclopédie des Mystiques, sous la direction de M.-M. Davy, « Préface », « Mystique du désert », « La mystique monastique occidentale », « Les poètes mystiques », « Mystique pour un monde nouveau » ; Paris, Robert Laffont, 1972 ; pp. I à XVIII, 189 à 203, 247 à 271, 327 à 332, 421 à 430.
- « La philosophie de l'acte créateur d'après Nicolas Berdiaeff » ; in Actes du X<sup>e</sup> Congrès international de philosophie ; Amsterdam, Éditions North-Holland, 1949, pp. 291 - 293.
- « Le christianisme de l'âme et le christianisme de l'esprit » ; in Colloque Berdiaev, Paris, Éditions Institut d'études slaves, 1978, pp. 68 - 71.
- « Nicolas Berdiaeff ou la lutte de la création contre l'objectivation » ; in Esprit, Paris, Éditions Esprit, # 8, 1948, pp. 162 - 178.
- « Le philosophe de la liberté créatrice : Nicolas Berdiaeff » ; in Critique, Paris, Éditions de Minuit, #129, 1958, pp. 129 - 138.
- « Notion de l'homme et de l'univers au XII<sup>e</sup> siècle » ; in Les études philosophiques, Paris, P.U.F., # 1, 1961, pp. 31 - 38.
- « La mentalité symbolique du XII<sup>e</sup> siècle » ; in Diogène, Paris, Éditions Gallimard, # 32, 1960, pp. 111 - 122.
- « Le thème de la vengeance au Moyen-Âge » ; in : La vengeance. Études d'ethnologie, d'histoire et de philosophie. Volume 4 : La vengeance dans la pensée occidentale. CNRS ; Paris, Éditions Cujas ; « Échanges » ; 1984, pp. 125- 136.
- « Le Moine et l'Ange en Occident au XII<sup>e</sup> siècle » ; in L'Ange et l'Homme, coll. « Cahiers de l'Hermétisme », Paris, Albin Michel, 1978, pp. 107 - 127.
- « Le sens de la magie au XII<sup>e</sup> siècle » ; in Les cahiers de La Tour Saint-Jacques, no. spécial sur La Magie, Paris, Éditions Librairie Saint-Jacques-Saint-Germain, 1958, pp. 76 - 80.
- « L'Astrologie au XII<sup>e</sup> siècle » ; in Les cahiers de La Tour Saint-Jacques, no. spécial sur L'Astrologie, Paris, Éditions Librairie Jean-Jacques Pauvert, 1956, pp. 28 - 35.
- « L'au-delà du temps » ; in Simone Weil, philosophe, historienne et mystique, Paris, Aubier, 1978, pp. 295 - 300.
- « Camus et Simone Weil » ; in La table ronde, Albert Camus, France, Éditions Librairie Plon, # 146, 1960, pp. 137 - 143.

- « Sens et Orientation du Message de Simone Weil » ; in SYNTHÈSES, Belgique, #69, 1952, pp. 270 - 285.
- « Huysmans le pèlerin » ; in Les cahiers de La Tour Saint-Jacques, no. VIII, Paris, Éditions H.Roudil, 1963, pp. 257 - 261.
- « Le consentement à l'universel » ; in Présence de Gabriel Marcel, Cahier no. 1, Paris, Aubier, 1979, pp. 89 - 90.
- « Roger Godel » ; in L'âge nouveau ; Paris, (s.n.), # 113, 1962, pp. 5 - 8.
- « Moi et autrui » ; in L'âge nouveau ; Paris, (s.n.),# 113, 1962, pp. 69 - 72.
- « Un poète de l'éternel » ; in L'âge nouveau ; Paris, (s.n.),# 100, 1957, p. 12 - 14.
- « Symbolique de la pureté » ; in Les études philosophiques, Souillure et Pureté, Paris, P.U.F., #4, 1972, pp. 451 - 461.
- « La demeure : corps - âme - esprit » ; in : Corps écrit, Paris, P.U.F. 1984 ; no. 9 ; pp. 103 - 110.
- « Perspectives symboliques sur le thème de la Jérusalem céleste » ; in Les travaux de la Loge nationale de recherches Villard de Honnecourt, no. 2 , France, 1981, pp. 22 - 27.
- « La douceur de la Présence, la nuée et les nuages dans le judéo-christianisme » ; in Les nuages et leur symbolique, Paris, Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 1995, pp. 163 - 192.
- « Clefs de l'art roman, la symbolique romane » ; in Sources et clefs de l'art roman, Toulouse, Éditions Berg International, 1973, pp. 261- 405.
- « Les symboles et l'histoire » ; in Recherches et débats, Le symbole, Paris, Éditions Librairie Arthème Fayard, #29, 1959, pp. 28 - 36.
- « À chaque époque son éveil » ; in Tradition et modernité, Les sages et l'homme à venir, Paris, Éditions L'Originel, 1988, pp. 23 - 29.
- « La nouvelle époque » ; in L'âge nouveau, Paris, (s.n.),# 45, 1950, pp. 44 - 48.
- « Faire face à notre temps » ; in L'âge nouveau, Paris, (s.n.),# 100, 1957, pp. 27-35.
- « Préliminaire » ; L'âge nouveau, Présences de la femme, Paris, (s.n.), #107 - 108, 1960, pp. 3 - 9.
- « Des limites de la psychanalyse à la forme de la mystique » ; in Psyché, Paris, Éditions La Revue, # 27 - 28, 1949, pp. 105 - 116.

- « De la phénoménologie, de la mystique et de l'évolution des religions » ; in L'âge nouveau ; Paris, (s.n.),# 106, 1959, pp. 18 - 24.
- « La voie du pèlerin », in L'âge nouveau ; Paris, (s.n.),# 66, 1951, pp. 44 - 52.
- « Histoire et pensée des questions sur la divinité » ; in Croyants hors frontières, Hier-Demain, Coll. « Deux Milliards de Croyants », Paris, Buchet/Chastel, 1975, pp. 17 - 57.
- « Philosophie et religion, un dialogue éternel de philosophes et de croyants » ; in L'homme, le monde, l'histoire, Paris, Éditions B.Arthaud, 1948, pp. 219-233.
- « Approche du sacré », in Question de, Paris, Albin Michel, n° 114, 1998, pp.189-194.
- « L'orient de l'âme », in L'orient intérieur, la sagesse importée, Paris, Éditions Autrement, 1985, pp. 163-169.